L'HOMINISTE

La revue d'opinion de l'homme libre

Apériodique - N° 1 - Janvier 2004

LA PROSTITUTION

Une publication des Editions de l'Eau Régale

L'HOMINISTE

La revue d'opinion de l'homme libre

La prostitution

Editorial

Petite histoire de la prostitution et de sa répression

Aperçu de la prostitution en France

Thèses, antithèses

Toutes des putes

La prostitution volontaire des mineurs

La prostitution maritale

Le sale plaisir

Des prostitués et des femmes

L'homosexuel et la prostitution

Prostitution versus esclavage

La prostitution et la violence

L'argent, maître de la morale

Contrôler l'argent pour contrôler la prostitution

Pour une prostitution légale

Un programme pour un titre professionnel

Claire, « une prostituée de choc et de charme »

Le « peuple de l'abîme » passe à l'action

Le pouvoir aux prostituées !

Paroles de prostituées

Le prostituant, cet intrigant

Prostituées, vous avez dit traumatisées ?

Témoignages divers

« Payer pour ça, c'est nul »

Sommaire

1	Editorial
3	Petite histoire de la prostitution et de sa répression
6	Aperçu de la prostitution en France
12	Thèses, antithèses
33	Toutes des putes
35	La prostitution volontaire des mineurs
36	La prostitution maritale
40	Le sale plaisir
44	Des prostitués et des femmes
50	L'homosexuel et la prostitution
54	Prostitution versus esclavage
56	La prostitution et la violence
58	L'argent, maître de la morale
60	Contrôler l'argent pour contrôler la prostitution
64	Pour une prostitution légale
77	Un programme pour un titre professionnel
78	Claire, « une prostituée de choc et de charme »
80	Le « peuple de l'abîme » passe à l'action
83	Le pouvoir aux prostituées !
91	Paroles de prostituées
100	Le prostitué, cet intrigant
105	Prostituées, vous avez dit traumatisées ?
136	Témoignages divers
140	« Payer pour ça, c'est nul »

Editorial

La prostitution... un sujet jugé chaud, une réalité réputée froide... un problème pour certains, une solution pour d'autres.

Du point de vue de l'hoministe, qu'est donc la prostitution ?

L'hoministe dirait que la prostitution est une dame trop vieille pour être à son goût, et il ajouterait que la prostitution est un faux problème, comme une fausse solution.

La prostitution est une femme fatale ; une femme victime de son succès. Son destin est dramatique, parfois tragique, oscillant entre passion, ivresse, dépendance, et rupture. Suspendue aux uns et suspendue aux autres, elle a pour avenir une mort improbable, soit parce que le sexe est sale par nature – et que la prostitution lui va bien –, soit parce qu'il est pur par nature – et que la prostitution ne lui va pas mal – ; ce faisant, la fin de la prostitution verrait sans doute la fin de l'humanité sexuée. Attachante et repoussante prostitution. Qu'allons-nous faire d'elle ? ! Allons-nous l'abandonner à son mauvais sort, l'exiler, ou allons-nous la recueillir et faire d'elle une de nos filles, de nos héritières ?

Le parti pris est celui d'une reconnaissance culturelle de la prostitution conditionnée à l'encadrement technique et social de la pratique prostitutionnelle. Cette reconnaissance de la sexualité prostituée se limite cependant à une sexualité « allant naturellement de soi », une sexualité élémentaire telle qu'elle se pratique dans la prostitution de rue (une sexualité limitée aux caresses, à la fellation, à la pénétration vaginale, comme une sexualité animale accomplie à la hâte sous la menace d'un environnement hostile, ou bien en toute insouciance dans le calme d'un sanctuaire, avec la sécurité d'une réserve naturelle), au contraire de la prostitution des lieux dédiés au libertinage, où toutes les déviances et toutes les perversions ont coutume de s'étaler (des lieux où tout ce que l'humain a en lui s'exprime à travers son sexe, sous forme de sexualité) ; le détournement de la sexualité vers des formes non élémentaires – dites « contre-nature » – relevant de la prise en charge psychiatrique ou de l'indifférence coupable ou éhontée de la société.

« *Un tel parti pris n'est pas étonnant – de la part d'une « revue de l'homme », qui plus est libre –* », pourront dire les féministes et leurs épigones. Et bien, s'il n'est pas étonnant que les hommes soient favorables à la prostitution féminine, si cela va de soi pour tout le monde, qu'il en soit ainsi dans l'espace vital de l'homme.

Petite histoire de la prostitution et de sa répression

L'origine

De l'esclave sexuelle à la courtisane, de la prostituée sacrée à la femme mariée, la prostitution, si elle n'est pas le plus vieux métier du monde, reste la pratique d'un temps primitif où l'on payait en nature, de sa personne. La civilisation n'a pas fait disparaître le monde primitif – et sa pratique du sacrifice humain –, elle l'a englobé, assimilé, encadré, parqué, organisé, et surtout refoulé. Ce monde primitif subsiste notamment sous forme de religion ou de prostitution ; tout au moins sous la forme de religions, tant monothéistes que polythéistes, qui se puisent dans des temps très anciens.

De nouvelles entités ont vu le jour avec la civilisation : les personnes morales ; et avec elles de nouvelles formes d'échange. L'argent est le vecteur des échanges entre les personnes morales et les personnes physiques. Les personnes morales régissant les relations entre les individus, l'argent est devenu le vecteur des relations entre les individus.

La prostitution telle qu'elle existe aujourd'hui est le produit de la civilisation, bien que le fondement de la prostitution soit antérieur à la civilisation, et même inhérent à l'humanité et à ses besoins primaires. La prostitution n'a donc pas de préhistoire, mais elle a une histoire. A-t-elle un avenir ? Oui et non : elle a l'avenir que l'humanité a.

« D'après les ouvrages les plus sérieux de savants historiens ou sociologues, la retape est un phénomène urbain. On ne commence à en parler qu'à partir du moment où les villes apparaissent avec leurs trottoirs et c'est bien compréhensible. Le lupanar suit la civilisation. »

Les procédures de séduction réciproque – entre mâles et femelles – et de fraternisation par l'offrande alimentaire, sexuelle, ou culturelle (offrande de bijoux) – entre groupes –, se sont mêlées à des traditions d'hospitalité et d'union tribale et sociale où les femmes se donnaient ou étaient données sexuellement à des hommes autres que leur partenaire attiré. L'offrande, notamment sexuelle, ne se pratiquait évidemment pas avec les ennemis. Dans les relations avec les ennemis l'of-

Le viol, une conception moderne

La notion de viol est prise au sens actuel, au sens de la civilisation, cette notion étant assez peu transposable à une époque où l'individu et la notion de volonté individuelle comme celle d'accord explicitement formalisé n'existaient vraisemblablement pas comme aujourd'hui, « les goûts et les couleurs » étant en nombre restreints, les affinités entre individus se réduisant sans doute à de grossières perceptions animales limitées à des approches collectives. Les individus étant fongibles, fondus dans la masse, tout le monde s'apparentait à tout le monde, les notions de propriété individuelle et de droit sur son propre corps étant réduites à l'attachement viscéral de l'animal envers sa pitance (si c'est dire combien la notion de viol est récente et pas encore intégrée : le droit à l'intégrité corporelle n'est même pas acquis aujourd'hui dans les innombrables pays qui pratiquent des mutilations sexuelles – particulièrement la circoncision – sur les enfants sans défense et évidemment non consentants ; un droit pas même reconnu dans l'absolu par les femmes violées, celles qui vulgarisent la circoncision des garçons).

frande était remplacée par le viol.

La prostitution découle de ces pratiques ancestrales de l'offrande et du viol. Suivant sa forme, la prostitution relève de l'une ou de l'autre de ces pratiques ancestrales ; le mariage relevant de l'une, l'esclavage sexuel relevant de l'autre.

Un amalgame est parfois fait entre le mariage et la prostitution. Cet amal-

game est-il légitime ? Non parce qu'ils n'ont pas le même objet. Oui, parce que le mariage a été détourné par les femmes, qui l'ont exploité comme des prostituées travaillant à leur compte, et par des hommes qui l'ont exploité comme des proxénètes et des esclavagistes.

Malgré l'acharnement humain à séparer la réalité entre le

Bien et le Mal, rien n'est plus paradoxal et ambigu que la réalité du mariage et de la prostitution.

Peut-être parce que l'humain est fondamentalement bon et qu'il s'aime, ou au contraire, précisément parce qu'il est fondamentalement mauvais et qu'il se déteste, tout ce qui est assimilé au Mal est combattu avec force et conviction, ou bien avec rage et sauvagerie. La répression de la prostitution fait partie de l'Histoire, comme la chasse aux incarcérations humaines du Mal.

Dans l'Antiquité, déjà...

En Inde, les devadasis, des femmes « esclaves » vouées à une déesse hindoue (Yelamma, symbole de la fertilité et incarnation de la déesse mère), ne peuvent se marier : elles incarnent l'amour libre et sans limites. Autrefois sacrées, ces femmes sombrent aujourd'hui dans la plus vile prostitution.

Dans la Grèce antique existaient des « temples d'Amour », les dictériens. C'était le temps de la « prostitution sacrée » : « On mentionne déjà, derrière le temple où l'on célèbre le Phallus par des danses, des chants quasi religieux, l'existence de proxénètes, de tenanciers qu'on appelle pornothropos. »

Outre la prostitution à connotation religieuse, ce sont toutes les formes de prostitution qui, déjà, étaient codifiées : « Il y avait les putes à soldats, la basse catégorie, l'équivalent de nos pensionnaires de maisons d'abattage. Dans les boxons de la classe moyenne, le cadre, les décors étaient plus chaleureux. La musique... ça danse, ça chante. Les nanas se parfument, se toilettent le minou... se fardent. En haut de l'échelle, on trouve les courtisanes... des affranchies, des étrangères... Les plus beaux sujets et qui savent profiter de ce don du ciel que représentent une paire de miches pour le festin du dieu Priape. Elles sont installées dans le luxe et, pour le racolage, elles expédient leurs larbins dans les rues, sur le port. A eux de ferrer le gros poisson. En quelque sorte la chose se pratique à présent par voie de Presse, dans les périodiques de la fesse où passent les petits annonces des bains thaïlandais. » – Source : « La fermeture - 13 Avril 1946 : la fin des maisons closes » d'Alphonse Boudard, publié aux éditions Robert Laffont en 1986.

Rien d'étonnant à ce que, de l'abnégation sexuelle au culte du phallus déifié on soit passé à l'esclavage sexuel au service des hommes, puisqu'ils ont inventé les dieux des hommes et fait parler ces dieux à travers leurs propres bouches.

La répression

D'après Alphonse Boudard, auteur de « La fermeture - 13 Avril 1946 : la fin des maisons closes »,

« La répression a débuté en toute logique, par la répression, non pas des prostituées, mais des macs. Dans les années 500, l'empereur Justinien I^{er}, le premier, a légiféré : « Tous les proxénètes, tels les souteneurs et les maquerelles, seront punis sévèrement ». » De plus, « il créa le premier centre de réadaptation sociale, nommé Metanoia, qui voulait dire se repentir. Mais ce fut un échec, le centre ferma. »

« En France, c'est Charlemagne qui fut le premier à édicter une loi amalgamant prostituées et proxénètes : toute personne qui racole, aide des prostituées ou encore tient un bordel est passible de flagellation. Les prostituées sont passibles de trois cents coups de fouets, la pire sentence de flagellation du « Code Alaric ». De plus, elles risquaient la tonte. En cas de récidive, la criminelle était vendue au marché des esclaves. Malgré cela, la prostitution se poursuivit. »

« Pendant les croisades – sous Saint Louis, à la fin du XIII^{ème} siècle –, les livres de comptes royaux font état d'environ 10_000 prostituées, que l'Etat devait rémunérer afin d'encourager les troupes à continuer la guerre sainte. » « Voltaire rapportait que l'évêque de Genève administrait « tous les bordiaux de ces terres ». »

Toute répression a ses contestations. Comme les prostituées lyonnaises des années 70 ou celles des années 2000 réclamant reconnaissance sociale, déjà, *« en 1790, une pétition des « courtisanes » fut adressée à l'Assemblée nationale pour protester contre les « titres déshonorants » dont on les gratifiait. »*

Il est en effet bien surprenant de refuser une reconnaissance sociale à des personnes qui jouent pourtant un rôle certain dans la société, et qui brassent des sommes d'argent que bien des acteurs de la vie économique ne brassent pas ; à l'heure où, par exemple, est prôné le droit de vote pour les immigrés étrangers à l'Union Européenne au simple prétexte qu'ils contribuent à l'économie de la France (l'étranger immigré aurait donc un droit de cité en tant qu'étranger, mais la Française n'aurait pas droit de cité en tant que prostituée).

Aperçu de la prostitution en France

[D'après un rapport sénatorial de Dinah DERYCKE, Sénateur]

Le dénombrement des personnes prostituées

Les données les plus fiables sur le nombre de prostituées sont les statistiques nationales sur l'activité répressive en matière de traite des êtres humains de l'Office Central pour la Répression de la Traite des Etres Humains (OCRTEH). Selon ces statistiques, 5_000 personnes prostituées ont été contrôlées en 1999 ; dont 600 à 700 hommes, essentiellement des travestis. L'OCRTEH évalue le nombre de personnes prostituées dans la rue au double de ces contrôles, soit à 10_000 ou 12_000 personnes, auxquelles s'ajoutent quelque 3_000 professionnelles qui exercent dans les bars à hôtesse ou dans les salons de massage. A Paris, la population prostitutionnelle est estimée à 6 ou 7_000 personnes.

Le nombre des personnes prostituées serait relativement stable.

Le profil type des personnes prostituées

Selon l'OCRTEH et EUROPOL le profil type des personnes prostituées est celui de jeunes femmes majeures, mais la prostitution connaît des changements notables (il y a notamment de plus en plus de mineurs des deux sexes, qui maquillent leur âge).

Nombre de prostitué(e)s contrôlé(e)s sur la voie publique en France en 1999					
		Sexe			Total
		Femmes (dont 9 mineures)	Hommes (dont 1 mineur)	Travestis	
		4463	129	594	
Nationalités	Etrangère	1972	2	137	2111
	Française	2491	127	457	3075

La nationalité des personnes prostituées

La répartition des prostituées par nationalités a enregistré d'importantes modifications.

Les prostituées étrangères sont aujourd'hui aussi nombreuses que les prostituées françaises, alors que la proportion de ces dernières atteignait 70% il y a encore peu de temps.

Cette évolution s'explique notamment par l'arrivée massive, depuis la chute du mur de Berlin, de prostituées originaires des Pays d'Europe Centrale et Orientale (PECO). D'après l'OCRTEH, cette filière représente désormais la moitié des prostituées étrangères en France. Les prostituées albanaises, ukrainiennes ou russes ont supplanté en effectifs les prostituées roumaines, hongroises ou bulgares ; mais le contingent le plus important resterait encore celui des tchèques, d'implantation traditionnelle.

Il existe également d'importantes filières africaines en provenance du Maghreb (Algérie et Maroc, principalement) et d'Afrique noire francophone (Cameroun notamment) ou anglophone (Ghana, Nigeria).

La filière latino-américaine qui, désormais, s'alimente moins au Brésil qu'en Equateur ou au Pérou, est essentiellement parisienne et pourvoyeuse de travestis.

La filière originaire du Sud-Est asiatique est une prostitution « cachée », « d'appartement », très localisée à Paris (notamment dans le quartier chinois) et surtout destinée à une clientèle elle-même asiatique.

Répartition par nationalités des femmes prostituées, en France, en 1999 (résultats des contrôles de la police nationale sur la voie publique)	
Europe de l'Est	1049
Europe de l'ouest	2589
Afrique	416
Maghreb	360
Amérique du Sud & Caraïbes	37
Proche et moyen	5
Asie	2

Origine géographique des personnes mentionnées comme victimes de proxénétisme dans les procédures judiciaires en 1999	
Français	48,68%
Europe de l'Est	33,75%
Afrique	5,44%
Amérique	5,30%
Maghreb	4,88%
Europe de l'Ouest	1,67%
Asie	0,14%
Moyen Orient	0,14%

Les formes de la prostitution

La prostitution en studio ou dans un véhicule : C'est le cadre de travail privilégié des prostituées françaises indépendantes.

La prostitution de rue : Le trottoir reste encore, de loin, le premier lieu de prostitution, mais il a tendance à être déserté par certaines femmes prostituées (mais ni par les étrangères ni par les hommes) au profit de formes de prostitution moins « visibles », comme les bars à hôtesse et les salons de « relaxation » ou de « massage », qui recrutent leurs « clients » par petites annonces.

En 2003, une répression du racolage passif a été réinstaurée. « La chasse à la prostituée » a poussé les prostituées à exercer sur rendez-vous téléphonique.

La prostitution « dématérialisée » : L'Internet est devenu un vecteur essentiel de promotion en matière de commerce sexuel. Le « cybersexe » véhicule surtout une prostitution de luxe (réseaux de call-girls et call-boys) très lucratif. Pesant déjà un cinquième des 10 milliards de dollars engrangés par l'industrie pornographique mondiale en 1999, il serait une des activités les plus rémunératrices du commerce électronique. Ses recettes atteindraient, en France, 200 millions de francs ; et elles attendront certainement au moins le double d'ici cinq ans.

Cette dématérialisation des réseaux de prostitution complique la tâche de la police, qui peine à rassembler tous les éléments constitutifs de l'infraction.

La prostitution occasionnelle : C'est une prostitution liée à la précarité, à des difficultés financières. Les prostituées

occasionnelles sont des femmes célibataires, des mères célibataires, des mères de famille mariée. Elles se prostituent pour rembourser des dettes, pour boucler une fin de mois, pour financer un logement, des études, pour se procurer de la drogue ou pour acheter des biens de luxe. Cette prostitution se fait sur le trottoir ou par le biais de petites annonces.

Les profits de la prostitution

Difficiles à estimer car il s'agit d'activités clandestines, les profits tirés de ces trafics sont réputés faramineux et en augmentation constante. Selon l'OCRTEH, les rentrées annuelles de la prostitution pourraient se situer, pour la France seule, entre 15 et 20 milliards de francs, dont 70% reviendraient aux proxénètes. Chaque prostituée serait censée rapporter entre 3_000 et 5_000 francs par jour à son proxénète ; environ 300 francs lui seraient laissés pour se nourrir, se vêtir et se loger. Un réseau pouvant contrôler une douzaine de femmes, un proxénète pourrait gagner jusqu'à près de 60_000 francs par jour...

Glossaire

OCRTEH : Structure créée en 1958 au sein du ministère de l'Intérieur pour lutter contre le proxénétisme, et placée sous l'autorité du directeur central de la police judiciaire

Proxénétisme simple : C'est celui par lequel un homme profite de l'argent d'une prostituée ; avec laquelle il vit.

Proxénétisme aggravé : Il apparaît lorsque plusieurs filles travaillent pour une personne ou un groupe de personnes. Il implique une organisation rationnelle de l'activité, un réseau.

Prohibitionnisme : L'organisation et l'exploitation de la prostitution sont interdites et considérées comme des délits ; prostituées, proxénètes et « clients » sont théoriquement tous susceptibles de poursuites.

Ce système, le plus rare, prévaut aujourd'hui dans la plupart des Etats américains, la Chine communiste, les pays du Golfe persique ; la Suède s'en est depuis peu rapprochée en décidant de punir pénalement les « clients ».

Réglementarisme : La prostitution est considérée comme un « mal nécessaire ». Elle est organisée et contrôlée par la

« mise en carte » des prostituées, leur surveillance médicale, la reconnaissance des maisons closes ou la création de quartiers réservés.

Ce régime est celui des Pays-Bas, et, moindrement, de l'Allemagne, de la Grèce ou de la Turquie.

Exemple de système réglementaristes : Aux Pays-Bas, depuis la loi du 28 octobre 1999, dite « loi portant suppression de l'interdiction générale des établissements de prostitution », l'infraction générale de proxénétisme a été supprimée (mais le proxénétisme par coercition et l'exploitation sexuelle des mineurs font l'objet d'une répression aggravée) et le contrôle de la prostitution a été confié aux communes. Dans ce système, les proxénètes, à condition de rester dans le cadre de la loi, sont considérés comme des « hommes d'affaires » comme les autres et les prostituées comme des « travailleuses du sexe » auxquelles des droits sociaux sont reconnus. La prostitution est donc intégrée dans la vie économique et sociale comme toute autre activité. Elle est professionnalisée.

Partant du constat que, malgré l'abolitionnisme en vigueur, la prostitution s'exerçait sous couvert de salons de massage et autres bars à hôtesse, durant l'été 2002, la Catalogne a légalisé le principe des « maisons de passes ». Ces établissements, soumis à une autorisation administrative, ont pour objet de mettre des chambres payantes à la disposition des prostituées libérales qui exercent volontairement et sans contraintes.

Abolitionnisme : L'exploitation de la prostitution – par des proxénètes – est incriminée, mais ni les femmes qui s'y livrent, ni leurs « clients ».

Le système abolitionniste ne dénonce pas le principe de la prostitution, mais le principe de la reconnaissance et de la réglementation de la prostitution.

72 pays sont répertoriés comme abolitionnistes, soit ceux qui ont ratifié la Convention de l'ONU du 2 décembre 1949 pour « la répression de la traite des êtres humains et de l'exploitation de la prostitution d'autrui » : la France, la plupart des Etats membres de l'Union européenne. Dans certains de ces pays (comme la Belgique, l'Espagne ou le Royaume-Uni), l'abolitionnisme prend la forme d'un certain réglementarisme.

Prostituant-e : Dans un système où la prostitution n'est pas reconnue comme une activité commerciale classique, le terme « client » désigne mal l'utilisateur de la prostitution. Pour

désigner de manière spécifique l'usager de la prostitution, activité à caractère commercial considérée comme particulière, un néologisme est ici proposé : « Prostituant » et son féminin « prostituante » ; « prostituant » étant une contraction de « prostituée » et de « client ».

Thèses, antithèses

La lutte contre la prostitution est avant tout une lutte de féministes (elles sont les inspiratrices des rapports noircissant le tableau de la prostitution), qui réduisent le traitement de la prostitution à une diabolisation des prostituants et à une dramatisation de la vie des prostituées ; pour elles, les prostituants sont méprisables, les besoins sexuels des hommes sont méprisables, la démarche sexuelle des hommes est méprisable, la nature masculine est méprisable.

Faisons sonner un autre son de cloche :

La nature de la prostitution est d'être clandestine, parce qu'elle est en partie liée avec l'interdit, la transgression, le risque, l'illégalité. C'est la grande illusion du réglementarisme de croire qu'il peut en être autrement. Dans tous les pays qui ont adopté ce régime – l'Allemagne est le plus connu – la prostitution clandestine continue à exister en parallèle.

Ce constat n'est pas propre à la prostitution, mais à toute activité humaine ; il n'y a aucune particularité dans la prostitution. Les jeux d'argent sont réglementés, les jeux clandestins perdurent. Les marchés économiques et financiers sont réglementés, cela n'empêche pas les marchés clandestins. La chasse est réglementée, cela n'empêche pas le braconnage.

Certains individus s'orientent vers la clandestinité pour avoir les avantages d'une pratique marchande sans les inconvénients de la vie en société (règles commerciales, impôts, limites légales, etc.). Le caractère délétère se trouve dans la mentalité de ces individus, pas dans l'activité qu'ils pratiquent tortueusement et qu'ils pervertissent.

Par nature, les pratiques déviantes, perverses, inhumaines, ont besoin d'un environnement clandestin ; parce qu'elles sont les pratiques d'individus qui se mettent hors-la-loi, hors la société, hors l'humanité. Comme il y a aura toujours des déviances et des perversions qu'une civilisation n'admettra jamais, il y a aura toujours un marché de l'interdit. Cela n'empêche pas aux marchés autorisés d'exister.

C'est précisément parce que les prostituées savent ne rien faire de particulier qu'elles réclament une reconnaissance sociale ; parce qu'elles ne font rien de mal, parce qu'elles ne font rien de plus que ce qu'il est d'usage de faire dans presque tous les foyers (caresse, massage, masturbation, fellation, pénétration).

Dès lors que les prestations classiques de la prostitution sont reconnues culturellement et banalisées, la prostitution rejoint les autres types de relations sexuelles : on a ouvertement une relation sexuelle avec une prostituée comme avec une épouse, une amante, ou une partenaire d'un soir (relation qui peut-être purement génitale ou sensuelle et complice) ; la seule relation respectée étant, aujourd'hui encore, la relation maritale (quiconque se vante de ne chercher que des relations d'un soir, par esprit de libertinage, est déconsidéré ; le libertinage est aujourd'hui toléré sous réserve qu'il participe d'une recherche du conjoint idéal).

Etre prostituée, ce n'est pas une vocation.

La vocation n'est pas la norme, mais plutôt l'exception ; et encore ! toute personne avertie sait fort bien que la vocation est induite, c'est une obligation tacite volontairement ou inconsciemment consentie.

Il se trouve des prostituées – comme des actrices de films pornographiques – qui se disent prédestinées, animées, poussées depuis toujours par la conviction de devoir exercer leur activité ; parfois comme une chose subie avec stoïcisme, philosophie, ou comme une orientation simplement déterminée par des facteurs incontrôlés.

Bien des métiers ne sont pas prémédités, et ne se préparent dans aucune école. Mal ou pas encadrés par la législation, ils reposent sur des actes élémentaires. Ces métiers s'exercent à défaut d'autre chose. Ces métiers, nombreux, de nombreuses personnes refusent de les exercer ; elles n'en ont pas la force – physique ou morale –. Elles ne sont pas préparées mentalement, culturellement. Il n'est même pas question de métiers particulièrement ingrats, pénibles, immoraux, crapuleux. Simplement, nombreux sont ceux qui se sentiraient dégradés d'accomplir certaines tâches.

Aucune fillette ne rêve d'être prostituée. Aucun parent ne souhaite cette « carrière » à leur fille.

On doit ce constat à la considération passée et présente de la prostitution, pas à ce qu'est ou ce que pourrait être la prostitution dans l'absolu ; si les humains étaient des êtres aimables, aimants, des amis, des amants les uns pour les autres. Autant demander à un croyant s'il aimerait être un

diabole. Il répondra avec effarouchement par la négative, tant il est conditionné à rejeter cette idée ; mais si on montre que le Diable n'est pas ce personnage maléfique qu'il est réputé être, l'identification à ce personnage changera.

Que penser du fait que partout dans le monde les gens font de l'argent leur raison de vivre, qu'ils conçoivent comme de l'ordre naturel des choses que leurs enfants soient sexuellement mutilés, ou mariés de force contre une dot ? alors que ces gens jugent inconcevable une relation sexuelle contre rémunération.

Dans les pays familiers de la prostitution infantile, là où les gens font des enfants pour avoir de la main-d'œuvre gratuite, là où il est coutume que les enfants se sacrifient pour les parents, là où les parents vendent traditionnellement leurs enfants à des créanciers, on a pu entendre une mère proxénète dire : « *Je suis fière de mes enfants [qui se prostituent], car ils me donnent tout l'argent qu'ils gagnent.* »

Que pensent les enfants de leur activité ? Certains sont répugnés et pleins de rancœur envers leurs « parents », d'autres la digèrent comme un aliment mauvais qui remplit simplement le ventre.

Un ouvrier à la chaîne ou un employé redevient monsieur tout le monde à la fin de sa journée. [contrairement à la prostituée, qui serait enclavée, emprisonnée, hantée, vidée de son âme, dépossédée de sa personnalité, privée de son existence par la prostitution]

C'est faux. La plupart des gens s'identifient à leur métier ; particulièrement ceux (sans personnalité, sans idées) qui n'ont que leur métier pour se valoriser, pour fonder leur statut social, leur personnalité. C'est à tel point vrai que la plupart des gens se sentent totalement démunis, anéantis, par la perte de leur emploi. Hors de leur emploi ils ne sont rien à leurs yeux (ceux de leurs semblables) ; ceci est moins vrai depuis que l'on est amené à être polyvalent, et à changer de secteur d'activité au cours de sa vie, mais c'est encore plus vrai depuis que les emplois sont devenus extrêmement prenants, exigeants, et envahissants jusque dans la vie privée.

On ne peut se prostituer sans se dédoubler, se couper de son corps, s'anesthésier mentalement.

Les prostituées ont-elles le sexe et le cœur tués par leur activité ? simplement parce qu'elles exploitent à outrance un organe sensuel. Si oui, faut-il mettre ce constat sur le compte de la nature de l'activité ou du manque de professionnalisme ?

Constatons d'une part que la plupart des gens se refusent à faire durant leur temps libre ce qu'ils font dans le cadre de leur profession (ce qui doit signifier que leur profession tue en eux ce qui a trait à leur profession ; par exemple le penchant naturel pour « les relations publiques », rationalisées, professionnalisées, ou plutôt obligées, pour les besoins de la plupart des métiers, ce qui fait qu'un nombre croissant de gens recherchent l'isolement durant leur temps libre), d'autre part que les métiers « de bouche » imposent un usage intensif des organes des sens sans pour autant que le dégoût ne survienne, sans que l'acuité de ces organes ne soit particulièrement émoussée ; au contraire ! elle est développée par l'activité.

C'est le professionnalisme qui permet à l'œnologue, par exemple, de préserver ses sens tout en exerçant son activité de manière professionnelle – activité qui devient alors gratifiante –. C'est donc plutôt un apprentissage, une professionnalisation de la prostitution, qui permet de rendre la pratique prostitutionnelle supportable, humainement gérable ; ce qui importe, c'est de savoir quel temps est dévolu à l'activité professionnelle, quel temps ne l'est pas, durant quel espace de temps et dans quelles conditions la personne est considérée comme une prostituée par la société, et durant quel espace de temps et dans quelle condition elle est considérée comme n'importe quelle autre personne, sachant cependant que toutes les professions ne bénéficient pas de la même considération, mais que toutes sont légitimes parce qu'utiles à la société et à ses membres, ou simplement parce qu'anodines. C'est donc une institutionnalisation de la prostitution plus qu'une prohibition qu'il convient de mettre en place.

La prostitution fait partie des activités humaines. La prohiber est amputer l'humanité d'une de ses activités naturelles, voire vitales, et même fétiches.

La vie impose de changer de « casquette » au gré des besoins ; sans pour autant que cela ne provoque des troubles de la personnalité sévères, des dépersonnalisations, des dédoublements pathologiques de la personnalité (la multiplicité des rôles et le rythme des changements, notamment professionnels, affectifs et familiaux, contribuent à déstabiliser et à fragiliser l'être humain). Beaucoup de personnes sont litté-

ralement répugnées par leur métier, mais elles s'en accommodent ; tandis que d'autres personnes s'épanouissent dans ce même métier. Nombre de personnes développent des maladies psychosomatiques parce que leur profession leur impose des actes ou des prises de position incompatibles avec leur sensibilité ou leur morale (faut-il par exemple, prohiber l'activité commerciale parce qu'elle peut pousser à la vente forcée ? qui transforme le vendeur en menteur, en tricheur, en falsificateur, en usurpateur, et le prostitué en proie, en victime).

Le monde du travail impose la même abstraction de soi. Au sein de l'entreprise on cesse d'être pour n'être plus qu'une machine au service d'une entreprise, d'un processus, d'une chaîne d'agents de production. Quelquefois le plaisir vient avec le travail, mais c'est plutôt rare. De même, pour la prostituée l'abstraction de soi est plutôt de mise, même si un prostitué peut quelquefois rendre le travail moins pénible.

La où le bât blesse, c'est qu'on enseigne des valeurs morales incompatibles avec les nécessités matérielles, économiques, sociales, professionnelles, humaines. On désolidarise du corps le cœur et l'esprit.

Les prostituées se droguent souvent pour « tenir le coup ».

De même les artistes, les financiers, et tant d'autres personnes extrêmement sollicités par leur métier ; sans parler de la masse des gens qui, simplement pour supporter la vie et des conditions de travail désagréables ou pénibles, ont besoin de psychotropes (amphétamines, anxiolytiques, tabac, alcool, cannabis, pratique religieuse, soutien psychologique, etc.)

C'est la misère et le désœuvrement qui conduit à la prostitution – clandestine –. [la prostitution est l'expression intolérable d'une misère intolérable]

C'est la misère qui conduit à l'immigration – clandestine –. Le principe de l'immigration doit-il pour autant être prohibé ? Faire un amalgame entre immigration clandestine, sauvage, et immigration officielle, rationalisée, n'est qu'un prétexte pour ceux qui n'admettent pas le principe de l'immigration. Il en est de même pour la prostitution.

C'est la misère et le désœuvrement qui conduisent les gens à accepter des emplois ingrats, précaires et mal payés, que les personnes à l'aise refusent d'occuper. Faut-il interdire

les emplois de la misère et du désœuvrement, ou les considérer comme des moyens utiles de faire vivre et de rendre utiles les miséreux et les désœuvrés ?

On dit qu'il n'y a pas de sot métier ; qu'il n'y a pas de métiers qui n'en sont pas. Y a-t-il de sales métiers ?

Les maisons closes, un lieu agréable ? La prostitution, une prestation plaisante ? Mais pas pour les « filles » !

Ceux qui disent cela n'imaginent pas ce que peut endurer le personnel médical face à leurs patients-clients, ce que les prestataires de services endurent face aux clients intransigeants qui se voudraient rois. Ils s'imaginent également que les agents des services publics sont ravis d'être confrontés quotidiennement à des milliers d'abrutis, à des gens rustres, sales, grossiers, agressifs... qui croient avoir tous les droits parce qu'ils paient des impôts – en s'imaginant que cela devrait suffire à tout ce qu'ils réclament –, ou bien parce qu'ils n'en paient pas – ce qui justifieraient qu'ils soient traités comme des personnes flouées par la société, ou comme des rois, en compensation de toutes les fois où, par faible pouvoir d'achat, ils ne peuvent pas se faire traiter comme des rois –.

Nombre d'activités sont ingrates pour ceux qui les exercent, car elles ne sont pas situées en amont de l'activité humaine, mais en aval, pas en haut mais en bas, pas au niveau de la tête mais de l'entrejambe. Or, aussi longtemps que l'humain sera une machine à fabriquer de la merde – au sens propre et figuré –, on ne pourra empêcher les chiottes humains et les nettoyeurs de merde de vivre dans la merde. De là à prétendre – comme le prétendent les féministes – que le rôle de chiotte humaine et de « pompe à merde » n'échoit qu'à la femme, c'est une vision réductrice et égocentrique digne de tous ceux qui manquent d'empathie. Que la prostitution soit essentiellement féminine et que ce soit l'homme qui éjacule et donc que ce soit la femme qui serve de « bac à sperme », c'est un fait – naturel, non pas répréhensible ou méprisable –, mais si l'on prétend abolir la prostitution dans une perspective humaniste, et non dans une perspective féministe, alors il faut aussi songer à libérer l'homme de toute charge féminine contraignante, de toute dépendance affective et culturelle envers la femme, qui l'oblige à se soumettre au desiderata féminin.

Boire un chocolat chaud est un intense moment de bonheur pour certaines personnes... mais pas pour les coupeurs de cannes à sucre ou les cultivateurs de cacao.

Boire, manger, respirer, dormir sont des besoins vitaux. Le sexe n'est pas vital. On ne meurt pas d'abstinence.

Le tabac, l'alcool, le café, ou le chocolat dont les femmes sont friandes et dépendantes... ne sont pas des produits vitaux ; mais ils semblent aider à vivre. Interdisons ces produits de luxe et de luxure. Les religions ne satisfont pas des besoins vitaux ; mais il paraît qu'elles aident à vivre – dans l'enfer terrestre qu'elles ont élaboré –. Interdisons les religions. Les féministes, et plus généralement les abolitionnistes, utilisent, consomment, et font sans doute des choses qu'ils apprécient grandement et qui leur tiennent à cœur, qui leur permettent de vivre et pas simplement de survivre. Interdisons ces choses qui leur tiennent à cœur et qui leur font du bien.

La procréation est l'activité première autour de laquelle toutes les autres tournent, et comme il n'y a point de cette activité primordiale sans l'activité sexuelle proprement dite...

Vivre sans sexualité est vivre en apnée. Si on n'en meurt pas, on n'en vit pas non plus. On peut nier les effets de la frustration sexuelle, ils n'en sont pas moins visibles et massivement dévastateurs ; et on peut même dire que bien des femmes gagneraient à se faire plaisir avec un prostitué, et leur entourage y gagnerait aussi, et on peut bien dire que si les hommes jouissaient d'extase céleste par leur sexe et celui des femmes, ils perdraient leur agressivité, leur bestialité, leur goût pour la compétition, comme leur propension à guerroyer.

On peut survivre une semaine sans eau, un mois sans nourriture. Combien de temps sans sexe ? Un temps plus long, mais un temps qui doit s'achever un jour, sous peine de compromettre l'équilibre psychique et physique. Le rôle fondamental de la sexualité n'est évidemment pas aussi connu et mis en avant que le rôle des aliments ou de l'air, puisque la sexualité a toujours été taboue pour éviter que ne soit touché le fondement de la vie. Mais si on interprète les choses en s'en tenant à sa connaissance limitée, sans élargir son esprit, sa conscience, sans envisager autre chose, on se comporte comme ceux qui excisent le clitoris ou le prépuce parce qu'ils n'y voient pas d'utilité vitale apparente...

Les pulsions sexuelles ne sont pas irrépressibles.

Cette assertion, féministe, qui doute du caractère irrépressible des pulsions sexuelles n'a pas de légitimité si on considère que les féministes ont plaidé la nécessité d'avoir des femmes « au Pouvoir » sur la base de considérations faisant de l'homme et de la femme deux créatures appartenant à deux espèces différentes. En conséquence de quoi, puisque l'homme ne peut se mettre à la place des femmes pour gouverner les affaires de femmes, quand bien même l'homme serait concerné par ces affaires, que les féministes cessent de vouloir se mettre à la place de la verge dans la culotte des hommes.

Les pulsions sexuelles ne sont peut-être pas irrépressibles pour les femmes, qui n'ont pas un sexe tangible, mais pour l'homme non bridé elles sont impérieuses ; ainsi, si la langue des féministes diminuait de taille pour atteindre les proportions du clitoris, elles sauraient plus aisément laisser leur langue dans leur gosier. Quand les féministes parlent de pulsions sexuelles non irrépressibles, elles se basent sur leur propre sexualité qui, frustrée, doit se contenter de rien ou de peu (frustrée parce qu'incompatible avec la sexualité masculine, non pas à cause de la sexualité masculine).

Les féministes préconisent aux hommes de se masturber plutôt que de recourir au viol ou aux prostituées, ou bien de s'abstenir de toute stimulation sexuelle, parce que le phallus ne leur procure pas la satisfaction automatique qu'elles tirent de leur clitoris, qu'elles substituent allègrement au phallus ; quant à préconiser de limiter l'érection pour limiter le besoin sexuel est en soi une répression inadmissible, une castration chimique réservée aux pires délinquants sexuels. Si le sexe masculin procurait aux femmes autant de plaisir que le sexe féminin en procure à l'homme, les féministes prétendraient-elles que les pulsions sexuelles – des femmes – sont contrôlables, que les besoins sexuels – des femmes – peuvent être rationalisés, limités, annihilés ? Assurément pas. Alors, les besoins typiquement masculins sont-ils plus méprisables que les besoins typiquement féminins ? Les besoins masculins ne sont-ils admissibles que par rapport à leurs pendants féminins ?

Que les prostituées jouissent sexuellement des prostituants, qu'elles soient grassement payées, qu'elles bénéficient du respect, voire de l'adoration des hommes comme de la reconnaissance et de la considération collective, que le rythme

de travail soit allégé... que tout dans la prostitution soit à l'avantage des femmes, alors les féministes n'y trouveront plus rien à redire ; et avec elle le monde qu'elles ont soudoyé, les femmes dont elles se sont décrétées les représentantes, et les petits hommes castrés qui n'ont plus que leur langue pour approcher les femmes et leur convenir.

Il se pourrait, sans doute, d'instaurer un ordre où les hommes seraient suffisamment maîtres d'eux-mêmes, de leurs pulsions, de leurs actes, de leurs désirs, de leurs pensées, de leurs orientations... pour ne pas se laisser tourner la tête par les femmes, les religions, les politiques, les institutions... mais souhaite-t-on réellement cet ordre ? Souhaite-t-on que les individus soient adultes, autonomes, responsables, libres ? Non.

Les Mafias contrôlent le trafic de la femme comme celui de la drogue. Il faut réprimer la prostitution comme la consommation de drogue.

Les féministes font des rapprochements grossiers entre la prostitution et les actes répréhensibles. On peut les entendre dire : « *La consommation de drogue est pénalement répréhensible, alors pourquoi pas la consommation de sexe ?* »

Tout d'abord, le rapport sexuel est une chose aussi naturelle que se nourrir. La sexualité n'entraîne pas une dépendance autre que celle naturelle. Si un besoin affectif peut pousser à des comportements déraisonnables, si un déséquilibre affectif peut pousser au crime passionnel (ce qui ne conduit pas pour autant à interdire la satisfaction des besoins affectifs, ni le type d'unions qui donnent lieu à des drames passionnels), on a jamais vu un prostitué commettre des crimes et des délits pour pouvoir se payer une « dose de sexe » (on a davantage vu des hommes commettre des crimes et des délits pour s'attirer les faveurs des femmes bienséantes – celles qui n'accordent leurs faveurs que contre des biens en nature, sonnants et clinquants, notamment celles qui sont séduites par le train de vie que leur offrent les proxénètes et les dealers –).

De plus, ce n'est pas tant la consommation de stupéfiant en soi qui est réprimée, c'est le fait que sa consommation engendre des crimes et des délits commis par les consommateurs, en premier lieu, et par les trafiquants en second lieu. Une drogue qui ne fait que du bien n'est pas réprimée dans un système qui n'est pas tortionnaire (les gouvernants aiment ce qui obnubile la conscience des gens, ce qui les assagit). Le

sexe détend, le sexe libère des tensions, il a une action positive ; c'est une bonne drogue, une drogue douce, au même titre que l'endorphine. Mais quand le sexe pose des problèmes à la société, quand il devient un stupéfiant qui engendre des comportements dangereux, alors il est réprimé. Ainsi, les prostituées ne sont pas réprimées en tant que telles dans les pays non puritains, elles le sont lorsqu'elles provoquent des troubles sur la voie publique.

La prostitution, comme la pornographie, donne une mauvaise image de la femme. Elle présente un mauvais modèle de sexualité.

Les féministes et leurs cliques déplorent la pornographie et la prostitution, notamment parce qu'elles présentent un modèle de sexualité dénuée de préliminaires et de raffinements – dont certaines femmes ne veulent même pas, surtout celles qui se vantent avec les circoncis, en lesquels elles trouvent une animalité, un comportement primitif dénué de sensualité, d'approche érotique –, alors qu'elles justifient la pratique de la circoncision qui, pourtant, prive le pénis de ce qui, le prépuce – comme le clitoris –, joue un rôle primordial dans les préliminaires et les jeux sexuels raffinés. Aux miséreux comme aux frustrés consommateurs de pornographie et de prostitution, les féministes suggèrent la masturbation, tout en justifiant la circoncision masculine (prise comme une répression du sexe masculin, un asservissement de sa libido), alors que cette mutilation prive l'homme de l'intérêt et des plaisirs les plus exquis de la masturbation pour la réduire à la traite d'une vache sans lait... mutilation qui, a terme, désensibilise la verge pour la rendre sèche et frigide comme un vagin de femme ménopausée, ou plus simplement comme un vagin de féministe.

Cette suggestion de la masturbation pour détourner les hommes de la pornographie et de la prostitution procède d'un mépris pour la sexualité masculine ; tous les prétextes sont bons pour détourner l'homme de la femme : ces sorcières de féministes ne supportent pas que les hommes se combent sur le dos des femmes, que ce soit avec le corps des femmes ou même simplement avec l'image de la femme, au point de ne pas admettre qu'ils prennent pour compagne de sexe une poupée sexuelle hyperréaliste (The real doll) en l'assimilant à une femme. Tout au plus sont-elles débarrassées des hommes dans leur esprit lorsque les hommes se masturbent lamentablement, seuls dans leur chambre, face à un mur, sans même

pouvoir imaginer la présence d'une femme à leurs côtés, comme lorsqu'ils se rabattent massivement sur des travestis, lorsqu'ils se détournent des femmes pour se vautrer entre eux.

Puisque les femmes se prostituent parce qu'elles ne peuvent faire autrement, donnant aux femmes les moyens de pouvoir faire autrement.

Pour éviter que les femmes ne soient attirées par le très lucratif commerce du sexe, les féministes réclament que soit favorisé l'emploi féminin et le salaire des femmes (un secrétariat à la condition féminine, un ministère de la femme, des aides à la création d'entreprise réservées aux femmes... rien ne saurait suffire aux féministes insatisfaites de ne pas voir se réaliser un avatar du « Pouvoir aux femmes »), ce qui serait discriminatoire dans la mesure où le projet idéaliste d'une formation supérieure et bien rémunérée pour tous est irréaliste ; les conditions d' « égalité des chances » remplies (les mêmes moyens mis à la disposition de chacun) et le principe même d'égalité des sexes (l'idée même que les sexes sont égaux, qu'ils disposent des mêmes capacités) laissent supposer que les femmes ne « réussiront » pas plus et pas moins leur vie socio-professionnelle que les hommes, qu'il n'y aura pas plus et pas moins de femmes défavorisées que d'hommes, ce qui signifie qu'il y aura toujours autant de femmes acculées ou simplement tentées par la prostitution qu'il y aura des hommes acculés ou simplement tentés par le proxénétisme.

A défaut de voir cette revendication aboutir, la question peut se poser de savoir si la prostitution sera aussi lucrative – qu'une activité libérale – une fois légalisée, organisée dans des établissements spécialisés ; si les femmes y trouveront leur compte. Les salaires des prostituées ne seront-ils pas ceux des ouvriers ?

Pour répondre à cette question il faut savoir comment sont fixés les prix des services ; et ça tout le monde le sait. Généralement c'est selon la loi de l'offre et de la demande ; tout dépend de ce que l'homme est prêt à déboursier, et il y a un créneau pour chaque clientèle (quand on pense que des femmes se livrent à de la zoophilie pour les besoins de films pornographiques, on comprendra qu'elles puissent se prostituer avec les hommes les plus rustres, les plus sales, les plus primitifs). Mais plus que la légalisation, c'est la concurrence qui tire les prix à la baisse. Il faut un juste équilibre : trop chère, la prostitution légale engendrerait un retour à l'esclavage

sexuel. Les tarifs doivent s'aligner sur le pouvoir d'achat, comme tout autre service, et notamment les services « de base ».

Il n'y a pas d'offre sans demande. Il suffit de supprimer la demande pour supprimer l'offre.

Les partisans de la pénalisation des prostituants partent du principe qu'il n'y a pas d'offre sans demande : sans prostituants, pas de prostituées. On peut alors se poser des questions :

Combien de demandes sans besoins créés de toute pièce pour satisfaire des théories et des logiques socio-économiques ? Qu'est-ce qui fait des hommes des demandeurs de services sexuels ? De quoi se sentent-ils privés pour avoir besoin de s'adresser à des prostituées ?

La prostitution masculine est essentiellement une prostitution homosexuelle. Le moteur de cette prostitution, c'est l'homo-sexualité, à laquelle les hommes ont été massivement conviée et acculée, pour satisfaire une certaine conception féministe de légalité des sexes. Il tombe dans la logique des prohibitionnistes de réprimer l'homosexualité pour faire disparaître la prostitution homosexuelle, comme il est acquis pour ces prohibitionnistes que la disparition de la prostitution féminine passe par la répression de la sexualité masculine « machiste ».

Pornographie et prostitution sont liées.

Pornographie et prostitution sont liées (actrices de films X et prostituées glissent parfois d'un milieu à l'autre). Si le marché du sexe doit être jugulé sur la base de sa nature violente, morbide, dégradante, et favorisant la violence sexuelle, ce sont toutes les activités délétères qui doivent être éradiquées, notamment les sports de combats qui entretiennent une culture de la violence, des sports qui sont souvent le dernier refuge des désœuvrés. D'ailleurs, le milieu de la boxe est infiltré par les Mafias. C'est un milieu qui vit de et par la misère des boxeurs qui n'ont rien d'autre pour vivre que leurs poings, comme les prostituées qui n'ont que leur sexe.

Si la prostitution doit être éradiquée, elle ne peut l'être sans le cortège de sports, de métiers, de pratiques, de trafics, qui accompagnent la misère, la difficulté de survivre, la cruauté de la vie, aux rêves de glorioles.

On notera qu'un nombre phénoménal de femmes et d'hommes jouent dans des films pornographiques et posent pour des photos pornographiques. Dans les sociétés à la nudité et à la sexualité banalisée, l'affirmation et la reconnaissance sociale passe désormais, pour nombre de personnes, par l'exhibition et la mise en scène de sa nudité, de son intimité. La pudeur a laissé la place à l'exhibitionnisme. Nudité et sexualité ne sont pas nécessairement liées à l'humiliation et aux abus, mais le plus souvent au don de soi et à l'échange.

Pornographie et prostitution sont liées... Mais à quoi ?

La majorité des travailleuses classiques n'ont pas été victimes d'inceste ou d'abus sexuel étant mineures ; environ 80% des prostituées en ont été victimes.

La majorité des personnes contaminées par le SIDA ou une quelconque autre MST le sont lors d'un rapport sexuel libre. Faut-il alors prohiber tout rapport sexuel libre, accompli en dehors du lien du mariage ; tout en condamnant impitoyablement l'adultère ? Faut-il condamner le principe des libertés individuelles parce que les humains sont généralement des inconscients, des abrutis, des irresponsables, des immatures, des tortueux, des pervers ?

La majorité des psychologues se sont orientés vers la psychologie pour résoudre leurs propres problèmes existentiels ou psychiques. Est-ce à dire que la psychologie est une discipline délétère par essence ? comme on le dit de la psychanalyse (qualifiée de « *discipline de Juif* » par ses détracteurs, discipline qui trifouille dans l' « intimité absolue » des individus, quand elle le la viole pas), et qu'elle devrait être interdite ?

Faut-il voir la prostitution comme une conséquence négative, détestable et répréhensible des abus sexuels subis durant l'enfance, où comme un moyen de choix pour se guérir de ces abus ?

Quand on se donnera la peine de déterminer quels sont les comportements négatifs consécutifs aux circoncisions (qui sont des viols doublés de mutilation), on songera sans doute à interdire la circoncision. Simple exemple parmi d'autres.

Les travailleuses classiques ne risquent pas quotidiennement d'être contaminées par des MST ou par le virus du SIDA.

Comme les prostituées volontaires le disent-elles même : les prostituées (comme les actrices du cinéma pornographique) sont les moins exposées aux maladies vénériennes et les moins contaminantes, parce qu'elles sont professionnelles et qu'elles agissent en tant que telles, en prenant les mesures de sécurité et d'hygiène qui s'imposent et en se soumettant régulièrement à une batterie d'examens médicaux.

Les travailleurs de l'industrie ne risquent pas des MST, c'est vrai. Ils risquent la mort à court et moyen terme par contact mécanique avec l'environnement de travail, ou à long terme au contact avec des produits – chimiques – nocifs, cancérogènes, tératogènes, toxiques.

Le personnel médical s'expose à des risques sanitaires majeurs. Faut-il démanteler les hôpitaux et les cliniques ? ces nids à germes, ces bouillons de culture bactériennes et virales, ces vecteurs de maladies nosocomiales fatales pour des milliers d'individus.

Les travailleuses classiques peuvent quitter leur job si elles le souhaitent ; la majorité des prostituées sont maintenues de force dans la prostitution par leur proxénète ou parce qu'elles n'ont aucune autre option économique.

La prostitution est régie par les règles des républiques bannières parce qu'elle est cantonnée dans ce mode de gestion. Les règles de droit ne sont pas entrées dans le secteur de la prostitution parce que les Autorités les lui refusent. Ce n'est pas la prostitution en soi qui conditionne les règles de non droit, et qui se condamne à vivre dans l'insécurité et le mépris.

Les États savent parfaitement prôner la « discrimination positive » des immigrés, ils savent se donner les moyens, parfois considérables, pour intégrer des populations d'origine étrangère qui, soit ne veulent pas s'intégrer, soit ne le peuvent pratiquement pas de part leur apparence, leur culture, leur religion, leur mentalité, leur mœurs tellement différentes, antagonistes, et immorales pour le pays d'accueil, que leur intégration relève d'une transformation radicale de la société qui veut les intégrer. Ces États, pourtant, ne se donnent aucun moyen pour intégrer les prostituées et la prostitution dans la culture nationale, pour changer en profondeur la société en faveur de la prostitution et des prostituées.

On remarquera que, généralement, les pays qui assimilent le mieux les étrangers sont ceux qui assimilent le mieux la prostitution et les prostituées.

Si certaines personnes sont libres professionnellement, on compte davantage de gens qui voudraient quitter leur travail (ennuyeux, dangereux, précaire, mal payé) sans se donner cette possibilité à cause de limitations matérielles et intellectuelles, que de gens pouvant gérer leur carrière à leur gré. Combien de gens rêvent de quitter leur emploi, de se mettre à leur compte ? Environ 50% des gens.

Les jeunes hommes africains qui immigreront dans les pays occidentaux sont envoyés par leur famille comme des esclaves qui ne gardent pour eux que le strict minimum à leur propre survie, à charge pour eux de gagner l'argent qui fera vivre la famille ; les correspondances entre les familles et les immigrés se réduisent pratiquement à des questions d'argent, correspondances qui prennent la tournure d'une conversation entre un proxénète et une prostituée. Faut-il interdire l'immigration africaine ?

Le taux de mortalité des travailleuses classiques n'est pas 40 fois supérieur à la moyenne nationale.

On ne fait pas de vieux os à l'ombre de la société. C'est le propre de toutes les activités clandestines, notamment celles aux enjeux financiers importants.

Les travailleuses classiques ne commencent pas à travailler à 13 ans, âge moyen d'entrée dans la prostitution.

Cette assertion fera sourire tous ceux qui ont commencé à travailler à 10 ou 13 ans, voire avant, et durant toute leur vie, dans des secteurs d'activité des plus harassants, tous ceux qui, encore aujourd'hui, dans de nombreux pays, commencent à travailler dès leur plus jeune âge.

La jeunesse est la plus grande richesse que tout le monde courtise et exploite, dans tous les domaines, pas seulement dans le domaine sexuel. Rien de nouveau à l'horizon.

La majorité des travailleuses classiques ne souffrent pas de SSPT (Symptôme de Stress Post-Traumatique : ensemble de symptômes – anxiété, dépression, insomnies, cauchemars récurrents, dissociation psychique, pulsions suicidaires, troubles sexuels etc. – qui affecte aussi les anciens combattants, les victimes de torture [de circoncision], de viol et les femmes battues.)

Ah non ? Ce n'est pas ce que laisse penser le comportement des gens, la surconsommation de psychotropes et autres drogues (dont l'alcool ou le tabac), ou le nombre de consultations et d'internements pour des troubles psychologiques en inquiétante augmentation. 38% des gens connaissent au cours de leur vie un épisode marquant qui requiert le recours aux soins psychiatriques ; sans parler de tous ceux qui ne consultent pas pour leurs troubles psychologiques à cause de préjugés qui associe les psychothérapeutes à la folie.

Les travailleuses classiques n'ont pas besoin d'utiliser drogues ou alcool pour faire leur travail.

Justement, si ! Il faut vraiment vivre dans une bulle pour émettre une telle assertion.

Les travailleuses classiques n'ont pas besoin de cacher leur métier à leurs enfants et à leur entourage.

Si ce n'est pas la majorité, il y a bien des gens qui cachent la nature de leur activité professionnelle et leurs proches ; ils se qualifient simplement par rapport au secteur d'activité. Le plus souvent, la dénomination du métier est modifiée pour être moins dévalorisante (c'est la raison pour laquelle ont été créées des dénominations comme « technicienne de surface »).

Le secret avec lequel les prostituées entourent leur activité est du au regard des gens, pas à la considération intime que la prostituée a de son activité. On ne peut exercer correctement une activité que l'on exerce intimement. Une prostituée qui n'assumerait pas son activité ne pourrait offrir les prestations pour lesquelles les prostituants paient ; elle serait condamnée.

Les travailleuses classiques sont employées par des entreprises qui respectent les lois, pénales et sociales.

Uniquement parce qu'elles y sont obligées. Uniquement parce que l'Etat veille à les faire respecter. Partout où l'Etat se désengage, c'est la loi du plus fort qui reprend le dessus. Ce n'est pas la faute de la prostitution, c'est la faute de l'Etat.

La majorité des travailleuses classiques résident légalement dans leur pays de résidence et leur passeport ne leur est

pas confisqué par leur patron. 80% des femmes dans les maisons hollandaises ont fait l'objet d'un trafic vers l'étranger.

Il y a sans doute bien davantage de travailleurs clandestins issus de l'immigration clandestine que de prostituées clandestines issus d'un trafic de femmes. Faut-il pour autant cloisonner les frontières ou condamner les secteurs d'activité avides de main d'œuvre clandestine ?

Les patrons des travailleuses classiques ne les forcent pas à travailler en les battant et en les violant. Leur formation professionnelle ne consiste pas à être violées et battues à répétition, ce qui constitue l'essentiel du « dressage » des prostituées.

C'est vrai, ce genre de pratique n'a plus cours dans la plupart des lieux de travail ; les coups de triques ont été remplacés par du harcèlement moral, par une culture du rendement entrée dans les mœurs. Ce genre de pratique a traditionnellement lieu dans les foyers. Ce sont les parents qui ont la charge de dresser leurs progénitures – pour les formater à la jungle que l'on appelle « le monde du travail » – ; quand ce n'est pas les institutions auxquels ils les confient dans le meilleur des cas, les abandonnent dans le pire.

Dans un pays comme le Japon, c'est bel et bien à coups de trique que les enfants sont conformés aux exigences économiques et aux intransigeances sociologiques, bel et bien dressés.

Les travailleuses classiques ne sont pas régulièrement agressées, violées, insultées et humiliées par leur clients.

Tout employé – de l'administration ou des entreprises privées – en contact avec les clients peuvent allègrement tenir la comparaison. Et entre subalternes et dirigeants, la relation n'est guère plus aimable, même si elle l'est en apparence, sous la contrainte de lois imposées par l'Etat.

Les travailleuses classiques ne se recrutent pas presque uniquement parmi les catégories sociales les plus défavorisées et/ou les immigrées.

Parce que la prostitution ne peut se délocaliser sans délocaliser les prostituants ; de même que le système de santé

(système auquel appartient la prostitution, selon un certain point de vue) ne peut se délocaliser.

On ne compte pas le nombre de secteurs d'activité qui survivent grâce à l'immigration et aux catégories sociales les plus défavorisées. C'est d'ailleurs bien la principale justification à l'immigration.

Les travailleuses classiques utilisent leur force physique ou leur intellect pour accomplir une tâche, elles ne vivent pas de la location de trois de leurs orifices à des centaines de pénis. Une ouvrière vend le travail de ses bras, elle ne vend pas ses bras.

La prostituée ne vend pas davantage son sexe, elle ne le perd pas ; si tel était le cas elle ne pourrait le vendre qu'une fois.

Si l'espèce humaine se nourrissait de rapports sexuels, c'est le rapport sexuel qui constituerait la norme du travail. La location de sa force de travail intellectuelle ou manuelle serait sans doute considérée comme est considérée la location de son sexe.

Pour une personne prostituée qui subit plusieurs dizaines de pénétrations non désirées par jour, un pénis est un instrument d'agression et la notion de plaisir sexuel n'a pas de sens.

Boire est vital, mais boire 20 litres d'eau quotidiennement est létal. Quant au plaisir... c'est un luxe offert par la vie, et un luxe royal rarement offert dans le monde du travail.

L'intérêt de réglementer la prostitution, c'est d'en faire une activité rationalisée en qualité et en quantité, sous contrôle médical, fiscal, social, culturel, moral. La rationalisation de l'activité prostitutionnelle doit consister en l'établissement d'un modèle type d'activité qui permet à la personne prostituée de vivre de son activité, donc sans nuire à sa santé ; mais dans le monde du travail c'est un luxe qui n'est pas donné à tout le monde. Quels actes sont quotidiennement admissibles, et en quelle quantité ? C'est ce qu'il convient de définir. Après quoi les tarifs et les prestations de base pourront être définis ; libre à la prostituée de dépasser le modèle si elle veut gagner plus d'argent.

Payer pour un rapport, ça tue le plaisir. L'amour ce n'est pas ça.

Des hommes paient pour « ça », pour « faire l'amour ». Et bien quoi ? Les hommes paient pour tout ; tout ce qu'ils sont, tout ce qu'ils font ; particulièrement quand cela à un rapport avec les femmes. Ceux qui ne paient pas sont considérés comme des égoïstes, des usurpateurs, des profiteurs.

[On paie une taxe d'habitation, une taxe foncière, une taxe de circulation, une taxe pour avoir de l'eau potable, une taxe pour faire ses besoins et une amende si on fait ses besoins hors des espaces taxés... Bientôt on devra payer une taxe pour respirer de l'air non pollué.]

Qu'est-ce donc que l'amour, sinon une chose éphémère, illusoire, usurpatrice, trompeuse, une chose sur laquelle les jeunes époux se jurent fidélité, respect, loyauté, bienveillance, avant de divorcer à grand fracas, en s'insultant, en se trahissant, en s'accusant des pires travers, voire même en se blesant cruellement ou à mort... L'amour n'est pas une chose crédible. Si le monde était géré par l'amour, on ne couperait plus les queues ni les têtes, parce que le monde n'aurait plus ni queue ni tête.

Quand une actrice du gratin Hollywoodien (Catherine Zétha Jones) a posé comme préalable à son mariage avec Mickaël Douglas la ratification d'un contrat stipulant qu'elle aura droit, en cas de divorce, à X millions de dollars pour chaque année passée en compagnie de son mari.... aucune féministe n'a crié au mariage organisé bafouant la femme, personne n'a crié au scandale, à la honte, personne n'a parlé d'institution du mariage bafouée, de domination machiste portée à son paroxysme. Cette forme de prostitution est-elle donc plus convenable ?

La prostitution de luxe, réputée similaire au rapport sexuel entre amoureux, ou plus simplement entre conjoint, elle non plus n'inspire pas la répugnance qu'inspire la prostitution populaire. Allez savoir pourquoi...

L'argent fait courir le monde. Il fait bander certaines personnes, bien davantage que la vue d'un sexe. Hormis pour les jeunes enfants, sans l'argent le plaisir a moins de saveur.

Concilier prostitution et relations affectives et sexuelles personnelles.

La chose peut être difficile, voire impossible pour certaines prostituées, de même que certains métiers « prenant » privent des femmes ambitieuses de toute relation affective et sexuelle ; celles dont les besoins affectifs sont plus irrépessibles renoncent à leur carrière professionnelle pour ne pas manquer de relations affectives et sexuelles.

Notons que les femmes particulièrement prises par leur métier sont de plus en plus clientes des escorts-boys.

De la prostitution masculine.

Outre la prostitution homosexuelle, bien plus dramatique que la prostitution féminine est la prostitution masculine, quand des hommes hétérosexuels se travestissent, et même se transsexualisent pour pouvoir se prostituer.

Il est patent que cette démarche renvoie à des désordres structurels graves, tant sociaux que psychologiques, des désordres que l'on peut allègrement mettre sur le compte du féminisme, et notamment du climat castrateur qu'il a instauré (particulièrement dans les années 80), sur le dénigrement systématique de l'homme en soi, de la nature masculine, de la sexualité masculine, doublé de l'abandon public des garçons et des hommes au profit des filles et des femmes, par la surenchère faite à l'endroit des filles et des femmes, notamment en matière d'éducation, de formation, de promotion sociale, de représentation publique, d'identité sexuelle, de mérite, de valeur humaine.

La prostitution masculine est-elle à la prostitution féminine la réponse qui donnerait à la prostitution sa légitimité culturelle en faisant taire le féminisme – et son lancinant laïus sur la domination machiste du système patriarcal – ? Peut-être faudrait-il promouvoir la prostitution masculine au service des femmes ; une forme de prostitution qui existe bel et bien et qui ne doit sa discrétion qu'à un récent modèle de société basé sur l'« émancipation féminine ».

Cette prostitution se développera si le pouvoir économique, social et financier des femmes se développe, comme les féministes le veulent et comme il est admis que cela doit l'être, mais surtout si l'homme cesse d'être culturellement tenu de payer pour les femmes, s'il est admis culturellement que la femme paie pour l'homme. Les féministes, alors, pourraient bien être prises à contre-pied par leur propre sexe, dépouillées de leur pouvoir d'opposition par un contre-pouvoir de cohabitation.

En Suède la prostitution a été interdite parce qu'assimilée à une violence envers le corps des femmes.

Un pays comme la France ne peut s'inspirer de cette conception de chose ; un pays où tous les prétextes deviennent bon pour circonscire les garçons. Pour un pays comme la France, circonscire un garçon, ça n'est pas de la violence, ça n'est pas un abus sexuel, ça n'est pas un acte de torture, ça n'est pas du viol, ça n'est même pas considéré comme une mutilation, et quand on lui donne de l'argent pour acheter sa conscience après lui avoir coupé le sexe, ça n'est pas de la corruption, ça n'est pas de la pédophilie sadomasochiste non, c'est de la vertu. Mais donner de l'argent à une femme en échange d'une fellation, ça c'est la plus abominable chose qui soit...

On peut se demander comment les abolitionnistes perçoivent le sexe, car on peut se poser une autre question : que peut-il bien y avoir de sale dans la prostitution quand on voit le sexe comme une chose propre ?

Les prostituées féministes, une gageure

« *Toutes les femmes sont prostituables* », disent les féministes en s'incluant dans cette assertion. Pourtant les féministes ne le sont visiblement pas, prostituables ; ou bien la prostitution n'est pas incompatible avec le féminisme comme le laissent croire certaines féministes. Ça donnerait quoi ? une féministe prostituée de force. Sans doute une proxénète.

Toutes des putes

A en croire les opposants à la prostitution, les prostituées seraient quasiment toutes d'innocentes créatures contraintes aux vices des hommes qu'elles ne pratiquaient même pas en rêve avant d'avoir été contraintes à la prostitution. Est-ce bien le cas ? Les putes sont-elles prémunies et vaccinées par nature ? avant et après leur expérience du trottoir ou du bordel, contre toutes les formes de vices et de malversations ?

Ce que l'on peut voir, quand on y regarde de près, c'est que les « filles de joie » sont comme toutes les femmes du monde ; ni plus ni moins. Or, on sait avec quel aisance naturelle les femmes du monde usent et abusent des conditionnements qui font des hommes des poires qui attendent de se faire cueillir par les femmes (les « femmes du monde » étant les femmes qui aiment moins l'homme que sa position sociale).

Prostituer une créature innocente comme un très jeune enfant, c'est odieux, mais prostituer une fille de 18 ans... Qu'est-ce donc ?

Dix huit ans, c'est quoi ? C'est l'âge où toutes les filles du monde apprennent à devenir des putes ; par la logique économique, sociale, par la nécessité matérielle d'un monde où rien n'est offert et où tout se prend, s'arrache, se vole, par la ruse, la violence, le mensonge, l'abus de confiance, la trahison.

Quand on voit ce que sont les « femmes du monde », c'est étrange... l'idée qu'elles soient prostituées ne semblent pas contre nature.

La loi du plus grand nombre

Que valent les quelques filles vertueuses au milieu de toutes les autres ? Combien sont-elles, les vertueuses ? 10 % ? Oh, mais ! c'est, en France, le pourcentage de femmes librement prostituées... ce pourcentage de prostituées que les abolitionnistes entendent sacrifier sur l'autel de la majorité contrainte ; ceci, envers et contre le principe même de la démocratie (qui, en principe, ne fait pas fis des minorités).

Qu'il soit donc permis de faire fis des quelques femmes vertueuses pour parler du plus grand nombre en terme de « putains ».

Si toutes les femmes ne sont pas des putes, comment qualifier les adolescentes, les jeunes femmes, les femmes, les vieilles femmes ? qui, en grand nombre, ne jurent que par les hommes circoncis (dont la verge est prétendue assez plastifiée pour faire durablement frétiller le vagin des femmes frigides et anales, et dont les sens et le caractère sont assez grossiers pour les faire se complaire des femmes procirconcision comme pour faire d'eux des chiens de garde âpres à la défense hargneuse du morceau de viande qui leur sert de compagne et/ou de maîtresse), plus offrant à leurs yeux sanguinaires que les hommes féminisés par le féminisme (les adolescentes, les jeunes femmes, les femmes, les vieilles femmes qui sont assez perfides pour flatter les circoncis en les aliénant par là où ils

ont été coupés, diminués, dénaturés) Comment qualifier celles qui, ainsi, ne reconnaissent que la loi du plus fort, celles du plus dominant... celles qui se donnent aux plus offrants ? sinon par le terme de « putes ».

Le voleur, c'est le prostituant. Le volé, c'est aussi le prostituant.

Autant la plupart des femmes ont besoin que l'on se donne beaucoup de peine pour les faire jouir, autant il ne faut pas grand chose à certaines : un cornichon, une banane, un manche, une verge coupée ou intacte... tout ce qui peut leur rentrer dedans leur convient. Mais ce qui fait le plus jouir les femmes, ce qui les met dans les conditions de jouissance les plus favorables, n'est-ce pas, au fond, le pouvoir d'achat, l'argent ?

Les hommes, « au lit », sont rarement des cadeaux pour les femmes, et les prostituants encore moins, mais les prostituées, elles n'ont plus, ne sont pas « des affaires au lit », parce que les femmes n'ont plus. Entre celles qui sucent mal et celles qui sont aussi relâchées entre les cuisses qu'une montgolfière dégonflée, il n'y a vraiment pas grand chose à tirer d'une prostituée. Les prostituées se font tirer en soutirant un maximum d'argent, mais elles donnent bien peu, finalement, elles font bien peu jouir, elles aussi. Ce qui fait le plus jouir les hommes – de type prostituants –, apparemment, c'est l'argent.

Unis par les liens de l'argent, l'homme et la femme...

La prostitution volontaire des mineurs

De plus en plus d'adolescents se prostituent en passant des annonces sur des sites WEB de rencontre. Le phénomène s'étend de l'Europe à l'Asie (Allemagne, Danemark, Japon, Corée du Sud...), et il est difficile à combattre de part le mode de prostitution.

Ces adolescents ne sont pas en rupture familiale. Ce ne sont pas des adolescents issus des milieux misérables ayant été vendus ou abandonnés par leurs parents. Ce sont des adolescents scolarisés appartenant à la classe moyenne ou bourgeoise. La prostitution à laquelle ils se livrent volontairement est destinée à satisfaire les besoins financiers de plus en plus importants d'une adolescence de plus en plus précoces, avides de coûteux vêtements à la mode, de gadgets électroniques dernier cri, ou de sorties « branchées », des adolescents qui se rapprochent toujours plus des adultes par leur mode de vie et par leur sexualité.

A l'insu de leurs parents et de leurs amis, comme des autorités et des institutions, x fois par semaine, ils placent des petites annonces sur les sites de rencontre (« dating service »), notamment homosexuels ; des sites très fréquentés. C'est le cas de ce danois de 16 ans « issu d'une bonne famille », qui dit demander « *entre 80 et 270 euros* », ou de cette Coréenne de 17 ans, qui « *quittait le lycée pendant la journée pour rencontrer un client, puis elle revenait suivre ses cours comme si de rien était* ».

Au Danemark, petit pays de 5,3 millions d'habitants, on recenserait environ 530 mineurs qui se vendent en cachette via Internet. En Corée du Sud, la Commission de la protection de la jeunesse a rédigé un rapport sur plus de 414 adolescents prostitués. Au Japon, en 2002, la police a ouvert 1731 enquêtes impliquant des mineurs utilisant les « dating sites » pour se prostituer ; ce qui représente une hausse de plus de 50% par rapport à 2001.

« Même si la loi internationale définit les jeunes prostitués comme des victimes », pour certains, « ceux qui proposent volontairement leurs services ne sont pas victimes d'abus sexuels ; les jeunes ne sont pas forcément des anges ».

La prostitution maritale

Mariage ou prostitution ? Les deux !

(ou quand la morale s'accommode de la prostitution sous couvert du mariage)

Se marier ou se prostituer ? Tel est le dilemme auxquelles sont confrontées les femmes qui sont dans le besoin, la nécessité, les femmes des pays en développement ou en déconfiture (notamment les femmes des pays de l'ex Union Soviétique). Heureusement pour elles la morale s'accommode de la prostitution quand elle se fait sous couvert du mariage, et cela tombe bien puisque de nombreux Américains – aisés – se tournent vers l'ex Union Soviétique pour trouver la femme de leur vie, qui elle, n'attend qu'un riche américain pour les sortir de leur trou à rat contre quelques séances de touille-trou ; ils cherchent une femme de foyer, une femme qui n'est pas pervertie par le féminisme, elles cherchent un homme plus imprégné du sens des affaires et de la famille que de vodka.

L'intégration par la prostitution

En 1875, les Américains donnèrent 1000 femmes blanches aux derniers Cheyennes du chef Little Row, pour les aider à s'intégrer. Principalement issues de pénitenciers et d'asiles psychiatriques, en acceptant le contrat, ces femmes devaient rester 2 ans avec un indien et lui faire un enfant, après quoi elles étaient libres de partir.

Avant que les Américains ne se tournent vers les femmes russes, les paysans Français se sont tournés vers les femmes Malgaches, en lesquelles ils cherchent autant une compagne de chambrée qu'une femme de maison et une ouvrière agricole, ce qu'aucune femme occidentale issue ou imbibée du féminisme n'accepte d'être. Eux ne songent pas simplement à trouver une femme exempte de féminisme (ils appréhendent à peine ce qu'est le féminisme), ils cherchent le seul modèle de femme qu'ils reconnaissent, un modèle des années 50 qui doit faire une « gâterie » à son mari pour en obtenir de quoi s'acheter une nouvelle paire de collants.

Le mariage maltraite les femmes, la prostitution rabaisse les hommes (ou l'inverse)... Mélangez le mariage et la prostitution, et tout le monde est content !

Si on doit parler d'amour pour qualifier le lien qui relie les acteurs de ces rencontres sur catalogue, on doit sans doute parler d'amour déclenché à la commande, d'amour programmé ; comme des castrés qui se font une injection d'hormones sexuelles pour se permettre d'éprouver du désir.

Le mariage forcé

On se marie à deux. Le mariage forcé, dénoncé par les féministes et leurs épigones, ne concerne pas seulement les filles et les femmes. Le mariage forcé concerne aussi les hommes, et en Europe même, dans la communauté asiatique ou musulmane ; sans même parler des pressions culturelles mondiales qui poussent les hommes au mariage dont ils ne veulent pas, sous peine de ne pas être considérés comme de vrais hommes. L'homme est aussi victime du mariage que la femme ; même si on considère que la femme en souffre davantage matériellement parce qu'elle est astreinte aux tâches ménagères (vision teintée de féminisme).

Les mariages qui en découlent sont des mariages organisés qui tiennent plus du mariage de raison que du mariage d'amour tel que les jeunes premiers, inexpérimentés, aveugles et sots, peuvent le pratiquer ; le mariage organisé traditionnel ne prend pas systématiquement la forme d'une union forcée entre deux personnes qui ne se sont jamais vues, les futurs mariés des sociétés traditionalistes apprennent souvent à se connaître comme les futurs mariés des sociétés post-féministes : à travers une photo et une présentation faite par des entremetteurs.

Certains sont tentés d'y voir un retour « aux vraies valeurs de la vie » comme « l'Amour », mais il s'agit surtout d'un recyclage de pratiques vaines, et qui plus est criminelles (criminelles dans le cas du mariage parce que, quand on voit comment tournent la plupart des mariages, on pourrait dire qu'aucune société n'a intérêt à voir se former ces choses malfaisantes ; et si on doit parler d'interdiction de la prostitution – à cause des agissements mafieux –, il faudrait sans doute également parler de la prohibition du mariage pris comme une association de malfaiteurs, ou comme un combat de coqs clandestin sur lequel l'Etat ferme les yeux).

Si la prostitution est le premier métier féminin du monde, le mariage est le second.

Les prostituants sont majoritairement des hommes mariés. Si on analyse les raisons de leur démarche on peut se poser la question : faut-il interdire la prostitution ou le mariage ? ou bien faut-il officialiser le rapport étroit entre mariage et prostitution ?

Le mariage de raison, une prostitution sans nom

« La presse occidentale s'est longuement attardée sur les raisons sociales et économiques de l'intérêt manifesté par bon nombre de jeunes femmes russes pour un « mari occidental » ». « Elles seraient en effet plus de 150 000 à avoir épousé un Américain pendant les dix dernières années. » « Mais ce ne sont pas non plus des potiches. Elles savent très bien ce qu'elles veulent et l'obtiennent avec beaucoup de ruse féminine et non pas à la hache comme les Américaines. »

« Selon des statistiques fournies par des ONG russes, la majorité de ces mariages concernent de très jeunes femmes qui prennent pour époux des hommes qui font au moins le double de leur âge [des hommes à la situation financière et sociale bien confortable et bien établie]. Et dans 80 % à 90 % des cas, ces unions se terminent par un divorce peu après l'obtention d'un titre de séjour permanent par la mariée. » – Source : <http://www.lemonde.fr/web/article/0,1-0@2-3266,36-347168,0.html>

Le vrai débat

Lorsqu'on relève les différentes formes de prostitution, on remarque que ce n'est pas la prostitution en soi, qui dérange, et surtout pas la prostitution traditionnelle. La prostitution qui dérange, c'est celle des gueux, celle que les gueux ont instau-

La sexualité des indigents

Quelle est la sexualité des SDF, des clochards ? C'est une question qui dérange quand on ose se la poser, parce qu'elle associe sexe et indigence, sexe et matières crasseuses.

Quelle réponse ont apporté les américains lors des grandes vagues de migrations et ses poches de pauvreté ? La circoncision des hommes sous des prétextes perfides d'hygiène (mais pas de circoncision pour les femmes de même milieu). Il ne faut pas s'étonner si certains, en France, en viennent à imposer une circoncision des clochards, comme cela se pratique au Liban dans les hôpitaux psychiatriques (sur des hommes non autonome).

On mutile les hommes, pas les femmes. Les prostituées sont la crasse et ce sont les hommes les crasseux.

rée, parce que c'est la sexualité même des gueux qui dérange ; la façon d'être et de faire du gueux.

Il y a une patente différence de traitement et de considération entre les différentes formes de prostitution, surtout suivant qu'elles sévissent ou s'exercent dans les milieux populaires ou huppés. Au-delà de la « prostitution de rue », ce qui gêne – les élites – (les faiseurs de lois et d'opinion) c'est la sexualité même des couches populaires – qui n'est pas aussi raisonnable, aussi classieuse, aussi responsable, aussi contrôlable (moralement) que celle d'« en haut » – (on s'imagine que la pilule a été élaborée pour libérer la sexualité féminine et pour débrider les hommes, alors qu'elle l'a été pour contrôler la fécondation des couches populaires).

Pour faire admettre la prostitution (pour que les bien-pensants ne puissent la discréditer aux yeux du peuple, qui l'admet), prostituants et prostituées (et proxénètes, pendant qu'on y est), doivent s'atteler à la rendre propre, pacifique.

Les prostituées ont déjà réalisé un repositionnement : elles ont cessé d'être outrancières dans leur racolage et dans leur tenue ; elles passent presque pour des prudes si leur tenue et leur comportement sont comparés à ceux des filles issues du post-féminisme. Aux prostituants d'être maniérés, propres, courtois et respectueux. Quant aux proxénètes, s'ils veulent contraindre des femmes à la prostitution, ils doivent s'y prendre de manière plus subtile, plus raffinée. Ils doivent prendre modèle sur les directeurs de conscience, les politiciens... et être plus maniérés (entre se jeter sur un garçon dans la rue

pour le circoncire à vif et se saisir d'un garçon à plusieurs pour le circoncire à vif entre psalmodies, biscuits gras et liesse, il y a les manières des grandes putes).

Cela changera l'apparence de la prostitution et les gens épris d'apparence s'enflammeront pour la prostitution des rues.

Conclusion

Le débat sur la prostitution ne relève pas du débat

Entre grandeur et décadence : la discrimination

La mort de luxe, le sacrifice humain religieux (dont le plus persistant et le plus mystifié est la circoncision), les tueries pour raisons d'Etat, etc. tout cela passe fort bien, mais la petite baise, le meurtre crapuleux, les actes de tortures profanes, cela ne passe pas. Pour s'imposer dans ce monde, il faut agir pompeusement, sous des prétextes artificieux, avec des mensonges éloquentes et des attitudes maniérées ; avec un discours ampoulé et de l'encens. Le simple d'esprit qui « baise » simplement pour « baiser », en faisant les choses naturellement, comme elles sont, il ne fait pas le poids devant celui qui « baise » soi-disant par « amour », pour procréer, pour « honorer la vie » et son incarnation (la femme)... en étant animé par de grandes et nobles motivations. Tuer par amour, tuer par patriotisme, tuer pour imposer une religion, tuer pour une idéologie, torturer, mutiler, se comporter comme la pire des bêtes sanguinaires, oui, payer de sa vie pour une chimère, « se faire baiser la gueule » pour rien, oui... mais payer « pour ça », pour « baiser » une femme, pour « baiser » avec une femme, alors ça non ! ça c'est, pire que tout ; c'est : être un « viandard ».

sur le rapport sexuel rémunéré, mais d'un débat sur l'esthétique, sur les bonnes manières, sur la salubrité, sur l'ordre public, sur le statut de la femme... Ce n'est pas un débat portant sur des questions juridiques, mais un débat portant sur des questions morales. Ce n'est pas un débat qui porte sur les sexes, c'est un débat qui porte sur les classes ; un débat sur le pouvoir d'achat, sur le pouvoir de l'argent, un débat sur la position et la reconnaissance sociale.

Là où le traitement de la prostitution rejoint le traitement de la circoncision

La prostitution touche essentiellement les femmes, la circoncision touche essentiellement les hommes. En reprenant les propos des féministes affirmant que « *les hommes n'accepteraient pas d'être/ne sont jamais aussi massivement prostitués que les femmes* », on peut dire que jamais les femmes n'accepteraient pas d'être/ne sont jamais aussi massivement circoncises que les hommes.

On ne compte plus le nombre de femmes qui, avec l'avidité égoïste des arrivistes et la vanité arrogante des esclavagistes, fréquentent des circoncis (des Arabes ou des Noirs, et autres individus originaires de pays sous développés, ce qui est une garantie de trouver des individus au comportement plus instinctif, plus primitif) dans l'espoir d'y trouver des « bêtes de sexe », comme les hommes fréquentent égoïstement les prostituées (des femmes exotiques, originaires de pays moins développés, ce qui est une garantie de trouver des personnes au comportement plus instinctif, plus primitif) dans l'espoir d'y trouver des « bêtes de sexe ».

Pourquoi interdire la prostitution, puisque les prostituées se déclarent heureuses de leur sort ? puisqu'elles revendiquent avec force le droit de se prostituer. Pourquoi interdire la circoncision ? puisque les circoncis se déclarent heureux de leur sort, puisqu'ils revendiquent avec force le droit de se faire circoncire. De la prostitution, prostituées, prostituants, et Etat tirent profit. De la circoncision masculine, femmes, circoncis, et Etat tirent profit. C'est ce que l'on dit.

Les opposants à la prostitution contestent ce point de vue borgne, tendancieux, qui présente les prostituées comme des personnes volontaires, en prenant pour exemple la célèbre « Ulla », prostituée lyonnaise des années 70 qui,

Le sale plaisir

Pour toutes les personnes imbibées jusqu'au coma éthique de préceptes judéo-chrétiens, il ne fait guère de doute qu'il va être question du plaisir sexuel de l'homme – pédophile ou ordinaire –, et particulièrement du plaisir sexuel du prostitué ; ce sale plaisir égoïste éprouvé avec une femme mutilée de sexe, de cœur, d'âme, une femme contrainte, soumise, dépossédée, et sans désir.

Que sale soit ce genre de plaisir, comment qualifier le plaisir des femmes qui ne jurent que par les hommes circoncis ? en médisant, en raillant les hommes incirconcis, si ce n'est en exigeant des prétendants qu'ils soient circoncis ou qu'ils se fassent circoncire (particulièrement aux USA, mais aussi partout, par exemple en France ou en Angleterre, où sévissent les populations arabo-musulmanes et où les autochtones deviennent minoritaires dans les villes, où la culture, la mentalité, et le mode de vie des Afro-Maghrébins est adoptés par les personnes influençables) ; au prétexte que la circoncision rendrait plus propre, plus beau, plus endurant, et aussi parce qu'elle domestique l'homme, qu'elle le soumet, tant à la volonté « divine », qu'à la volonté collective, ou à la seule volonté féminine quand elle est féministe. Au nom de son plaisir la femme n'hésite pas à cautionner une mutilation réelle du sexe masculin – infantile – en allant jusqu'à nier le caractère mutilant de la mutilation ; mutilation qui, paradoxalement, serait censée faire l'homme, le vrai.

De son plaisir le prostitué doit avoir honte, on le lui fait suffisamment comprendre, de son plaisir il doit baisser les yeux ; et s'il n'en a pas honte, il se cache pour en jouir, il baisse effectivement les yeux en quittant la prostituée qui lui procure satisfaction ou simple soulagement. Mais elle ne baisse pas les yeux, elle, la femme du circoncis, d'avoir joui d'un homme sexuellement mutilé. Elle revendique son plaisir avec arrogance, elle s'en félicite comme il est admis qu'elle le fasse, comme elle est même encouragée à le faire. Comble de l'indécence, ce sont ces femmes de culture judéo-islamo-chrétienne qui, adeptes des hommes circoncis, dénigrent la prostitution féminine, ou plutôt, le plaisir des prostituants qu'elles condamnent comme un sale plaisir. Pour elles, l'homme doit se sacrifier aux femmes ; le sacrifice sexuel étant le préalable aux autres.

en son temps, déclarait accomplir librement son acte de prostitution, alors qu'elle répond aujourd'hui : « *Comment avez-vous pu me croire ?* » Alors, comment peut-on croire qu'un garçon ou qu'un homme puisse être ravi d'avoir été sexuellement mutilé ? Toute personne réfléchie se doute bien que cette déclaration de contentement ne peut que résulter de l'environnement culturel, social, d'un conditionnement, d'un abus, d'un égarement. De même que la reconnaissance – sociale, institutionnelle, culturelle – de la prostitution ne peut que favoriser cette pratique (induire l'envie de se prostituer), la reconnaissance sociale de la circoncision ne peut que favoriser cette pratique (l'envie de se faire circoncire) ; et c'est bien pour cette raison que la circoncision des femmes n'est même pas envisagée dans le principe et que la prostitution bute sur le principe d'une reconnaissance sociale, d'une totale légalisation.

On interdit aux femmes la prostitution au prétexte qu'elle est une pratique incompatible avec le principe de liberté de conscience, le droit de disposer de son corps... par contre on autorise aux hommes la circoncision (et, officieusement, la castration et l'émasculatation ; notamment à destination des pseudo transsexuels), au prétexte qu'elle est basée sur les principes susdits.

Les garçons et les hommes devraient douter qu'une fille soit volontairement et sincèrement portée sur la sexualité débridée comme sur la prostitution, ils devraient se douter qu'une fille sexuellement mature ou une femme prostituée ne peuvent être que d'anciennes victimes d'inceste ou de viol, et qu'elles agissent par bravade ou inconscience lorsqu'elles se déclarent satisfaites de leur condition sexuelle ou indifférentes aux violences sexuelles qu'elles ont pu subir... mais les filles et les femmes, elles, ne doivent pas se dire un instant que les circoncis qui se déclarent satisfaits d'avoir été sexuellement muti-

Ces femmes ne peuvent concevoir que des femmes puissent vouloir, de leur plein gré, se prostituer, se faire pénétrer contre monnaie pour convenir aux hommes, à leur homme, mais elles conçoivent sans peine que des hommes puissent vouloir se faire circoncire, pour pas un rond, pour convenir aux femmes, à leur femme.

Nul ne voit de aliénation de l'homme quand il se déclare volontaire pour une circoncision au nom du bon accueil que les femmes font aux circoncis, alors que tout le monde sait voir de l'aliénation quand les femmes se déclarent volontaires pour une opération de chirurgie esthétique qui plaît aux hommes ; même si chacun prétend en avoir pour son propre compte.

Une équivalence entre circoncision et prostitution

Quoi que prétende le discours officiel qui arrange tout le monde, en matière de circoncision comme de prostitution, tout ne va pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. Il est des hommes qui, par milliers souffrent ouvertement d'avoir été circoncis, qui par millions ont des comportements tortueux directement consécutifs au fait d'avoir été sexuellement mutilés ; les uns, affectivement indépendants de la communauté, se révoltent ouvertement contre l'ordre établi de la circoncision, les autres, affectivement dépendants de la communauté, se révoltent par voies détournées, en intégrant leur ressentiment dans leurs actes communs.

Outre le sentiment d'avoir été abusés physiquement et moralement, il y a le fait que l'image de soi est altérée. La verge circoncise, dégarnie, « éventrée », « extirpée du corps », présente un aspect particulièrement glauque et choquant à l'âme raffinée. Les hommes qui souffrent d'être circoncis ne supportent pas l'apparence triviale, hideuse, ravagée, bestiale, primitive, de la verge circoncise.

Au-delà de l'image de soi, il y a le problème de l'incompatibilité de cette image avec l'image collective du sexe féminin, du corps féminin, de la femme. Entre une verge circoncise et une vulve incirconcise, il y a culturellement un rapport entre une bête et une belle.

Les hommes qui entretenaient une image gracieuse, florale, du sexe féminin, qui rêvaient d'une relation câline, sensuelle, délicate, tendre, « humide », avec la femme, se sentent privés de ce qui leur aurait permis d'avoir avec la femme une relation romantique, « à fleur de peau » ; ils rêvaient d'une sexualité osmotique, ils se retrouvent avec un sexe sec qui limite la relation à une pénétration grossière – animale, pornographique –, et la fellation à une grossière pénétration. Pour les individus primitifs qui voyaient la femme comme une femelle, un tas de graisse viandeux, un cul, un trou, un sexe coupé, une verge circoncise est plus conforme à l'image primitive qu'ils avaient de la femme ; une image de la femme qui est d'ailleurs, dans la plupart des cas, conforme à la réalité, à ce que sont réellement les femmes (des femelles triviales).

Ainsi, orienter la sexualité de l'homme par circoncision équivaut à forcer la femme à la prostitution ; circoncision et prostitution vont à l'encontre d'une relation affectueuse, câline, respectueuse de l'autre. Cela n'empêche pas le prostituant et la femme du circoncis de rechercher une relation romantique, mais circoncision et prostitution entrave et empêche la relation romantique.

lés sont arrogants par bravade ou inconscience.

On ne peut sciemment choisir de se faire pénétrer par une bande de garçons quand on est une fille, mais on peut sciemment choisir de se faire couper le sexe par une bande de pédérastes quand on est un garçon...

Il est d'autant plus criant que la circoncision est une pratique imposée, qu'un individu ne se circonçoit pas lui-même ; sauf pathologie mentale certaine. C'est toujours un tiers qui procède à la mutilation. Cela montre bien que la circoncision ne constitue pas une pratique individuelle, mais une pratique qui se fait sous le regard des autres, par la volonté des autres.

Parmi les solutions « allant de soi », les féministes préconisent aux hommes la masturbation pour faire reculer la prostitution des femmes. Solution simpliste qui peut faire dire : s'il faut renvoyer les hommes à la masturbation pour éviter la prostitution des femmes, il faut renvoyer les femmes à la masturbation pour éviter la circoncision des hommes.

Le « client », expression consommée du « système de domination machiste », réduirait la femme à un trou ; à en croire les féministes. Mais quelle est l'attitude des femmes par rapport à la verge ?

Pour les femmes qui ne se revendiquent pas des cultures officiellement adeptes de la circoncision masculine (mais qui, par féminisme, revendiquent le droit des femmes au plaisir qui leur serait dû, par tous les moyens), circonçise ou pas, une verge est une verge ; la verge n'étant qu'une partie formelle du sexe féminin informel. L'essentiel est qu'elle bande ferme, qu'elle pénètre, et qu'elle ait de l'endurance. L'essentiel, pour les femmes, c'est leur plaisir. Et pour que leur plaisir soit total et pour que leur conscience soit sauve, il faut éventuellement que l'homme ait également du plaisir, aussi piètre soit-il (seule l'apparence compte, en fait, ce qui compte, c'est que le plaisir du circonçis soit conforme au médiocre plaisir dont les hommes sont réputés se satisfaire).

Pour les femmes qui cautionnent expressément la circoncision masculine, tout justifie la circoncision masculine. Pour les femmes qui justifient la circoncision masculine, activement ou passivement, l'homme se réduit à son phallus ; le phallus est foncièrement la seule chose qui donne aux femmes des raisons de fréquenter les hommes. Or, réduire l'homme à son phallus équivaut à réduire la femme à son vagin. Dire que « blonde ou brune, c'est du pareil au même, ce sont toutes des putes » équivaut à dire que « circonçise ou incirconçise, c'est du pareil au même, ce sont toutes des bites ». Il n'est pas admis que la femme soit réduite à un trou sur pattes, mais il est admis que l'homme soit réduit à un gode sur pattes. Les femmes ont toute légitimité pour réduire le sexe masculin à l'aspect d'un godemichet, à la texture d'une racine sèche, mais les hommes doivent se cacher de chercher une femme réduite à un trou, sèche du vagin, lisse de la vulve.

On peut bien se poser la question de savoir quel est le plus sale plaisir, quelle doit être la priorité de l'abolitionnisme ; car, si les femmes sont soumises à l'abattage, les hommes, eux, sont soumis à l'abattoir.

L'objectif de l'humanité est-il de condamner tous les

Au nom du sacro-saint plaisir sexuel féminin

Le plaisir, stupéfiant naturel pour l'obtention duquel les humains sont prêts à tout, même à faire souffrir autrui, et même au prix de tous les risques, au mépris de toutes les conventions, de toutes les morales, de toutes les raisons.

Le plaisir sexuel féminin, aujourd'hui, plus que jamais, institué comme sacré, donne aux femmes tous les droits de le satisfaire : droit de ne pas être circonçise comme les hommes, droit de se débarrasser de l'enfant issu d'un plaisir égoïste et négligeant, droit de faire circonçire les hommes et les garçons pour répondre à leur frigidité et leur perversité sexuelle qui réclame cette mutilation, droit de divorcer pour plaisir bafoué... droit de tout sacrifier et de tout exiger au nom du sacro-saint plaisir sexuel féminin.

sales plaisirs, ou bien uniquement les sales plaisirs de l'homme ? voire même tous les plaisirs de l'homme. Dans un monde ravagé par le moralisme religieux, dans une société corrompue par le féminisme – au fond duquel le plus radical souffle pour enflammer les cœurs transis des femmes insatisfaites ou meurtries –, la réponse ne fait aucun doute.

Poursuivre pénalement les femmes pro-circuncision

Au sujet d'une récente affaire d'émasculatation – qui serait une auto-émasculatation – (Vaucluse, Octobre 2002), le Dr Yves Tyrode, médecin psychiatre, déclare qu'« *en règle générale les émasculations sont le fait d'amantes qui veulent punir leur partenaire* » (La Provence N°1969). Cette volonté – généralisée – des femmes – féministes, égoïstes – de punir les hommes sexuellement, ou plus généralement de réprimer la libido masculine, on la retrouve dans la pratique de la circoncision, pratique largement cautionnée et plébiscitée par les femmes de tout horizon – qui ont pour point commun d'être frigides, anales, ou sexuellement frustrées par leur vagin plus proche d'un rectum que d'un organe sexuel – ; c'est même avec un acharnement, sinon pathologique, plus le moins douteux, que les femmes tiennent à justifier la circoncision, comme en s'en faisant une affaire personnelle, usant et abusant de tous les prétextes pour légitimer et encourager la pratique de la circoncision masculine.

La justice, pourtant, ne saurait s'accommoder de l'impunité morale et pénale dont les femmes font le plus souvent l'objet, une impunité qui leur permet de s'adonner librement à de surnois malversations, à l'encontre des hommes et des enfants.

L'idée d'une pénalisation du prostitué refait surface sous la pression des féministes, et cela ne choque pas comme une agression caractérisée à l'endroit des organes génitaux masculins. Alors, avançons l'idée de poursuivre au pénal les femmes pro-circuncision, comme il est fondé de les accuser d'« incitation – active ou passive – à la circoncision », d'« apologie de mutilation génitale », elles qui, souvent avec prosélytisme, cautionnent la pratique de la circoncision en dénigrant les incircuncis, en plébiscitant les circoncis, en infligeant, « *par goût personnel* » et avec la complaisance étatique, une circoncision à leurs garçons (comme une marque de détachement, d'indifférence à leur égard) ; en se cachant malicieusement derrière les raisons suprêmes du moment, en l'occurrence les raisons sanitaires et médicales, ou tout bonnement inavouables.

Mais où est la justice ? dans un pays où les femmes peuvent légitimement s'appuyer sur l'ancienneté séculaire de la circoncision masculine pour la justifier, tandis que les hommes ne peuvent légitimement s'appuyer sur l'ancienneté séculaire de la prostitution – et de la circoncision féminine – pour la justifier.

Un phénomène en pleine croissance

La prostitution masculine est en nette augmentation, atteignant même 30 % à Paris et dans les grandes agglomérations. Elle est majoritairement d'origine française ; quoiqu'actuellement marquée, comme la prostitution féminine, par des arrivées massives en provenance des pays de l'Est.

La clientèle de la prostitution – tant masculine que féminine – se féminise, mais les prostitués sont avant tout la proie de prostituants homosexuels, qui préfèrent les jeunes hommes et les jeunes garçons.

Le « temps de carrière » des prostitués est court ; ils ont rarement plus de trente ans. Ils dépendent peu de proxénètes, mais ils ont souvent un « protecteur » (généralement un ex-prostitué).

Des prostitués et des femmes

Pourquoi la prostitution masculine n'est-elle pas aussi développée que la prostitution féminine ? Parce que les « langues de puttes », ce sont les femmes ! Le verbe étant le reflet de l'âme...

Ça c'était la réponse machiste, mais la réponse féministe n'est guère plus inspirée : « *Parce que les femmes sont les ancestrales victimes de l'ordre patriarcal du système machiste* »

Nous pourrions évoquer les différences anatomiques, le rôle de chaque sexe dans la société... Nous pourrions dire que la prostitution masculine à destination des femmes n'existe pas parce que les femmes sont de mauvaises clientes, de mauvaises payeuses ; parce qu'elles sont exigeantes, pour ne pas dire intransigeantes, prétentieuses, despotiques, et qu'elles se refusent à payer pour ce qui ne les satisfait pas. Outre le fait que les femmes ont l'habitude de se voir offrir les choses, surtout quand cela touche à l'intimité, et que nombreuses sont de véritables esclavagistes dans le domaine qui est traditionnellement le leur : en l'occurrence domestique. Elles veulent que des « boys » et des « boniches » travaillent pour elles gratuitement, et à défaut de cela, elles aiment escamoter la rétribution de leurs employés de maison, de leur esclavages sexuels.

Le premier bordel mort-né

Le 7 décembre 2001 s'était ouvert le premier bordel pour femmes en Europe, en Suisse, près de la frontière allemande. Cette ouverture avait fait grand bruit. Un mois et demi plus tard le commerce a fait faillite (ouvrir un commerce sans pouvoir tenir plus d'un mois sur des fonds propres est pour le moins aventureux).

Le bordel se trouvait à Leibstadt, dans une bourgade tranquille du nord de la Suisse, à mi-chemin entre Bâle et Zurich ; dans les quartiers résidentiels... sous la forme d'un chalet de bois éclairé de lanternes rouges, et baptisé Angels Fun House, « *la première maison close d'Europe réservée aux femmes* », ouverte légalement par Calvin, Bâlois de trente et un ans, ancien call-boy et strip-teaseur.

Le quotidien genevois Le Temps décrit le lieu : Trois étages peuplés d'hommes dévoués au plaisir des femmes, les chambres « tapissées de miroirs », le bain turc et la salle sadomaso sans oublier le salon moqueté. Un massage de 90 minutes assorti d'un « *acte sexuel* » sera facturé 650 francs suisses (396,4 euros), le strip-tease privé 150 francs (91,5 euros).

Il y a : Gino, 39 ans, qui n' « *embrasse pas* », mais qui « *tient aussi longtemps qu'il le faut* » ; Max, 39 ans ; Antonio, 19 ans, qui trouve le métier « *excitant et curieux* », Steve, 32 ans, qui le trouve « *fascinant* », Brandon, 22 ans, qui ne fait « *que remplir une fonction nécessaire* », et Rex, salarié de jour, prostitué la nuit.

Aujourd'hui, la seule prostitution masculine au service des femmes est une prostitution de luxe, plus rarement de rue. La prostitution masculine de rue est une prostitution homosexuelle, transsexuelle, une prostitution misérable de drogués et de chômeurs – parfois pères de famille – qui survivent sur la trace des prostituées qu'ils singent.

Des hommes qui se font entretenir par de riches femmes en échange de leur compagnie attentionnée, cela existe depuis

A ces péripatéticiens permanents s'ajoutaient trois « extras » indispensables à satisfaire la forte demande : « Pour l'instant, les journalistes font fuir les clientes. Mais beaucoup d'Allemandes et de Suissesses se renseignent. Nous avons aussi enregistré de nombreuses réservations de groupes, notamment pour des anniversaires. »

L'aventure s'est rapidement terminée car « au lieu, comme il est de coutume avec les prostituées femmes, de faire payer avant l'amour, on faisait payer après, pour ne pas rendre l'atmosphère trop tendue » (« la femme ne paie que si elle est entièrement satisfaite ») — fâcheuse et fatale habitude des hommes de « faire une fleur » aux femmes —, « du coup, beaucoup de femmes ne payaient pas, ou payaient à leur bon vouloir ».

longtemps. Pour les gigolos qui tombent sur des femmes moins fortunées, des femmes sans personnel domestique, il faudra également accomplir les tâches qui incombent à ce personnel, à savoir l'entretien de la maison, le jardinage, la cuisine, le repassage, le ménage ; triste sort que celui des gigolos de second catégorie, et encore

plus triste celui du gigolo étranger en situation irrégulière.

Pour les femmes désireuses de bénéficier de services d'ordre sexuel, un marché se développe, sous la forme d'un tourisme sexuel sur fond de jeux de séduction plus que de réseaux de prostitution au service des femmes.

Lawrence, un prostitué avorté

« J'ai quelquefois songé à me prostituer. Dans mon idée il s'agissait simplement d'avoir des relations sexuelles avec des femmes, de nombreuses relations, mais avec option de rémunération ; il s'agissait d'allier un besoin affectif, sexuel, avec les nécessités matérielles, prosaïques. La rétribution n'était pas censée être systématique, mais plutôt « à la commission », au mérite.

Les raisons de cette tentation ? D'abord une fascination pour la féminité, une passion pour la chose féminine, une attirance, un désir, un amour, peut-être, pour cette créature baptisée « femme » ; d'où découlait le désir de connaître un grand nombre de « filles », le désir de toutes les connaître, le plus intimement qui soit. Ensuite la perspective de gains faciles en principe, ou tout au moins rapides.

En résumé : je me sentais attiré par les créatures de sexe féminin de manière suffisamment passionnelle, suffisamment inconditionnelle, suffisamment naturelle, que rien de ce que j'aurais pu faire avec elles ne me paraissait inconsidéré, sale, dégradant, tortueux. Moi avec les « filles », c'était comme un arbre dans une prairie. Un retour aux sources ; à l'état naturel.

Telles devaient être mes motivations inconscientes.

Pourquoi n'ai-je pas sauté le pas ?

Le tourisme sexuel au féminin

« Au Panthéon des adeptes du tourisme sexuel devraient sans doute figurer Jules César et Marc-Antoine, qui succombèrent aux charmes de Cléopâtre (excisée, comme Néfertiti).

Les femmes n'étaient pas en reste, et la chasse aux gigolos était ouverte toute l'année sur la Côte d'Azur ou la Riviera. Bien avant M. Houellebecq, et avec infiniment plus de talent, Philippe Hériat avait décrit ce phénomène dans « La foire aux Garçons ». » — Marianne n° 227 27.08 du 02.09.2001

« Le haut de gamme, tout le monde en parlait. . . bien peu avait de quoi s'y perdre corps et âme. Guigon prétendait que des jeunes comme nous, on pouvait se faire embaucher pour régaler une bourgeoise devant un monsieur défaillant. » — Source : « La fermeture - 13 Avril 1946 : la fin des maisons closes »

« Le tourisme sexuel n'est pas l'apanage exclusif de la gent masculine. Le « sexe opposé » s'y adonne aussi, bien qu'il ne draine pas encore de gros contingents. Certaines destinations sont particulièrement prisées par les quadras et les quinquagénaires, en particuliers Cuba, St-Domingue, ou l'Afrique noire.

Les gigolos de St-Domingue ont une prédilection pour les Allemandes ou les Québécoises, réputées moins pingres et moins exigeantes que les Françaises ou les Américaines. A Cuba, nombre de candidats à une émigration « légale », via

D'abord une histoire personnelle, une éducation, un contexte, etc. qui n'ont pas été favorisants (mais avec des parents plus libérés sexuellement, dans un pays aux mœurs plus libérées... qui sait ?) ; de là sans doute le grand doute de pouvoir « assurer ». Ensuite il y eut l'influence pestilentielle des féministes, un climat social délétère, pourri par les féministes... qui ont cassé, pour ne pas dire castré, un nombre considérable de garçons, de jeunes hommes, d'hommes. Ceux qui ne se sont pas remis du féminisme sont devenus homos, transsexuels, nihilistes, suicidaires, drogués, psychopathes, névropathes... Moi j'ai assimilé le féminisme, je l'ai retourné dans tous les sens ; moi avec. C'est là qu'apparaît la raison de ma non prostitution : j'ai réalisé que les femmes n'étaient pas les créatures splendides que je portais dans mon cœur, dans mon esprit, dans mon âme ; réalisé qu'elles étaient aussi laides et répugnantes que les plus laids et répugnants hommes. Etre prostitué aurait été ce que les prostituées vivent dans la bouche des féministes, quand l'image des hommes est réduite à sa plus vile, sa plus crapuleuse et sa plus détestable représentation : l'horreur.

un visa touristique pour l'Europe, hantent clubs et discothèques de La Havane ou de Santiago de Cuba ; idem à Saly, au Sénégal, où l'on note l'assiduité des clientes... » – Marianne n° 227 27.08 du 02.09.2001

Les facteurs déclencheurs et favorisants du tourisme sexuel féminin sont, on le voit, les mêmes que ceux du tourisme sexuel masculin.

Témoignage d'un prostitué pour femmes

Laurent est pressé de se raconter : trop souvent, pense-t-il, on oublie qu'il existe, en France, une prostitution masculine destinée aux femmes. Prostitution qu'il a commencée à pratiquer à 17 ans. Il en a aujourd'hui 46.

« Au départ, c'est une histoire de curiosité, de fantasme. J'étais attiré par Pigalle, le monde de la nuit. J'habitais une cité de la banlieue parisienne, et j'ai rencontré un gars au chômage qui faisait ça, et qui m'a emmené dans une brasserie. J'ai été pris dans le milieu. J'avais pas de vague à l'âme. Tout se passait bien, dans le milieu feutré des brasseries, des salons de thé parisiens. Boulevard des Capucines, Montparnasse, l'Ecole militaire, le 16^e... Il suffit d'un sourire, et on se déplace à la table des dames. C'était amusant au début, pas humiliant, ni sordide. D'un coup, je me rendais compte que j'avais une valeur marchande. J'allais chez elles ou à l'hôtel, ou je louais un studio à la demi-journée. »

« Pendant les vacances, soit on suit le mouvement et on va à Courchevel en hiver, à Nice en été, soit on « fait la marche » sur les Champs-Élysées : on aborde des femmes de 40-60 ans bien habillées. On dit : « Bonjour, est-ce que ça vous dirait de passer un moment agréable ? », et on leur fait comprendre au bout de quarante secondes qu'on est des pros, et que ce sera 120 euros. On en accoste une quarantaine dans l'après-midi. Il y en a toujours deux ou trois qui sont d'accord. »

« Mes clientes étaient des femmes aisées, souvent mariées, mais auxquelles les maris ne s'intéressaient plus. Elles voulaient du plaisir, sans s'engager dans de l'affectif. J'avais un carnet de quatre-vingt attirées. C'est l'une d'elles, chef du personnel d'une société, qui m'a finalement trouvé du boulot il y a quelques années. Aujourd'hui, je suis agent de maîtrise dans une société industrielle. Je vis maritalement. J'ai un enfant de 9 ans. Personne ne sait rien, c'est mon jardin secret. »

« Ça a été extrêmement difficile de décrocher. Je gagnais environ 4 500 euros par mois. Mais je commençais à en avoir marre. On ne fait pas ce métier jusqu'à 90 ans... même si certains, en vieillissant, continuent dans les thés dansants auprès de femmes de 55-65 ans. Faut être honnête, c'est pas un métier. Psychologiquement, c'est dur. On se rend compte qu'on est quand même une marchandise, toujours à disposition. Il y a des jours, on espère que ça ne marche pas. Surtout qu'une passe masculine, c'est un acte sexuel entier. Pas dix minutes derrière un arbre. Une femme, il lui faut de la qualité. Je prenais dans les 120 euros de l'heure, mais c'était une base. On regardait pas au quart d'heure près. On n'est pas des goujats ! » – Source : <http://www.lemonde.fr/article/0,5987,3230—294512-,00.html>

Les lieux de sexe pour femmes

Partout dans le monde émerge le marché des prostitués pour clientèle féminine, économiquement viable, culturellement acceptable, un marché qui tend à devenir une institution au même titre que la prostitution féminine. Voici une liste de quelques lieux de tourisme sexuel :

En **Australie**, le commerce du sexe (sex-shop, pornographie, prostitution) est une activité légale, considérée comme n'importe quelle activité commerciale ; elle n'en est que plus salubre, sûre, et respectable. L'activité des escorts boys est entrée dans les mœurs, en l'occurrence le rapport sexuel tarifé avec un homme. Le commerce des escorts boys est aussi rigoureux et haut de gamme que celui des autres services de location de luxe, notamment celui des voitures. Aussi péjorative que soit la comparaison entre l'escort boy présenté dans un catalogue et une voiture à louer, c'est bien de cela qu'il s'agit : louer un homme de compagnie, un faire-valoir, et, éventuellement, une « bête de sexe ».

La prostitution masculine est formellement organisée, les prostitués et leur condition d'exercice sont « de luxe », et les femmes qui en appellent à leur service sont, sinon légion, du moins assez nombreuses ; elles constituent une clientèle plutôt régulière, pour ne pas dire fidèle. « *20% des femmes seules qui séjournent dans un hôtel de Sydney ont recours à un service d'escort* » ; Melbourne est également un lieu privilégié pour les femmes désireuses de s'adresser à un prostitué. Elles sont aidées en cela par les magazines mis à leur disposition dans les chambres, des magazines qui font la publicité des agences d'escorts.

La clientèle féminine est croissante, la demande féminine pour ce genre de service est en plein boum, si bien que les candidats à la prostitution ne manquent pas chez les hommes, même s'ils sont beaucoup moins bien payés que leur homologue féminin. Ces candidats sont des hommes qui aiment les femmes et qui veulent prendre soin d'elles, leur donner du plaisir en se faisant plaisir.

Hormis les agences d'escorts, il existe les bordels pour femmes, des établissements haut de gamme qui proposent des prostitués sur catalogue. Une fois le choix fait, la cliente monte avec lui dans une des chambres à thème.

« *Comme les femmes sont devenues sexuellement dépendantes et financièrement indépendantes, l'industrie du sexe a*

dû revoir sa copie. Ce n'est plus l'homme qui cherche la femme, mais l'inverse. » – Source : Cosmopolitan de Août 2002.

En **Israël** « *les brochures, distribuées dans les grands hotels de Tel-Aviv ou d'Eilath, regorgent de publicités pour des escorts girls ou des escorts boys* »... – Marianne n° 227 27.08 du 02.09.2001

Aux **Etats-Unis**, pays où tout se vend et tout s'achète sur fond de puritanisme hypocrite, il n'y a rien de surprenant à ce que le marché des escorts boys cohabite avec le système, comme celui des escorts girls ; sans doute du fait du féminisme triomphant pour l'un, et pour l'autre parce que, contrairement à la prostitution de rue, elle profite aux nantis qui paient les campagnes électorales de ceux qui font les lois...

Au **Japon** les femmes s'émancipent et se libèrent sexuellement en rejetant le modèle traditionnel de l'homme machiste pour lui préférer celui du jeune homme féminisé, voir efféminé, tout au moins doux, câlin, docile, flatteur, attentionné, prévenant. Pour trouver ce type de partenaire, elles se mettent à fréquenter des « bars à hôtes », équivalents des bars à hôtesses, où elles peuvent, moyennant une somme coquette, choisir un éphèbe parmi toutes sortes de bellâtres se tenant à leur disposition pour leur tenir compagnie, d'une compagnie qui peut être sexuelle. Seules ou en groupe, étudiantes ou femmes d'affaire, célibataires ou mariées, sexuellement frustrées ou débridées, elles revendiquent pour elles ce que les hommes légitiment pour eux : le pouvoir d'achat dans le commerce sexuel.

Les jeunes japonais, comme les japonaises, sont poussés vers la prostitution par la crise économique, mais aussi attirés par le commerce du sexe pour rompre avec le quasi esclavagisme institutionnel du Japon, et se laisser séduire par l'argent facile, le travail plaisant, et le temps du loisir.

Le **Kenya** n'est pas seulement une destination de choix pour les amateurs de safari. « *Les stations balnéaires proches de Mombasa sont devenues des destinations privilégiées des femmes occidentales en quête d'aventures qui viennent passer quelques jours à l'hôtel avec de jeunes autochtones.* » « *Les touristes sexuelles choisissent les Morans (guerriers massais) parce qu'elles leur attribuent une certaine « pureté ».* Les étran-

gères qui viennent ici croient que les Morans sont de « bons sauvages » primitifs et pas pervertis par la société moderne. Elles les imaginent aussi en bonne santé et vigoureux, ce qui ferait d'eux des compagnons idéaux. Elles se gourent complètement ! » – Source : Cosmopolitan de Août 2002.

Les touristes sexuelles sont, c'est sans surprise, animées par les mêmes fantasmes et les mêmes désirs que les touristes sexuels qui partent vers des destinations exotiques pour trouver des créatures féminines vierges, pures, fraîches, naïves, des créatures aux antipodes des femelles féministes, arrivistes, manipulatrices, déloyales, traîtres, calculatrices, usurpatrices, qui constituent la norme féminine dans les pays Occidentaux.

La **Tunisie**, comme le **Maroc**, est une destination touristique prisée des Occidentaux. Elle est également une destination prisée par des Occidentales, notamment des Françaises, qui se rendent dans ce pays pour y connaître des expériences sexuelles faciles des jeunes hommes avides de femmes en chaleur.

Une femme qui a des liens avec le Maroc, raconte : « *Je connais plusieurs femmes de 40 ou 50 balais qui se sont « achetées » de jeunes marocains.* » [comme des Américains « achètent » la compagnie domestique et sexuelle de jeunes femmes russes]

En **Indonésie**, si Bali n'est pas un haut lieu du tourisme sexuel, il est un lieu de rencontre pour des étrangères aisées (Japonaises, Françaises, Anglosaxones, Italiennes, etc.) – en mal d'amour et de sexe – et de jeunes Indonésiens financièrement démunis et intéressés ; « *certaines touristes viennent chercher à Bali des expériences et une liberté qu'elles n'ont pas chez elles* ». Un Indonésien raconte : « *Un jour, j'ai dragué une japonaise en boîte. Elle m'a proposé de la suivre à son hôtel. On a fait l'amour. Après, elle m'a remercié et elle m'a tendu un billet de 100 dollars.* » Si la démarche de certains jeunes Indonésiens constituent bien de la prostitution (argent contre rapport sexuel), elle s'apparente aussi à de l'usurpation, de l'abus, du racket, du chantage à l'amour : « *Plusieurs de mes amies sont tombées amoureuses d'Indonésiens qui les ont amenées à leur acheter des motos, des voitures, ou même des terrains. Et puis après, plus rien. Elles ont tout perdu !* » – Source : Cosmopolitan de Août 2002.

L'homosexuel et la prostitution

Au centre de cet article il y a le maire socialiste de Paris. Pas banal ; mais demain ce sera sans doute un transsexuel ou un Martien (quelle gageure, tout de même, pour celle que nombre d'étrangers considèrent comme la capitale mondiale du romantisme, voire de l'amour ; d'être envahie par des prostituées et administré par un homosexuel). Ce maire estime que le traitement de la prostitution (du « problème » de la prostitution) passe par la condamnation des prostituants. Il propose une peine de « *deux ans de prison et 30_000 euros d'amende* », « *et une obligation de suivi psychologique* » pour le prostituant (Le Monde n° 17864, page 8) ; assimilant ainsi pénalement le prostituant d'une prostituée majeure au pédéraste qui s'adonne aux petits culs merdeux...

Outre la peine de prison, la dernière clause est particulièrement frappante d'ostracisme ; « *et une obligation de suivi psychologique* » pour le prostituant. Il ne manque pas d'air, l'homo maire ! pour parler des prostituants comme de pauvres malades qui ont besoin de se faire soigner, comme de délinquants sexuels ! Quel culot il a de frapper de proscription les prostituants comme les homos le furent et le sont encore. Bientôt ce sont les pédophiles qui expliqueront au monde comment lutter contre la prostitution ! et comment traiter la pédérastie. Bientôt l'homo maire proposera le dépistage génétique de la prédisposition à être prostituant !

Est-ce de l'aplomb ou la revanche d'un homo envers une classe d'individus qualifiés de machistes, d'homophobes ? Sa proposition est à tel point déplacée qu'elle n'est qu'une proposition de loi qui, si elle fait son chemin, féminisme aidant, est loin de faire l'unanimité, même au Parti Socialiste.

Quand l'homo maire se fait homo calife à la place des machos califes

Après la lourde et légitime pénalisation des prostituants amateurs de prostituées mineures, et après la répression des pédophiles, vient la répression de ceux qui consomment les services de prostituées majeures. Cette répression prend tacitement pour postulat que la femme n'est jamais une adulte en matière sexuelle, mais une pauvre petite mineure victime d'avidés prédateurs et de cupides dominateurs, et qu'elle ne saurait

donc consentir délibérément à la prostitution – comme à la circoncision ou à tout traitement qui désacraliserait son sexe et sa personne – autrement que sous la contrainte économique, sociale, culturelle. On peut voir là une aliénation paternaliste de la femme, le déni du droit féministe des femmes à faire de leur corps ce que bon leur semble, ou encore l'attitude des hommes qui revêtent l'habit des féministes, ceux que les féministes averties considèrent comme étant, des hommes, les pires parmi les pires.

Un comble

Il faut donc rappeler à ce type qui baise de travers que le rapport sexuel homme-prostituée est plus naturel que le rapport sexuel homosexuel (bestial). Rappeler en outre que certains hommes ne connaissent pas d'autres relations sexuelles que celles avec des prostituées, et que ceux-là ne peuvent se permettre d'être exigeants avec les femmes qu'ils n'ont pas le loisir de choisir ; rappeler que le miséreux – du sexe – ne peut guère se permettre de regarder l'origine de la viande qu'il consomme, parce qu'il n'a pas les moyens de manger une viande bio, labélisée, d'origine contrôlée.

Les homosexuels peuvent sans doute se permettre d'avoir une sexualité de luxe, puisque leur niveau de vie est globalement plus élevé que la plupart des hommes – mariés avec enfants – qui fréquentent les prostituées, mais comble de l'inversion de l'ordre social et des valeurs morales, comble de la logique répressive sévissant à l'encontre de la nature masculine, les homosexuels sont en passe d'obtenir des offres bancaires préférentielles du fait même de leur homosexualité – et ce, comme les femmes bénéficient des faveurs tarifaires des assureurs notamment, au prétexte qu'elles causeraient moins d'accidents coûteux que les hommes –. N'est-ce pas là ? plus que sur la prostitution volontaire, qu'il faut mettre le doigt ; bien profondément.

Visée de la proposition de loi

Quand l'homo maire parle de prostitution à abolir, parle-t-il aussi de la prostitution masculine, homosexuelle ? Dans ce cas, lorsqu'il parle de soigner le mental dérangé des prostituants, parle-t-il aussi des hommes qui ont des rapports sexuels avec d'autres hommes ? On est alors en droit de se demander si l'homo maire suit la psychothérapie qu'il suggère aux autres.

Si la lutte contre la prostitution il doit y avoir, la priorité n'est-ce pas la lutte contre la prostitution homosexuelle ? La véritable horreur de la prostitution n'est-elle pas celle des travestis qui se transsexualisent, ceux-là qui se prostituent pour échapper à la misère la plus sordide ? Parce que la plus répugnante prostitution est homosexuelle, parce que le plus répugnant rapport sexuel est homosexuel, parce que la pénétration anale est autrement plus traumatisante que la pénétration vaginale.

Si le propos est d'abolir la prostitution qui se présente sous la forme d'un esclavagisme sexuel, sans considération du sexe, venant d'un homosexuel cela fera sans doute sourire les homosexuels qui fréquentent des « établissements de nuit » portant des noms aussi éloquentes que « L'esclave », « La cage ». N'y aurait-il donc pas, dans les couples homosexuels, le dominant et le dominé, l'esclave et le maître, le mâle et la femelle... pour qu'ils se plaisent à se présenter comme des modèles pour toute l'humanité ?

Les clients « baisés à sec »

La sexualité est aussi vitale que la respiration, dans une société civilisée le droit à jouir de son sexe est aussi inaliénable que celui d'avoir un travail ou un logement. Quelle compensation l'homo maire et ses comparses féministes prévoient-ils pour les hommes qui vivent dans la misère affective et sexuelle ? et qui n'ont rien d'autre à se mettre sous le sexe que ce qu'ils se mettent. Sans doute n'en prévoient-ils aucune, sinon celle de les aider à se passer de leur sexe ; parce que, ce dont il est question dans la condamnation pénale du prostitué, c'est d'une émasculatation symbolique (on n'émascule plus physiquement au nom des femmes violées, on émascule socialement au nom des femmes prostituées).

Avant d'abolir la prostitution, il faudrait étudier son rôle, et se demander qu'elles seraient les conséquences d'une telle abolition, et gager qu'elle augmentera les états de crises et les violences conjugales, et qu'elle fera naître de nouvelles formes d'abus sexuels – des formes moins abusives que le viol –, des agressions sexuelles ritualisées... Il importe de bien savoir ce que l'on vise : l'esclavage, les hommes, le sexe, le commerce du sexe ?

Une non proposition de loi

Quelle que soit la visée de la proposition de loi, elle manque d'originalité. Toujours les mêmes recettes : frapper les hommes là où ça leur fait mal, frapper « les petits » qui sont dans la misère affective et sexuelle comme ceux qui volent un morceau d'aliment sec pour le consommer en trois minutes, dans la hâte et la crainte, avec l'emballage plastique... plutôt que de frapper le coeur du système, ce système qui contraint les hommes à devoir payer pour une femme (tant pour l'avoir entre les jambes que pour ne pas l'avoir sur le dos) ; ou les Mafias, plus puissantes que les Etats.

Sans aucun doute, là est le fond du problème : quand les hommes ne se sentiront plus tenus, culturellement, de payer pour les femmes, quand ils auront la ferme conviction qu'avoir une sexualité épanouie est un droit, que les femmes ont le devoir moral de satisfaire sexuellement les hommes (comme les hommes ont la charge morale, sociale, de satisfaire – sexuellement – et d'honorer les femmes) ils trouveront ahurissant de devoir payer pour avoir une relation sexuelle avec une femme.

La prostitution – tout comme la pornographie – prise comme l'expression d'une misère sexuelle de l'homme, d'une insatisfaction affective, sexuelle, et socioprofessionnelle, la fin du commerce sexuel bénéfique aux hommes passe peut-être par l'initiation d'un mouvement masculin équivalent au féminisme, qui permettrait aux hommes d'exprimer des revendications légitimes que femmes et gouvernements s'évertueraient et s'acharneraient à satisfaire.

On peut tout de même se demander comment, dans un monde où se développe le commerce des organes, des gènes, des bébés... comment le commerce du sexe peut-il échapper à la tendance générale du tout commercial.

Finalement on peut se dire que l'homo maire n'a pas seulement le sexe tordu, c'est tout lui qui est « à côté de la plaque ».

Ils ont néanmoins raison, ceux qui considèrent que la prostitution n'est pas un commerce comme les autres, parce que le prostitué ne peut pas porter une réclamation pour la mauvaise qualité du service rendu. D'entre le prostitué et la prostituée, le « baisé » n'est pas celui que l'on dit.

Prostitution versus esclavage

Le sujet de la prostitution a toujours été traité en terme de morale ; une morale qui n'a plus guère sa place dans un monde aux mœurs libérées et aux pratiques socio-économiques amoraux. Cette approche a toujours été vaine. Aujourd'hui le sujet de la prostitution est traité en terme de droit de l'Homme, en l'occurrence en terme d'esclavagisme, ce qui engendre un faux débat.

Il importe de savoir de quoi l'on parle ; d'esclavage ou de prostitution.

Pour ou contre

Le débat sur la prostitution « tourne en rond » parce que les opposants à la prostitution apparentent la prostitution à de l'esclavage (et l'esclavagisme à l'« Ordre machiste, patriarcal, masculin »), et réduisent le débat à cette approche, tandis que les défenseurs de la prostitution associent la prostitution à la liberté, et ramènent le débat à cette seule considération. Que la prostitution soit associée à l'esclavagisme de manière abusive dans les mots, pour les opposants à la prostitution ce rapprochement reste valable dans l'esprit. De même les défenseurs de la prostitution la présente comme une expression de la liberté (la désormais sacro-sainte liberté), de manière excessivement idyllique dans les formulations mais conformément à l'esprit de liberté. Les deux points de vue se valent.

La prostitution, fille du système

En Occident il est à peu près entendu que l'esclavage n'est pas acceptable, et que la prostitution est acceptable. La prostitution – libérale – n'est cependant pas acceptée, tandis que l'esclavagisme est, depuis toujours, allègrement ancré dans les mœurs – quoique périodiquement contesté par des révolutions du monde, toutes avortées –. L'esclavagisme prend des formes légères ou lourdes, démocratiques ou autocratiques. La prostitution fait partie du système, et est de fait empreinte du système. Ainsi, ce n'est pas la prostitution qui est à mettre en cause, mais le système.

Ce n'est pas la prostitution qui s'exerce sous forme d'esclavage, c'est l'esclavage qui s'exerce sous forme de prostitution. Pour les esclavagistes, la prostitution n'est qu'un moyen

comme un autre de « faire de l'argent ». Ce qui intéresse les Mafias, ce sont les rapports humains qui impliquent une transaction financière (ce sont les puritains qui cherchent à contrôler et à soumettre les libertins, non pas les Mafias). Le lien entre la prostitution et l'esclavagisme, c'est l'argent, non pas le sexe.

La prostitution en soi (le rapport sexuel rémunéré) n'est donc pas répréhensible pour raison d'esclavagisme.

Le nerf de la guerre

Dans ce monde, tout s'achète et tout se vend ; du sexe à la conscience. Tout donne lieu à des échanges, à du troc, à du commerce, et à des trafics ; d'êtres humains, d'animaux rares, d'organes vitaux, d'idées géniales, etc. A-t-on idée de confondre le commerce légal, normé, encadré, et le trafic ? même si, à bien y regarder, la frontière qui les sépare est étroite. Les abolitionnistes confondent maladivement ou tortueusement l'esclavage sexuel et la prostitution.

L'argent est une obsession pour la plupart des gens, surtout dans les couches populaires (que ne feraient-il pas, ceux-là pour de l'argent ! si la morale et les lois de l'élite nantie ne le leur interdisait pas). Tout le monde sait que l'on a rien sans rien, tout le monde sait que l'on conditionne sa disposition à l'acte sexuel selon ce que le ou la partenaire offre en contrepartie. Voilà pourquoi le concept de prostitution paraît acceptable au plus grand nombre.

Prostitution et esclavagisme sont deux choses différentes. Que d'une chose découle l'autre, on n'en finirait pas de faire l'inventaire de tout ce qu'il faudrait interdire du seul fait de découler en mal d'une chose ou d'une autre.

La prostitution et la violence

La prostitution attire les hommes violents, les pervers ? Soit. Et l'armée, elle attire quoi ? Et la police, et les religions ? Et les activités artistiques, qui ne sont que des défouloirs pour des gens qui, sans elles, deviendraient déments, délinquants, ou guère mieux, de bons petits citoyens de base ayant intégré dans leur ordre social et culturel toutes leurs névroses et toutes leurs psychoses.

80% des violences ont lieu au sein de la famille, du couple, du mariage. Il faut donc, au plus vite ! interdire le mariage.

Si l'abolition de la prostitution doit se faire sur la base du fait qu'elle découle de la misère, qu'elle entretienne une culture de la violence... il est sans doute dérisoire et discriminatoire de s'en tenir à la seule prostitution, qui plus est des seules femmes.

Les sports de combats auxquels s'adonnent les jeunes hommes, apparemment de leur plein gré, mais plus certainement faute de mieux, ces vestiges des scandaleux combats de gladiateurs et autres esclaves ne sont-ils pas tout aussi répréhensibles ? comme détestables sont les corridas ou les courses hippiques. Les filles sur le trottoir, les garçons sur le ring, et infiltré au milieu de tout ça, le « Milieu », encore et toujours, qui fait pression sur ceux qui s'en prennent plein le trognon pour assurer la rentabilité des investissements obscurs.

Et les féministes de s'écrier que cela n'a rien à voir ; évidemment, la seule chose qui doit se voir, pour elles, c'est la femme. Ce à quoi on peut répondre : quand les gens seront assez sensibles pour être humainement révoltés par les combats organisés d'êtres humains ou d'animaux, ils seront en mesure de se faire une opinion juste de la prostitution.

Si la prostitution est une pratique détestable, elle n'est qu'une goutte dans l'océan des pratiques détestables. Dans la lutte contre l'ignominie, l'infamie, l'horreur, l'immoral, le révoltant, l'ignoble... faut-il commencer par la prostitution ?

Circoncire un garçon et lui donner de l'argent pour acheter son sexe, sa conscience, son silence, pour le soumettre à la loi de l'argent... n'est-ce pas plus laid, plus choquant, plus répugnant que de payer une femme pour une fellation ? Circoncire « à vif », c'est comme « baiser à sec », ce sont des

expressions de la violence qui persiste sous la forme du viol et des mutilations génitales rituelles.

Que la prostitution soit une atroce réalité, cela qui montre que la prostitution est une activité parfaitement conforme à la nature humaine et à la condition humaine.

« *Quelque 5000 personnes perdent la vie chaque jour dans un accident ou une maladie liés au travail* », indique l'organisation mondiale du travail. Sur 1 année, ce sont environ 2 millions de mort de décès ou de maladies liés au travail. Pour comparaison, les guerres provoquent 650 000 morts par an dans le monde.

Faut-il aussi parler des accidents domestiques ? Non, parce qu'il faudrait interdire les tâches ménagères. Faut-il parler des accidents épouvantables qui font des gestes banals de la vie quotidienne des gestes intrinsèquement pleins de menaces et de dangers. Non, car il faudrait redouter de vivre et interdire la vie même dans ses expressions les moins sobres.

Toute activité humaine est source de désagrément, de malheur ; certaines plus que d'autres. La violence que peuvent subir les prostituées est liée à la violence commune, non pas à la pratique sexuelle rémunérée, autant qu'elle est liée à des facteurs aggravants dont le plus patent est la stigmatisation de la prostitution et sa non reconnaissance culturelle et sociale.

L'argent, maître de la morale

« Argent sale », c'est ainsi que l'on désigne l'argent issu du Crime.

Quand on oppose à l'esclavage sexuel les formes « classiques » d'exploitation et d'esclavage, dont profitent les femmes en particulier, comme tout le monde, les opposants à la prostitution opposent le fait que la prostitution implique l'exploitation directe du corps, le plus intimement qui soit, au contraire des autres formes d'esclavage dont les esclavagistes profitent, parfois directement lorsque les esclaves s'occupent personnellement de leurs esclavagistes (dont ils font la toilette, par exemple), mais le plus souvent indirectement, par le biais des biens fabriqués par les esclaves. Soit.

L'exploitation du sexe sans finalité sexuelle

En France, comme aux USA ou en Israël, par exemple, des cliniques spécialisées dans la pratique de la circoncision revendent les prépuces des bébés mâles excisés à des laboratoires – cotés en Bourse –, des laboratoires spécialisés dans la culture de peau in vitro. Tout d'abord, pourquoi une telle pratique ?

Aux USA, pays où les actes médicaux sont onéreux, cette mutilation systématique – souvent faite sous la pression du personnel médical, ou même envers et contre l'opposition à la mutilation expressément formulée par les parents – est très lucrative (et les plaintes pour pratique abusive de la médecine concernant la pratique de la circoncision constitue la nouvelle spécialité rentable des avocats). Il en est de même en Israël où les religieux se sont opposés à toute médicalisation de l'acte, sous des prétextes fallacieux qui cachent le soucis de conserver une importante source de revenu.

Ensuite, pourquoi les prépuces et pas une autre peau (pourquoi les prépuces masculins et pas les prépuces féminines) ? A cause de leur qualité, de leur pureté (ce qui est étonnant, quand on connaît la réputation qui est faite à ce prépuce méprisé, traité de tous les noms de crasse, ce prépuce dont le nom, étymologiquement, se rapporte à la notion d'insalubrité, d'impureté ; les vérités scientifiques (la grande valeur du prépuce) s'opposent donc de manière criante aux diabolisa-

tions ancestrales, aux idées reçues de l'ignorance...). A quelle fin ?

Cette culture de peau est destinée aux grands brûlés (ô prépuce salvateur !), mais également, et c'est nouveau... à la régénération du derme facial féminin. En d'autres termes, après les cellules de placenta, les cellules de prépuces excisées commencent à servir au lifting des femmes ! (ce qui n'est encore offert qu'aux femmes aisées deviendra populaire à terme)

Au regard de ce cas de figure, on peut questionner les moralistes de grande envergure en ces termes : Qui, parmi les judéo-islamo-chrétiens opposants à la prostitution, est indigné par cette exploitation financière de la chair humaine, par cette exploitation de l'organe génital d'un bébé sans défense, par la duperie de parents ignorants et abusés ? Parions qu'il n'y en a aucun, et que les « femmes du monde » sont bien les derrières à dénoncer cette exploitation scandaleuse.

On a chanté « *où sont les femmes* », on a pleuré « *où sont les hommes* », on peut se demander « *où est la morale* ».

Contrôler l'argent pour contrôler la prostitution

Raisonnement par l'absurde

On raisonne souvent par l'absurde lorsqu'il s'agit de traiter des problèmes engendrés par des individus qui se montrent plus malins, plus retors que les législateurs (les « élites » issues des plus grandes écoles) – mais comment est-ce possible ! ? –. Face aux tortueux il semblerait n'y avoir que la solution de l'interdiction totale. Il faut les ceinturer car le risque serait trop grand de leur laisser la moindre possibilité d'exploiter une faille, de bouger le petit doigt : « *Si on réglemente la prostitution et que l'on accorde un statut aux femmes prostituées, qu'est ce qui empêchera les mafieux d'envoyer leurs filles se faire régulariser ?* »

Avec ce raisonnement il faudrait, par exemple, cesser d'accueillir des réfugiés politiques, puisque les prostituées de l'Est et d'Afrique profitent d'une demande fictive et sans fondement de « réfugié politique » pour séjourner légalement sur le territoire français en se prostituant durant le – long – traitement de la demande. Et qu'est-ce qui empêche les Mafieux de monter des entreprises fictives pour couvrir leurs pratiques mafieuses ? Rien. Faut-il donc interdire la création d'entreprises privées ?

Le problème qui se pose ainsi n'est pas un problème propre à la prostitution.

Les raisons de la discrimination sectorielle

Les raisons qui motivent la mise en place d'un statut obligatoire pour chaque profession tiennent à quelques mots : confiner l'activité dans un statut pour l'organiser, la canaliser, la contrôler. Ce principe est appliqué à tous les secteurs d'activité, excepté au commerce des drogues fortes et à la prostitution. Pourquoi cette exception ? Pas à cause de leur caractère inadmissible, mais uniquement pour des raisons culturelles liées à l'évolution humaine :

Le commerce des drogues à usage thérapeutique (des psychotropes massivement consommés par les citoyens, qui ne pourraient vivre sans) ou non thérapeutique (tabac, alcool) est déjà réglementé et nul ne conteste cette réglementation. Le cannabis, qui commence à avoir des usages thérapeutiques,

est, pour cela, d'un usage légal et réglementé en quelques endroits du monde ; en plus de l'être pour ses applications rituelles, folkloriques, festives, au même titre que le tabac ou l'alcool. Il en est de même des drogues fortes comme la morphine.

Pourquoi l'usage de certaines drogues dures commencent-elles à peine à être légal ? Parce que l'éthique médicale s'humanise en se libérant de la morale judéo-chrétienne qui fait de la douleur un vecteur de la vertu ; l'éthique médicale ne faisant que coller au confort moderne des sociétés qui ont officiellement rompu avec la sauvagerie, la cruauté et la barbarie.

Les douleurs chroniques – physique ou morale –, qui frappent de très nombreuses personnes, conduisent à l'isolement social – à cause du mépris que la société manifeste envers les souffrants (« *ceux qui ne sont pas assez vertueux, assez forts, assez près du divin pour supporter avec stoïcisme et confiance la condition terrestre* ») –, à cette exclusion qu'il n'est plus de bon ton d'admettre comme le seul fait d'une personnalité errante, marginale, dépravée. La prise en charge balbutiante de la douleur conduira vraisemblablement à une plus grande tolérance envers les drogues fortes, seules capables de soulager ces douleurs ; pour peu que ces drogues ne provoquent pas des dépendances, ou plutôt, des états de manque qui poussent à commettre des actes antisociaux, criminels.

De même, la misère sexuelle et la souffrance sexuelle, particulièrement liées à l'influence des cultures religieuses castratrices, pourront ne plus demeurer indéfiniment associées à la vertu, à des maux nécessaires et salutaires. La sexualité heureuse deviendra un droit fondamental. Les « entreprises » de l'« hygiène sexuelle » pourraient donc être aussi légitimes que les entreprises médicales.

Encadrement fiscal

Dès lors qu'un seul statut est autorisé pour la prostitution – en l'occurrence un statut de profession libérale –, un statut obligatoire comme c'est le cas pour la plupart des professions, il devient aisé de distinguer les prostituées volontaires des soumises ; et de prendre les mesures qui s'imposent alors. Si la prostitution s'exerce exclusivement sous forme libérale, les contrôles fiscaux permettent de détecter toute anomalie dans les flux financiers (les professionnels exerçant en libéral peuvent allègrement témoigner de l'efficacité du fisc). Et si

l'usurpation de la prostituée libérale devient plus sournoise que la grossière usurpation mafieuse des prostituées contraintes, comme dans le cas où un homme profite, par la soumission morale, des gains d'une prostituée libérale (mais ce pourrait également être ceux d'une avocate soumise moralement à un homme, par exemple), il faut appliquer les lois qui sanctionnent l'usurpation de biens. Et même si rien n'empêche les mafias de racketter les prostituées libérales, de même que rien ne les empêche de faire ce qu'elles font, racketter les commerçants par exemple, c'est alors à la police de faire son travail, ou plutôt à l'armée (il revient aux nations de se donner les moyens d'éradiquer le crime, autrement dit de s'amputer d'une bonne partie d'elles-mêmes).

Le nerf de la prostitution, c'est l'argent. Ce n'est donc pas par la morale qu'il faut gérer la prostitution, mais par le contrôle fiscal.

L'encadrement électronique

La monnaie électronique pourrait bouleverser le paysage prostitutionnel : quand la monnaie électronique aura remplacé l'argent liquide, la prostitution ne pourra plus exister avec ce qui lui donne sa forme, à savoir l'argent liquide du « travail au noir » (le contrôle de la prostitution ne se ramènera plus à celui des prostituées, il se réduira à celui de l'argent). En effet, quand bien même les prostituées agiraient avec des terminaux portables, quel prostitué renoncera à son anonymat – que met en péril l'informatisation des transactions – ? quel prostitué acceptera de laisser sa carte de paiement entre les mains de personnes qu'il sait pas fiables par nature ? (les prostituées qui travaillent « au noir », anonymes et mobiles, et les organisations criminelles qui les contrôlent).

« Pourquoi les hommes auraient-ils honte de payer une prostituée par carte puisque la prostitution est le propre de l'homme ?... »

La sexualité est le propre de l'humain, pourtant bien des peuples en ont honte et même peur. On peut faire comprendre à un carnivore que l'humain est un charognard ; que ça nature est vile (la viande qu'il mange est faisandée, le saucisson n'est rien d'autre qu'une momie...). S'il est moyennement intelligent, cela tombera dans le sens, il baissera peut-être les yeux en réalisant ce qu'il est... mais il continuera à manger sa viande en redoutant qu'on lui rappelle sa nature, sa condition.

L'humain pense admirablement mais il agit détestablement. Il a la conscience de ses crimes mais il ne peut s'empêcher de les commettre : la science est posée sur l'humain comme un livre de science sur le dos d'un singe ; liés, mais déconnectés, ensemble mais indépendants l'un de l'autre.

« ... il faut assumer. »

C'est par millions que les gens n'assument pas leur racisme, leur sexisme, leur machisme, leur féminisme, leur opinion, leur religion, leur sensibilité, leur orientation sexuelle, leurs désirs, leurs envies... Les prostituants ne forment pas une corporation, un syndicat, un clan, une bande ; rien n'est plus seul qu'un prostituant qui cherche une prostituée. Que peut faire un individu face à tous ?

Il est plus aisé d'assumer dans la majorité, dans le courant dominant, plus facile de nager dans le sens du courant, de se laisser porter par le courant, et de dire « j'assume ». Passé l'âge boutonneux où l'on croit ébranler le monde en disant : « *Je vous emmerde tous* », on comprend que les autres aussi bien peuvent dire : « *Nous aussi on t'emmerde.* »

« Quand la banalisation des virées au boxon sera de nouveau entrée dans les mœurs, les clients auront une carte d'abonnement et la dixième visite sera gratuite. »

Tant que la prostitution sera sous drapeau mafieux, sûrement pas. Certains individus fricotent sans frémir avec les milieux tortueux et criminels, mais le puceau, le timide, le père de famille, le monsieur tout le monde, le type qui n'est qu'un brave type ou un pauvre type, le primate qui a juste besoin de se faire peler la banane, sûrement pas.

Le jour où la prostitution sera aussi respectable (aussi valorisée) que le mariage, là oui.

Pour une prostitution légale

La prostitution, que l'on dit le plus vieux métier féminin du monde, n'est généralement pas considérée comme un métier ; mais tout au plus comme une activité ingrate qui brasse beaucoup d'argent et dont on ne vit pas vraiment, pas normalement, pas humainement.

Comme l'acte d'écriture oscille entre l'appellation d'« auteur » – sans statut, toléré dans les démocraties ou combattu par les régimes obscurantistes –, et celle d'écrivain – avec statut, soutenu moralement voire subventionné par l'État –, l'acte de prostitution oscille, suivant les pays, entre l'activité sans statut, tolérée ou interdite, et l'activité avec statut que l'on qualifie comme étant « sous contrat avec l'État » lorsqu'elle s'exerce dans un établissement (une « maison close », un « eros center ») dédié à cet effet et reconnu comme un établissement commercial soumis au droit commercial ainsi qu'à des règles sanitaires spécifiques – comme une industrie agro-alimentaire ou un établissement médical –.

Approche

Présentée sous des aspects immoraux par les religieux, la prostitution féminine est invariablement présentée par les féministes sous ses aspects les plus morbides, comme s'agissant d'un esclavage sexuel – accompagné de brimades, de tortures, de soumission par la drogue, de menaces de mort – dont la femme, voire même la fille, serait la victime, l'éternelle victime. Il est cependant aussi fallacieux de rapporter systématiquement la prostitution à l'abattage que de rapporter systématiquement le travail à l'esclavagisme. C'est un amalgame fâcheux qui repose uniquement sur le fait que la condition humaine est ingrate en soi, qu'elle soit sexuelle ou non ; ceci ajouté au fait que les humains sont des loups les uns pour les autres, des loups aliénés par leur interdépendance. Or, si des progrès ont été réalisés dans l'amélioration des conditions de vie en général et dans les conditions de travail en particulier, peu a été fait pour l'amélioration de la condition sexuelle – qui se présente donc comme un stigmate de la condition humaine – (condition sexuelle qui oscille entre maladies vénériennes, viol, mutilations génitales, reproduction productiviste, etc.).

Un salaire pour coucher, pour procréer, pour ovuler

Les féministes contribuent à la reconnaissance de la prostitution lorsqu'elles réclament un salaire pour les femmes au foyer, un vrai salaire pour les mères (pour les femmes qui ont des rapports sexuels à la fin d'enfanter). Elles sont à deux doigts de réclamer un salaire pour aider les femmes à coucher avec les hommes (elles ne cessent de le répéter : coucher avec un homme, c'est traumatisant pour une femme) ; et à trois doigts de réclamer un émolument pour récompenser les femmes de leur existence même, pour aider les femmes à vivre dans un monde misogyne, machiste, patriarcal, « ce monde d'hommes fait pour les hommes ».

On peut bien dire qu'il n'y a rien de plus putes que les féministes, elles qui font tout payer aux hommes, elles qui ne donnent rien sans contrepartie, elles qui contractualisent les relations affectives et sexuelles ; elles sont aux prostituées légales ce que les prostituées légales sont aux prostituées illégales : chacune reprochant aux autres de faire baisser les tarifs et la valeur de la femme. Et finalement ce n'est pas vraiment la prohibition que prônent les féministes, mais bien la surenchère : elles voudraient sans doute que les hommes paient de leur propre sexe un rapport sexuel avec une femme ; qu'ils perdent leur sexe après un rapport sexuel comme les abeilles qui perdent leur dard après avoir piqué.

La pénibilité de la prostitution ne repose pas tant sur le fait même de la prostitution, sur la nature de l'activité, mais plutôt sur le fait que la sexualité repose encore sur des principes, des méthodes, des pratiques, des mentalités qui n'ont fait l'objet d'aucun aménagement, d'aucune évolution. Si le mariage et les contrats de mariage ont permis de rendre la relation de couple la plus policée, la plus bienséante, la plus humaine possible, ceci en la bridant, rien n'a été mis en place pour régir la relation sexuelle hors union durable et

sans statut ; la société impose que toute relation sexuelle soit régie par un statut social, fiscal, moral, elle n'admet pas les relations sexuelles dégagées de contraintes et/ou d'obligations. La légalisation de la prostitution participe d'une volonté d'assainir la relation sexuelle extra-conjugale, éphémère, désengagée. Elle repose particulièrement sur la volonté de réglementer la relation sexuelle rémunérée.

Les seconds « plus vieux métiers du monde »

Le « métier » d'acteur, parfois considéré comme « le second plus vieux métier du monde », n'est plus l'activité de bohème déconsidérée depuis que les acteurs ont été sublimés, voire déifiés, et rendus respectables par la fortune de certains d'entre eux. Des mannequins aux acteurs de cinéma, de la geisha à la prostituée, en passant par les sportifs et les chanteurs, ce qui s'en dit change avec le vent.

« A la Belle Epoque, les prostituées ont joué un rôle particulier. Elles étaient plus des artistes et des actrices du cirque et du music-hall que des prostituées. la prostitution est devenue une forme de théâtre au milieu des rues. » — Source : « La fermeture - 13 Avril 1946 : la fin des maisons closes ».

Gérer le phénomène de la prostitution s'impose d'autant plus qu'il est public et massif, organisé en réseaux aujourd'hui mondiaux, échappant à tout contrôle étatique. Sans aller jusqu'à dire qu'il concerne tout le monde, il concerne une vaste partie de la population, y compris et peut-être surtout, celle qui vit dans le cadre d'une union légale (les prostituants sont aussi et surtout des hommes vivants avec une femme). Indépendamment d'une légalisation intéressée de la prostitution, l'importance et la croissance de cette activité – comme celle de l'industrie sexuelle en général –, contraint à une réglementation. L'activité prostitutionnelle, dans un monde se voulant géré rationnellement et sans répression de la sexualité, ne saurait demeurer plus longtemps sans contrôle étatique et sanitaire, sans encadrement culturel et social ; certains vont même jusqu'à dire, non sans ironie, que le service rendu par la prostitution devrait être pris en charge par la Sécurité Sociale, tant il rend service à la société (une chose est certaine : les prostituées sont plus utiles à l'humanité que les

nonnes dans leurs couvents ; les prostituées sont plus respectables de part leur activité pénible que les nonnes de par leur activité stérile).

Définition du cadre légal

Il existe différentes formes de prostitution féminine, qui se déclinent sous deux grandes formes : la prostitution volontaire, la prostitution contrainte ; occasionnelle ou régulière. Lorsque l'on parle de légalisation de la prostitution, on parle de la prostitution volontaire ; particulièrement de la prostitution régulière.

Cette réglementation est généralement souhaitée, car de l'avis général ce n'est pas la prostitution en soi qui est tortueuse, c'est avant tout le proxénétisme qui l'entache, particulièrement le proxénétisme aggravé (organisé en réseau, contrôlé par des organisations criminelles) ; l'homme qui vit avec une prostituée et qui profite de l'argent gagné par la prostituée ne fait pas l'objet du même rejet, dès lors qu'il ne contraint pas sa compagne à la prostitution ou dès lors qu'il

joue le rôle de protecteur, non pas celui de racketteur. Réglementer la prostitution ne doit donc pas consister à substituer l'Etat aux proxénètes, notamment en restreignant l'activité à des établissements contrôlés par l'Etat ; ce qui, néanmoins, serait un moindre mal si l'Etat n'est pas de nature mafieuse. Légaliser la prostitution, cela signifie que la prostitution prend la forme d'un service rémunéré, d'un acte commercial, d'une activité libérale.

La prostitution réglementée, cela signifie que n'importe qui peut travailler à son compte en proposant un service d'ordre sexuel, qui va de la masturbation à la fellation, ou, plus délicat, à la location de son vagin. Or, faire acte de commerce

La réglementation et la qualité

On pourrait dire que ce n'est pas la qualité que recherchent les clients de la prostitution de rue, puisque c'est plutôt la médiocrité qui y règne ; mais ce serait oublier que c'est l'esclavage sexuel des réseaux criminels qui rabaissent la qualité en flouant les prostituants qui doivent se contenter de prostituées qui n'ont pas le coeur à l'ouvrage. Les prostituées indépendantes doivent améliorer leurs prestations si elles veulent être considérées comme de vraies travailleuses, de véritables prestataires de service. Vite et bien, rendement et qualité, c'est ce qu'impose toute activité professionnelle, mais il a fait son temps, le temps du rendement au détriment de la qualité. En un temps où la société ne jure plus que par l'excellence, la culture de la qualité et de la certification touche même les activités artisanales. La reconnaissance de l'activité prostitutionnelle passe par l'amélioration du niveau des prestations et par la recherche du meilleur rapport qualité/prix. Les prostituées qui s'apparentent à de petits escrocs se condamnent à la clandestinité, aux magouilles avec leur corps, à l'abattage, ou à la reconversion.

Condamner la prostitution de rue sur l'autel de la prostitution de luxe ou du mariage équivaut à dénigrer la restauration de rue et la restauration rapide sur l'autel de la restauration de luxe ou de la restauration familiale.

Réglementer la prostitution pour limiter l'acte à ce qui est humainement accepté par les prostituées, c'est permettre aux prostituées d'offrir la qualité, c'est permettre aux prostituées de porter plainte contre un prostituant. Légaliser la prostitution c'est donner une garantie de service aux prostituants, c'est permettre aux prostituants de faire une réclamation sur la qualité des prestations.

Le cadre d'exercice

De même que certaines professions – notamment artisanales ou intellectuelles – peuvent autant s'exercer dans le cadre d'une entreprise que dans une partie d'un domicile spécialement aménagé, la prostitution doit pouvoir s'exercer autant dans des locaux professionnels dédiés qu'au domicile de la personne prostituée. Maison close ou domicile personnel, de même que chaque activité humaine s'exerce dans des espaces dédiés à chaque type d'activité, la prostitution ne doit pas sûrement pas s'exercer n'importe où, n'importe comment ; ce qui n'empêche pas une marge de tolérance, comme le commerce ambulant peut-être autorisé sporadiquement.

impose de suivre des règles de commerce ; sous peine de sanctions fiscales, civiles et/ou pénales. Cela implique un âge légal pour faire acte de commerce ; en l'occurrence la majorité, ou moins avec une autorisation administrative. En contrepartie du respect des règles commerciales, la société reconnaît la personne prostituée en tant qu'acteur légitime de la société, et lui accorde les mêmes droits qu'à n'importe quel citoyen.

Outre l'esclavagisme sexuel, qui relève purement et simplement du traitement judiciaire que l'esclavagisme en général, et plus que le proxénétisme pris dans son sens le plus large, on oppose volontiers à l'activité commerciale sexuelle, à l'exercice libéral de la prostitution, l'activité parasite et criminelle des racketteurs, l'influence tyrannique des Mafias, pour justifier la pénalisation de la prostitution en soi, qui serait une source de problèmes, une activité néfaste par nature. Pourtant, une fois admise la prostitution comme un acte commercial, il n'y a pas de différence entre les prostituées rackettées par des Mafias et les commerçants – des lieux cossus – rackettés par ces mêmes Mafias. La pratique du racket ne remet pas en cause la légitimité de l'acte commercial, qu'il soit d'épicerie ou de prostitution.

Amalgames et confusions

Les féministes, qui se sont appropriés le sujet, comme tant d'autres, présentent invariablement la prostitution (comme tout rapport sexuel à la femme) comme un acte de domination de l'homme sur la femme, qui serait donc inadmissible en soi. Mais rien n'est plus faux. C'est à tel point faux que les prostituées « qui ont du métier » ne se sentent pas des objets sexuels, des victimes, mais des mères face à des morveux, des dominatrices, des patronnes, des féministes même. Des prostituées ou des prostituants, ce ne sont pas les prostituées qui manquent le plus d'assurance, qui souffrent le plus d'une mauvaise image de soi, etc.

« Mais dès que l'éclairage des rues est réduit, ils viennent, tous, nous retrouver. Et quand nous nous tenons devant eux, tout juste vêtues d'une chemisette, leur belle éloquence s'évanouit, leur imagination s'effondre, leur arrogance disparaît : et ils se mettent à balbutier comme des gosses qui voudraient pour deux sous de friandises. » – Amélie Mélié, « Mes jours et mes nuits » (1904)

Misères de l'être, misères du sexe

Il est d'usage de dénigrer la prostitution et de stigmatiser les prostituées parce que les prostituants sont considérés comme des hommes pitoyables incapables de séduire et de satisfaire les femmes, des salauds infidèles, des hommes de seconde catégorie, réputés pervers, misérables, désœuvrés... Or, au nom de quoi légitime-t-on le rôle, l'influence, le pouvoir des religions ? Au nom du désœuvrement qui toucherait les non croyants et quiconque serait abandonné à lui-même sans les « lumières divines » pour le guider et le reconforter.

On remarque que « la religion est l'opium du peuple », le refuge des désœuvrés. Elle n'est rien d'autre qu'un giron où les morveux se mouchent sommairement, où les errants se reposent un instant, ou les pervers se décubilisent rapidement. Mères bienveillantes, amantes séduisantes, ou mégères maltraitantes, au fond, les religions ne se distinguent en rien des prostituées.

Et qui sont les patients de la médecine ? Sont-ce des individus sains ou des malades, sont-ce des nantis qui ont tout pour être bien portants ou des miséreux qui n'ont même pas de quoi se soigner ? Dénigre-t-on la médecine parce qu'elle ne s'occupe des malades ou la respecte-t-on parce qu'elle s'occupe des malades ?

Il faut les voir, les prostituants, attendant la sortie de leur favorite comme les croyants attendent l'apparition de leur figure divine.

Tous les croyants, comme tous les prostituants, ou tous les patients, ne sont pas des misérables, des désœuvrés (pourtant croyants, la plupart du temps), des malades, des gens en piteux état, mais on représente la prostitution uniquement à travers les pires prosti-

Même si certains hommes se paient une prostituée comme un objet sexuel ou un jouet jetable (et même dans ce cas, c'est à plusieurs qu'ils abordent la prostituée, pour se sentir dominants sans l'être vraiment), les prostituants se composent essentiellement de nécessiteux, d'hommes en état de demande, de manque, de besoin (des hommes qui ne sont pas en position de force), d'hommes mariés dont la femme se refuse à eux après un enfantement ou des années de mariage, d'hommes emprisonnés dans le mariage qui vont prendre un bol d'air sexuel (des hommes esclaves du mariage, de leur femme, de leur famille, de la société qui accule au mariage), d'hommes pour qui il est moins coûteux de payer une prostituée que de courtiser une femme pour l'amener laborieusement jusqu'au rapport sexuel (des hommes qui ne peuvent guère déboursier l'argent nécessaire pour sortir une femme et la séduire par la générosité de leurs offres ; puisque c'est encore aux hommes de payer pour les femmes, de les sortir, de leur offrir des objets coûteux qui témoignent d'une affection sincère, d'une admiration ou d'un simple respect, etc., les femmes de société se donnant au plus offrant, puisqu'elles sont dans l'âme souvent aussi putes, et bien plus, que les prostituées), des hommes pour qui il est – émotionnellement, sentimentalement – plus confortable de limiter la relation à une relation sans sentiment plutôt que d'aborder une femme avec émotion (à cause de déboires affectifs, parce qu'ils n'ont pas l'habitude de côtoyer intimement l'autre sexe ; à commencer par leur propre mère)...

C'est la misère sexuelle qui conduit aux prostituées, la détresse plus que le vice, parce que le sexe est la seule gâterie normalement gratuite, offerte par la Nature à tout un chacun (à ceux qui n'ont pas été sexuellement mutilés dès la naissance, sexuellement bridés, affectivement isolés, etc.), et sur laquelle tout le monde se rue lorsque plus rien ne va, lorsque plus rien n'est cru, lorsqu'il n'y a plus rien pour se remplir le cœur et pour se vider le sexe. Et on peut bien dire des prostituants et des prostituées qu' « ils se sont bien retrouvés, ceux-là », que « qui se ressemble s'assemble » ; qu'ils soient magnanimes ou misérables.

Le commerce de la prostitution serait-il florissant si l'offre ne correspondait pas à la demande, si prostituants et prostituées étaient comme chiens et chats ?

tuants, ce qui revient à assimiler la religion à ses démons ou la médecine à ses échecs thérapeutiques.

Faut-il donc mépriser et prohiber la religion comme la prostitution ? au mépris des misères de l'âme comme de la libido. Faut-il mépriser les individus qui ne peuvent affronter la vie sans se soumettre à une secte et se laisser bernier par une religion ? tous ceux qui frappent à la porte des gourous comme les prostituants à la porte des prostituées.

On sait se donner les moyens de soigner le corps élémentaire – celui qui mange, défèque, et se reproduit –, mais quand il s'agit de soigner les peines de la libido et de satisfaire ses manques et ses besoins, là non, on ne sait pas ; qu'ils crèvent, ceux qui crèvent de sexe comme on crève de faim.

Pour les féministes la prostitution ne peut-être un métier exercé le plus légalement du monde, car les féministes refusent d'admettre que des femmes puissent vouloir exercer cette activité, qui leur paraît bien trop inacceptable pour une femme (pour une féministe, prétentieuse, vaniteuse, misandre par essence ou par dépit). Pour quelle raison ? Parce qu'il s'agit du commerce du sexe ? Non ; les féministes ont elles-mêmes démystifié le sexe féminin pour le libérer des mythes et des tabous, de la virginité, des règles et des contraintes physiques, sociales et morales... Les féministes refusent toute idée de prostitution féminine parce qu'elles ne peuvent admettre que des femmes aiment les hommes et le genre masculin de manière suffisamment inconditionnelle pour pouvoir se prostituer, ou être suffisamment dépravées, ou nymphomanes, ou cupides ; ou qu'elles aient suffisamment d'empathie pour l'homme en soi, ou d'abnégation, pour pouvoir se sacrifier, se prostituer même contre leur gré.

Si la plus grande victoire du féminisme est d'avoir su libérer l'esprit et le coeur féminin de l'esprit et du coeur masculin, la plus grande défaite des féministes est de n'avoir pu libérer le sexe féminin du sexe masculin.

Le fait est, pourtant, que des femmes se prostituent de leur propre chef, en exerçant à leur compte ; attirées par le gain facile, voire inspirées par un penchant à la lubricité (pour réaliser un fantasme, pour assouvir une déviance, une perversion), par l'habitude de mœurs légères ou libertines. De nombreuses jeunes femmes considèrent en effet qu'il est plus judicieux de faire payer les hommes pour coucher avec eux que de coucher gratuitement et sans plaisir particulier, à tout bout de champ comme il d'usage de le faire dorénavant ; et pareillement de nombreux jeunes hommes sont volontaires pour concilier sexe et argent en se mettant au service du plaisir féminin autant que de leur désir de conquêtes sexuelles. Ce genre de démarche pleine d'entrain n'ayant évidemment aucun rapport avec l'esclavagisme sexuel qui frappe un grand nombre de prostituées, l'amalgame entre ces deux formes de prostitution doit être évité.

Pour ces femmes et ces hommes, se prostituer fait parfois partie d'une recherche du partenaire idéal, de l'âme sœur, là où d'autres personnes se contentent d'une attente passive rêveuse ou d'une recherche plus active par le biais de petites annonces. C'est à tel point vrai que certaines prostituées se

Une démarche naturelle et/ou fatale

Il se trouve qu'à 20 ans il est aisé de prostituer, à un âge où le sexe est une passion, une obsession, un besoin vital, et que, s'il devient difficile de se prostituer quand cette passion s'estompe, il peut, au contraire, devenir plus aisé de se prostituer, quand le rapport sexuel devient un acte hygiénique ou une contrainte conjugale, ou sociale, plus aisé de s'occuper de « l'hygiène sexuelle des hommes », sans désir, sans passion, mais par simple habitude ou par nécessité, pour l'argent.

Le plus difficile n'est pas de se prostituer, mais de ne pas pouvoir arrêter, de ne pas voir la fin, de se sentir prisonnier de son activité professionnelle, quelle soit prostitutionnelle ou pas.

montrent disposées à entretenir une relation extra-professionnelle lorsqu'elles rencontrent un prostitué dont le profil s'approche de leur idéal masculin ; elles n'hésitent pas, alors, à donner leur numéro de téléphone, à proposer un rendez-vous galant au prostitué.

Ceux qui considèrent que la prostitution ne peut être un métier comme les autres idéalisent tout ce qui est censé faire l'humanité, un ensemble de choses – matérielles et immatérielles – dont la noblesse n'existe que dans leurs illusions, des illusions auxquelles ils s'accrochent désespérément (les prostitués sont souvent tellement désabusés par la vie qu'ils n'hésitent pas à risquer leur vie insipide en recherchant des rapports sexuels non protégés pour éviter les rapports sexuels insipides sous préservatif – comme ceux sous contrat de mariage –). Ils n'envisagent pas que des hommes et des femmes puissent être à tel point guidés par le sexe, centrés sur leurs désirs, réduits à leurs besoins sexuels, animés par le rapport affectif, le besoin de contact charnel, etc., que les aspects glauques de la prostitution leur sont supportables.

Les féministes qui envisagent la prostitution comme la pire condition féminine n'ont manifestement jamais connu pire condition de vie qu'une sexualité insatisfaisante. Du haut de leur vanité, elles n'imaginent pas qu'il existe des activités de survie – des professions – plus répugnantes (physiquement ou moralement) que la prostitution payée 30 euros pour 3 minutes de fellation dans le plus commun des cas ; tout comme les socialistes pour qui l'esclavage est constitué lorsqu'un salarié ne bénéficie par d'une couverture sociale totale et d'un SMIC à 1500 euros. Elles ne savent pas ce que c'est que d'éviter du poisson à la chaîne, au milieu de la nuit, dans un réfrigérateur, pour un salaire qui assure une simple survie ; simple exemple parmi tant d'autres. Elles citent volontiers les prostituées « réinsérées », « réhabilitées », « recyclées », qui préfèrent gagner 75% du SMIC « honnêtement » plutôt que de gagner dix fois plus « malhonnêtement ». Elles ne conçoivent pas que des femmes aiment agir malhonnêtement, que des prostituées sont peu enclines à renoncer aux 5000 euros mensuels de la prostitution.

La prostitution est bien une activité dont l'initiative vient des femmes, qui exploitent leurs penchants naturels (comme leur tendance naturelle à la minauderie), en plus d'exploiter les penchants et les besoins des hommes ; une prostitution qui a

pour tort essentiel d'être corrompue par l'activité criminelle des exploiters. Dans un système libéral où la liberté individuelle est acquise et où l'initiative personnelle est permise, il n'y a pas de raison valable d'interdire la démarche prostitutionnelle ; non seulement la prostitution peut être légale, mais elle peut même être sacralisée, comme à connotation religieuse elle fut parfois, comme l'est la pratique immonde de la circoncision ou les sacrifices humains plus répugnants encore.

Les femmes proxénètes

Non seulement certaines femmes se prostituent de leur plein gré tandis que d'autres sont des rabatteuses ou des clientes assidues de prostitués, mais de surcroît certaines autres prostituent des femmes avec ou sans leur assentiment ; le pourcentage de femmes proxénètes s'élèverait à 30% (c'est le pourcentage d'hommes prostitués). Et si les femmes deviennent proxénètes et prostituantes, ou encore amatrices pédophiles de garçonnetts ou de fillettes, ce n'est pas « *pour faire comme les hommes* » – comme le serinent les féministes pour excuser les crimes et délits féminins, en pleine augmentation, qui accompagnent la libération des femmes –, c'est parce que « *les femmes sont comme les hommes* ».

L'ombre de la Mafia plane sur la prostitution comme un parasite, un mal absolu. L'influence mafieuse est le prétexte principal avancé pour disqualifier la prostitution comme une pratique non orthodoxe, néfaste, inhumaine ; en faisant fis du fait que les Mafias parasitent toutes les sphères de l'économie, ce qui ne rend pas pour autant délétères les activités industrielles ou bancaires, sportives ou de spectacle. S'il est vrai que les hommes sont réputés être à la tête des Mafias, il n'en reste pas moins vrai que, comme les femmes n'ont jamais été en reste question pouvoir occulte, pouvoir d'influence, ou pouvoir réel, certaines familles mafieuses sont dirigées par des femmes, en dépit des apparences et de la nécessité de sauvegarder les apparences.

Outre le fait que dans les pays miséreux les mères n'hésitent pas à vendre leurs filles, tout comme leurs garçons, ou même à être proxénètes lorsqu'elles reçoivent directement l'argent gagnés par leurs enfants prostitués, les « maisons closes » sont notoirement tenues par des femmes (une femme d'un pays de l'Est qui vend un de ses garçons pour s'acheter une maison, et le deuxième pour s'acheter une voiture de luxe... une Française qui vend, 1500 euros, sa fille de 12 ans à un Turc

de 32 ans vivant illégalement en France et cherchant à contracter un mariage avec une Française pour régulariser sa situation... une mère de famille de 35 ans mise en examen pour proxénétisme aggravé, pour avoir contraint ses deux filles, âgées de 12 et 14 ans, à se prostituer... des parents – mères comprises – qui louent leurs enfants à des pédophiles – femmes comprises –). Si on peut dire ces tenancières sous influence d'hommes, il n'en reste pas moins vrai que, outre leur activité de rabatteuses, les femmes sont capables et tout à fait disposées à faire travailler des prostituées en tant que proxénètes – autant qu'à exploiter des filles et des femmes en les réduisant à un esclavage domestique –, dès lors que les moyens et les opportunités leur sont donnés, car, question mentalité la prostitution gêne aussi peu les prostituants que les femmes mêlées à ce genre d'activité.

Un cas célèbre, datant des années 70, est celui de « Madame Claude », mais tout récemment un autre cas est apparu, celui de Margaret Mac Donald, une proxénète à la tête de 450 escorts girls (qui a été arrêtée dans l'hôtel parisien où elle était descendue pour régler des affaires avec ses filles) ; diplômée de management d'une école française et d'une école polytechnique anglaise, Margaret Mac Donald avait elle-même exercée un temps l'activité de prostituée de luxe. De 1990 à 1993, à Los Angeles, Heidi Fleiss, une « Hoolywood Madam », était à la tête d'un réseau d'une centaine de call-girls de luxe, au service de la crème d'Hoolywood ; elle a été arrêtée en 1993, et reconnue coupable d'évasion fiscale et de blanchiment d'argent. Avant elle, « Madam Alex », une ancienne amie de Heidi Fleiss devenue une rivale sur le marché de la prostitution de luxe, était la proxénète la plus « réussie » de Los Angeles ; elle fut arrêtée pour évasion fiscale.

Combien de proxénètes hommes peuvent se vanter de faire travailler 450 « filles », ou même seulement 100 ? Les femmes proxénètes sont encore peu nombreuses, mais quand elles existent, le moins que l'on puisse dire c'est qu'elles mettent du cœur à l'ouvrage. Si dans certains pays 2 femmes ne valent pas 1 homme, en matière de proxénétisme 1 femme vaut 10 ou 20 hommes, au moins.

La spécificité culturelle du sexe

Après avoir démystifié et désacralisé le sexe (positivement pour le sexe féminin, négativement pour le sexe masculin) pour

Une nouvelle prostitution

La prostitution est une affaire qui implique essentiellement les femmes, mais elle pourrait devenir une affaire de femmes – qui se prennent en main – dans lesquelles les hommes seraient relégués au rang de prostituants, autant qu'accusés dans les rangs des prostitués. De la pornographie féministe, de la prostitution matriarcale, tels sont peut-être les enjeux du débat sur la prostitution et la pornographie ; ni une interdiction ni un affranchissement, plutôt une organisation conforme au souhait des hommes et des femmes concertés, unis – « pour le meilleur et pour le pire » –.

Dors et déjà, davantage qu'un féminisme pour la pornographie ou un matriarcat pour la prostitution, Internet ouvre des voies nouvelles à la prostitution en permettant à des femmes de s'exhiber sexuellement contre paiement ou encore de proposer des services sexuels payants sur rendez-vous. Leur démarche est légale, aucun proxénétisme n'est constitué.

libérer la sexualité féminine, les féministes prétendent maintenant que les organes génitaux se distinguent des autres organes par leur caractère singulier. L'acte commercial autour du sexe ne saurait être similaire à l'acte commercial autour de la force de travail physique ou intellectuelle.

De la sensibilité générale, il y a bien une spécificité de l'approche sexuelle. Mais n'est-elle pas due à un conditionnement culturel ? comme le disent les féministes lorsqu'il s'agit de libérer les femmes de toute contrainte culturelle, de tout a priori, de tout cadre moral. L'émotion particulière qui entoure la pratique sexuelle n'est-elle pas entretenue au détriment de la pratique intellectuelle ou manuelle ? En effet, faire son premier pas dans un domaine autre que sexuel est aussi émouvant que le dépucelage ; seul le premier pas coûte. Objectivement, tout se vaut.

Les prostituées mentiraient-elles, celles qui, plus ou moins acculées à la prostitution, s'affirment heureuses dans leur activité, heureuses d'en vivre, celles qui s'en portent bien ou pas plus mal qu'en une activité ouvrière ? Sans doute, comme les circoncis qui se targuent d'être heureux d'avoir été sexuellement mutilés, avec ou sans leur assentiment, ou qui ne s'en portent pas plus mal qu'un homme intact... Question d'amour-propre, de dignité, parce qu'il ne faut pas se laisser abattre par les coups du sort et du monde, parce qu'il faut survivre coûte que coûte, parce que le misérabilisme ne fait pas recette. Si les prostituées souffrent de leur activité, c'est sans doute parce qu'elles l'exercent hors d'un cadre légal, dans le mépris collectif, sans reconnaissance sociale, mais c'est avant tout parce qu'il s'agit d'une activité propre à la condition humaine, et que la condition humaine est pénible en soi.

La prostitution pourrait être un métier positif (pour ne pas dire beau ou agréable) si la relation humaine n'était entachée par essence de toutes les choses malsaines qui grouillent au fond de l'être humain et en surface.

Si l'intérêt de l'humain était la motivation première de l'action humaine, le monde serait sans doute autre, mais le fait est que l'humanité participe d'une démarche inconnue qui ne la concerne qu'indirectement, voire pas du tout ; elle n'est qu'un élément d'un tout, pas le centre de tout. L'humanité ne pèse que peu dans la balance cosmique, et le vécu des prostituées sans doute aussi peu dans la marche de l'humanité.

L'exemple suisse

A Genève, dix agences d'escorts girls exercent légalement leur activité. Les « filles » qui travaillent dans ces agences sont issues de la bourgeoisie. Diplômées, attirées par « l'argent facile et rapide » et par le luxe (3000 euros par mois, 1500 euros la nuit), elles travaillent occasionnellement (deux fois par mois) ; et avec plaisir.

En Suisse le proxénétisme n'existe pas. Il est possible de faire travailler des prostituées de plus de 16 ans, dès lors que cela se fait sans contrainte (la majorité sexuelle étant à 16 ans, une fille de 16 ans peut se prostituer avec l'accord des parents).

Là où le sale lave plus blanc que le propre

De tout temps il est des gens qui ont jugé répugnant et dégradant qu'une femme soit corps et âme « souillée » par l'exposition répétée au corps et aux effluves des hommes, tout en admettant allègrement que des hommes soient corps et âme quotidiennement exposés à des viscères animales sanguinolentes, à des ordures, ou à n'importe quelles matières putrides, pestilentielles, toxiques. Ces bien pensants considèrent sans doute que le corps médical n'a rien en commun avec les prostituées, et pourtant... le personnel médical est en contact avec des sécrétions corporelles autrement plus répugnantes et dangereuses que le sperme ; il a une approche autrement plus intimiste que celle d'une prostituée. Cela est pourtant admis, car la survie de l'humanité s'accommode de tout, alors que le bien-être humain et son développement humain ne s'accommode pas de tout (il est toléré voire méprisé comme une chose luxueuse) ; tout comme les soins esthétiques aux femmes sont admis tandis que ne sont admis pour les hommes que les soins conservateurs élémentaires qui leur permettent de continuer à honorer leur rôle de mâles (guerroyer, labourer, porter les charges physiques et morales, pourfendre la roche), or, la prostitution n'est pas moins un bienfait pour les hommes que les soins esthétiques pour les femmes.

Exception culturelle

Sous certaines latitudes, les « salons de massage » sont interdits – du seul fait de leur rapport sensuel au corps – tandis qu'ils sont autorisés ailleurs. Dans la plupart des contrées la prostitution n'est que tolérée par la force des choses, tandis qu'elle est légale dans certains pays. Le massage du kinésithérapeute est globalement accepté. Les massages des « salons de massage » – effectués dans une ambiance sensuelle et accompagnés de services plus ou moins érotiques – est légal dans les démocraties. En revanche la masturbation, la fellation, qui relèvent d'une caresse et d'un massage axés sur les zones érogènes, ne sont pas acceptés dans un cadre professionnel. Pour quelle raison ? Est-ce le contact avec le sperme qui rend la prostitution répugnante ? ce sperme si répugnant aux femmes misandres, comme la glaire cervicale si répugnante aux hommes misogynes. C'est plus simplement parce que les sociétés n'ont pas atteint la maturité culturelle nécessaire pour admettre ces pratiques. En d'autres termes, on peut dire que les sociétés prohibant la prostitution sont aux pays qui l'autorisent ce que les sociétés prohibant les salons de massage sont aux pays les autorisant ; la situation de certains pays, qui n'admettent pas un simple contact cutané entre l'homme et la femme en dehors du lien du mariage, est jugée excessive par les pays qui, eux, jugent excessive la relation prostitutionnelle admise dans certains pays.

Tout cela est relatif, mais dans l'absolu, qu'en est-il ?

L'idée est commune selon laquelle « *la prostitution n'est pas un boulot comme les autres* ». Mais bourreau non plus, et huissier guère plus... quant à circonciseur, c'est sans doute bien celui-là, « *le plus vieux métier du monde* ». Est-ce un bien, est-ce un mal ? C'est surtout que ces activités sont intégrées dans la gestion rationnelle de l'activité humaine, qui contient sa part de pro-création et de destruction, de socialisme et de capitalisme, d'humanisme et de despotisme. « *La prostitution n'est pas un boulot comme les autres* », c'est un fait, pas une vérité.

Jadis les artistes étaient mal lotis, voire exploités, en tout cas à peine mieux considérés que les prostitués... avant de faire l'objet d'une idolâtrie fort rémunératrice. Les prostituées – de luxe – pourrait bien voir leur statut passer à la postérité ; si les souteneurs mettaient plus de paillettes, de glamour, et de légèreté, juste plus de féminité dans la prostitution. Question d'art, question de méthode.

Défendre la spécificité de la fonction génitale comme une exception culturelle... pourquoi pas ? mais dans un monde où les manipulations du genre humain les plus extrêmes sont légitimées à terme, où l'eugénisme est pratiqué par voie détournée (par les diverses méthodes – rationnelles ou folkloriques – utilisées pour sélectionner le sexe, pour déterminer les caractéristiques et inférer dans les performances de l'enfant à produire, etc.), dans un monde où le sexe est allègrement mutilé, bridé, détourné de sa fonction première (reproductrice), pour ne pas dire littéralement désintégré (totalement privé de son intégrité), dans un monde où l'avortement sert de méthode contraceptive, où la relation sexuelle se réduit à un acte hygiénique ou alimentaire de consommation courante – le plus souvent casé entre la cuisine et les latrines –, dépourvu d'attachement durable, de sentiment sincère, où des femmes vendent leurs gamètes, louent leur utérus (mère porteuse), où les nourrices allaitent les bébés de leurs employeuses... bref, dans un monde où l'humanité est un sentiment, une valeur, un état d'âme aussi chimérique que la divinité, où le prétendu « Amour », pris pour un sentiment ou un état d'âme de valeur supérieure, n'est qu'un investissement émotionnel fait en un être (dont on espère beaucoup) comme il existe l'investissement financier sur un individu, une idée, un objet... on ne saurait présenter le commerce du sexe comme une abomination, une pratique contraire à l'humanité, une pratique qui bafoue la valeur sacrée (décrétée, contrôlée) du sexe.

Comment penser que le commerce sexuel peut être prohibé ? dans un monde où la logique est au tout commercial et où les modèles économiques de survie poussent ou acculent à la surconsommation frénétique – sous peine de faillite globale –, où l'humain est au service d'objectifs commerciaux, d'idéologies délirantes, d'impératifs techniques, de contraintes matérielles, un monde où l'on en vient à faire le commerce du gène humain, des organes humains, et des progénitures humaines, dans un monde où des cliniques font le commerce – lucratif – des prépuces de bébés circoncis contre leur gré...

La première chose que l'on apprend pour subsister dans ce monde, c'est à « se vendre » (donner de sa personne). « Se vendre » et « *baiser son monde* », car dans ce monde il est admis que « *tout le monde baise tout le monde* » – au sens figuré (de manière « typiquement féminine »), puisque cela n'est plus admis au sens propre (de manière « typiquement masculine ») –, particulièrement en matière commerciale. Que l'on s'étonne ensuite que le sexe et le commerce fasse un bon ménage ! La prostitution fait figure de bonne enfant, de pratique transparente, vertueuse. Contrairement à la bien-séance, à l'illusoire relation amoureuse, la prostitution a le mérite de la vérité, de l'honnêteté ; avec elle chaque partie sait à quoi s'en tenir. Mais la prostitution est dénigrée par les faux-culs, parce que « *malheur à celui par qui le scandale arrive* », malheur à la prostitution, qui montre en clair et pratique ouvertement ce que le monde pratique tacitement sans se l'avouer.

On peut penser qu'une société qui prohibe la prostitution est une société qui se menace d'extinction ; dans un monde du tout commerce.

Il en est pour prétendre que la prostitution ne peut exister parce que le corps est inaliénable, qu'il ne peut donner lieu à marchandage, qu'il ne peut être vendu, alors que précisément il est vendu, en entier ou en pièces détachées, directement ou indirectement, et c'est pourquoi la prostitution existe et que le propos n'est pas tant de l'interdire mais de la gérer.

Pour une réconciliation

Concilier les prostituées et la société passe peut-être par la réconciliation des prostituées avec les prostituants. Pour réconcilier les prostituées avec les prostituants il faudrait sans doute que les prostituants se présentent aux prostituées comme à une femme aimée, désirée, courtisée : respectueusement, propres, parfumés, correctement vêtus... cela serait flatteur et valorisant pour les « filles ». Que les prostituées puissent se présenter ainsi même aux prostituants, que les règles du savoir-vivre s'appliquent entre les prostituants et les prostituées, et la prostitution pourrait bien devenir une pratique aussi respectable que les plus respectés actes de commerce et de séduction.

Un programme pour un titre professionnel

Une formation pour une qualification, une qualification pour une reconnaissance socioprofessionnelle

Voici quel pourrait être le programme d'une formation dispensée à une personne souhaitant exercer l'activité de prostituée libérale :

Section 1 : Biologie

- * Anatomie masculine et féminine
- * Physiologie masculine et féminine
- * Hygiène ; corporelle et domestique

Section 2 : Culture générale

- * Histoire de la prostitution
- * Littérature érotique et pornographique
- * Cinéma érotique et pornographique

Section 3 : Sciences économiques et sociales

- * Sociologie de la prostitution ; les différentes formes de prostitution, les risques de la profession (les prévenir, les traiter)...
- * Notions de droit à l'usage des prostituées
- * Gestion et comptabilité libérale

Section 4 : Travaux pratiques

- * Techniques de masturbation, de fellation, de pénétration
- * Exercices pratiques sur un mannequin (semblable à ceux utilisés dans les cours de secourisme, ou mieux, semblables à ceux, servant à l'apprentissage de la chirurgie, qui réagissent sensiblement comme des humains)

Section 5 : Options

- * Arts décoratifs (créer une ambiance propice à l'activité)
- * Esthétique (maquillage, costume, soins de la prostituée et du prostitué)
- * L'art des caresses, techniques de massage

Claire, « une prostituée de choc et de charme »

Claire Carthonnet est née en Février 1970, à Lyon. Elle commence à se prostituer en 1987, et milite pour la cause des prostituées depuis 1997 au sein de l'association lyonnaise « Cabiria », qui offre un soutien aux prostituées). En 2002, elle manifeste contre les arrêtés du maire de Lyon, qui veut chasser les prostituées du centre ville.

Pourquoi prendre Claire Carthonnet à témoin ? Parce qu'elles ne sont pas nombreuses, les « filles » qui osent s'afficher pour défendre leur activité en déclinant leur identité. Généralement la prostituée vit dans l'ombre de la nuit, cachée par un monde qui ne veut pas la voir, qui ne veut rien savoir d'elle, et qui lui dénie souvent le droit d'exister.

Claire Carthonnet refuse la mise au ban de la société, l'exil forcé vers la périphérie des villes. Elle refuse d'être condamnée à la précarité, à l'insalubrité, à l'insécurité. Elle s'insurge contre un ordre moral insidieux qui abuse de tous les prétextes pour faire disparaître la prostitution. Elle s'accroche à cette activité qui lui permet d'amasser en deux soirs ce qu'une caissière gagne en un mois.

« Dans son joli 80 m² avec vue sur le Rhône elle a bien reçu quelques habitués, mais le boulot, c'est sur l'autre rive. Le gros des clients (les « papillons » comme elle dit pour parler des hommes « à sexualité d'urgence ») la trouve dans sa camionnette blanche. Les arrêtés du maire et les rondes de la police ne sont pas parvenus à la repousser loin des lumières de la ville. Elle travaille trois heures par soir pour une recette quotidienne, déclarée nulle part, de 500 à 700 euros. « Avec le temps, je suis devenue fainéante. » Derrière elle, quinze ans de trottoir. » – Source : Libération du 09.09.2002

Claire est une prostituée volontaire ; « une travailleuse du sexe », expression qu'elle préfère à la dénomination traditionnelle, qu'elle estime pleine de connotations négatives. Elle veut pouvoir exister, non pas en tant que prostituée, mais en tant que femme exerçant la profession de prostituée ; librement et sans soumission à un proxénète.

En France, la précédente génération de prostituées s'est affranchie en traînant proxénètes et flics pourris devant les tribunaux. La génération de Claire travaille pour son propre compte et sans aucune contrainte. Elle revendique la liberté

Ovidie, actrice de cinéma pornographique

Que pense Ovidie de la prostitution ?

« La prostitution, s'il n'y avait pas de pression sociale (donc de violences extérieures) serait un des plus beaux métiers. C'est quand même beau de gagner des sous en donnant du plaisir. Le problème de la prostitution c'est les conditions de travail. Mais qui ne sont dues qu'à une mauvaise acceptation sociale. Les féministes puritaines qui croient aider les putes ne font que les enfoncer. Je ne suis pas pute, mais je respecte énormément cette profession. Les putes qui travaillent seulement et uniquement pour elles sont souvent plus libres que n'importe quelle femme « normale ». » – Source : <http://www.e-interviews.org/ovidie.htm>

d'utiliser son corps comme le firent les militantes du droit à l'avortement : « *Moi aussi, je suis féministe, mais pas du courant Chiennes de garde* ».

Pour Claire, que représente, symboliquement, la prostitution ?

« *C'est une revanche sur la vie, par l'argent. On ne choisit pas la prostitution. Mais on décide d'y rester. Caissière ou femme de ménage pour une misère par mois, non, je ne veux pas. Je fais de la vente de services sexuels, ce n'est pas la vente de mon corps. Je ne vends pas mon sexe, je ne vends aucun bout de moi. Sinon, je ne serais plus rien aujourd'hui, un trou noir.* » – Source : Libération du 09.09.2002

Pour toutes ces raisons et pour avoir risqué sa vie avec un prostitué qui lui serra la gorge, l'assomma, la pénétra et la laissa gisante sur le trottoir, elle le clame partout : « *Rendre la pute invisible, c'est la mettre en danger* ».

Pour elle et pour les autres filles, Claire ne veut pas de maisons closes ni même de parcs à putes. Elle veut seulement pouvoir exercer en toute tranquillité, pouvoir vivre de son sexe, de son corps, dans la dignité et dans le respect, avec les devoirs et les droits de tout citoyen.

Claire Carthonnet à l'œuvre – Entrevue

« Combien de temps les clients restent-ils dans le « magasin » ?

Cela dépend de la prestation... Si c'est en camionnette, ça dure rarement plus de 10 minutes.

Vouvoyez-vous ou tutoyez-vous vos clients ? Vous affublez vos habitués d'un petit nom, n'est-ce pas ?...

Je les vouvoie. Non pas du tout, je ne connais même pas leur prénom.

Est-ce que vous faites ça avec plaisir ?

Je ne fais pas ça avec plaisir. Un client qui ne paye pas, pour moi ce n'est pas un client. Et pour moi, dans mon travail, ils sont tous clients.

Quels sont vos tarifs et quel est votre « panier moyen » ?

Mes tarifs sont 40 Euros la pipe, 80 Euros l'amour ! Après, il y a des options, et le panier moyen est d'une centaine d'Euros.

Quels sont les extra ?

Les extra c'est le fait de poser ses mains sur mon corps, le fait de vouloir d'autres pratiques sexuelles. Je ne fais pas d'extravagance. Les clients qui me demandent de me lécher les pieds, je leur prends 100 Euros. Je ne fais pas de sado-maso, je ne fais pas de zoophilie.

Y'a-t-il autre chose que l'on peut lécher pour le même prix ?

Non. On ne touche pas le sexe, on ne met pas de doigt(s) dans la chatte, on ne lèche pas la chatte. Il y a des mesures d'hygiène aussi qui rentrent en ligne de compte...

C'est onéreux pour une fille qui n'est plus de toute première fraîcheur...

Ca veut dire quoi première fraîcheur ? C'est un discours machiste, sexiste et honteux. » – Source : <http://www.lyonpeople.com/presse/p6claire.html>

Le « peuple de l'abîme » passe à l'action

« La prostitution aujourd'hui » – Colloque du 16 mai 2000 – Unesco – Paris

Transcription de l'intervention de Claire :

« Bonjour, je m'appelle Claire, je suis prostituée et aujourd'hui vous m'appelez le peuple de l'abîme de l'esclavage sexuel. Le titre seul de ce colloque annonce bien son contenu. Tout le mépris de la société envers les personnes prostituées est ici reproduit et renforcé. Déjà fortement stigmatisé, exclu et marginalisé, ce groupe social se retrouve une fois de plus associé à des notions telles que gouffre insondable, porte de l'enfer, perte, désespoir, ruine. Le fait de nommer les personnes, vivant du travail sexuel, « peuple de l'abîme » les enferme dans un jugement moral des plus éculés.

De plus et encore une fois, les principaux concernés sont exclus du débat. Les femmes et les hommes qui vivent aujourd'hui de la vente des services sexuels sont réduits au silence et leurs paroles sont tout simplement niées, mais comment respecter les paroles des personnes perçues et définies a priori comme victimes du pire des esclavages ?

Finalement, quand on affirme traiter d'un problème de société, le strict minimum consiste à considérer les analyses des professionnels travaillant depuis des années au quotidien et sur le terrain en collaboration avec les personnes prostituées. Pourtant, aucune de ces associations de santé communautaires avec les personnes prostituées n'a été invitée à ce colloque. Le débat annoncé risque fort de se réduire à une grande messe consensuelle, un prêche pour convaincus qui ne fera qu'entériner une vision abolitionniste et misérabiliste de la prostitution.

Certaines personnes prostituées veulent trouver d'autres sources de revenus que la prostitution et il est fondamental de les aider dans cette démarche. Mais bien d'autres revendiquent le travail sexuel comme une source de revenus décente et s'organisent afin d'obtenir des meilleures conditions de travail, une protection contre l'exploitation de leur travail et contre les violences de la part des prostituants, de proxénètes, d'institutions, de la société toute entière.

L'opinion selon laquelle la prostitution est une violence inhérente contre les femmes entrave de fait l'amélioration des conditions de travail de ces femmes ainsi que leur plus grande autonomie. Nous considérons que la vente des services sexuels en soi n'est pas plus une forme d'esclavage que la vente des services domestiques, nourriciers ou éducationnels.

Depuis quelques décennies déjà, les femmes ont choisi de vivre indépendamment d'un mari pourvoyeur en professionnalisant des activités dites féminines. Certaines sont devenues psychologues et vous vendent leur qualité d'écoute, d'analyse et de communication, d'autres se sont spécialisées dans la petite enfance et prennent soin de façon salariée de vos enfants à la crèche, à l'école. D'autres encore sont devenues des techniciennes de surface et nettoient vos bureaux, vos maisons.

Alors, pourquoi d'autres ne pourraient-elles pas vivre de la spécialisation professionnelle qu'est la vente des services sexuels à vos maris, amis et fils. Plutôt que de tenter de comprendre en quoi la prostitution questionne la perception judéo-chrétienne sexiste et répressive de la sexualité, du corps et des relations humaines comme l'argumente le manifeste des travailleuses du sexe de Calcutta, ce colloque fait un autre choix.

Il fait un retour en arrière de 150 ans à l'époque du débat entre l'abolitionnisme chrétien voulant sauver toute femme de l'abîme que représentait la sexualité non procréatrice en dehors du mariage, et le réglementarisme à la Parent-du-Châtelet, médecin hygiéniste, responsable des égouts de Paris et de la prostitution. »

Les raisons de se prostituer

« Un docteur Parent-Duchatelet publie en 1836 un ouvrage « De la prostitution dans la Ville de Paris » ; tous les historiens de la question s'en servent comme livre de référence.

Il étudie les raisons qui poussent les filles au plus vieux métier du monde... le désordre, la paresse... le goût des habits luxueux... sans oublier la misère, les salaires insuffisants des servantes, lingères ou couturières. Beaucoup sont abandonnées avec un enfant par leur amant, d'autres sont chassées par leurs parents. Certaines pouvoient aux besoins d'une famille nombreuse ou à leurs vieux parents. On retrouve à toutes les époques à peu près les mêmes motifs. » — Source : « La fermeture - 13 Avril 1946 : la fin des maisons closes »

Entrevue de Claire Carthonnet

« Qu'est-ce qui a motivé votre intervention au colloque de la Fondation Scelles ?

Il n'y a qu'à lire l'intitulé de ce colloque, « Prostituées, le peuple de l'abîme », c'est plutôt péjoratif non ? Les gens qui ont organisé cette réunion ne veulent pas entendre les prostituées, parce qu'ils nous considèrent comme des aliénées, des personnes en marge de la société. Pour eux nous sommes toutes droguées et ils se servent de la médiatisation du phénomène des filles de l'Est pour faire entendre leur position abolitionniste.

Vous reconnaissez qu'il existe bel et bien une prostitution qui relève de l'esclavage ?

Bien sûr qu'il existe des réseaux où les gens sont soumis et victimes d'esclavage. Le problème, c'est que ces gens s'en servent pour faire valoir leurs thèses abolitionnistes. Ce sont des réactionnaires qui veulent complètement prohiber la prostitution. Le problème, c'est que si l'on interdit la prostitution, des filles continueront à vendre leurs services en marge, dans des conditions encore plus dangereuses.

Que préconisez-vous pour lutter contre l'esclavage sexuel ?

Il faut démarginaliser ce métier. Pour moi le travail du sexe, ça englobe beaucoup de choses : téléphone rose, pornographie. Avec Cabiria, on milite bien sûr contre le trafic et nous tentons de nous organiser pour que le métier soit reconnu légalement, avec un statut libéral. Moi je veux être reconnu comme travailleuse du sexe. L'élaboration de ce statut devrait également être fait avec l'ensemble du métier, comme ç'a été le cas dans les autres secteurs. On pourrait nous définir comme des thérapeutes-sexologues, pour avoir un lieu de travail et ne plus être exploité.

Vous êtes pour la réouverture des maisons closes ?

Non, le modèle à la hollandaise, avec vitrine, ça ne profite qu'au taulier. En fait avec ce système-là, les filles louent la cabine et sont forcées de rentabiliser en faisant le plus de clients possible. Ce sont des conditions de travail très difficiles. Moi je veux exercer mon métier de façon indépendante. » –
Source : www.cabiria.asso.fr/

Le pouvoir aux prostituées !

Voici la transcription des interventions de Claire Carthonnet, médiatique prostituée, tirée d'une discussion intitulée « Marché de femmes » (<http://archives.forum.chiennes-degarde.org/index.php?lecture=26084>), discussion tenue sur le forum des Chiennes de Garde (association féministe fondée pour dénoncer les « insultes sexistes » faites à l'encontre des femmes – publiques –) :

Message du 24.10.2001_1°

« Même si, pendant longtemps et encore aujourd'hui, l'exploitation des femmes par les hommes est une réalité sur les trottoirs, la prostitution est un phénomène beaucoup plus complexe que vous ne vous l'imaginez. On ne peut réduire la prostitution à l'exploitation des femmes par les hommes.

Le féminisme a donné un désir d'autonomie et d'indépendance aux prostituées. Cela a pris forme depuis 1975, avec la révolte des prostituées contre la répression policière abusive. Au début des années 80 les prostituées ce sont aussi révoltées contre les proxénètes et les flics ripoux. Beaucoup de ces femmes se sont débarrassées de l'oppression et elles sont restées sur les trottoirs. On les appelle aujourd'hui « les anciennes ».

Cela illustre qu'il est illusoire de croire que toutes les « filles de l'Est » et que toutes les « Africaines » ou toutes les prostituées sous le joug de proxénètes arrêterons de travailler sur les trottoirs de Paris ou d'ailleurs si les proxénètes étaient neutralisés. Elles seront libres de choisir ou pas cette activité, de la considérer ou pas comme un moyen tangible d'accéder à l'autonomie et à l'indépendance.

Il y a beaucoup de questions dont je ne possède pas les réponses.

Je voudrais juste que l'on ne nous déconsidère pas en tant que « putes », juste que l'on prenne en considération notre existence, sans jugement moral, pour tenter de trouver ensemble des solutions qui permettraient aux prostituées de travailler librement, en toute sécurité.

Aussi longtemps qu'une agression, un viol ou un meurtre de pute sera pris à la légère et banalisé, toutes les femmes seront en danger. »

Message du 24.10.2001_2°

« Il est vrai que nous n'aimons pas faire des fellations à des gros porc souvent sales ou nous faire baiser par eux mais, outre le fait que de beaux et jeunes étalons vont souvent voir les « putes », en pratique il est facile et aisé de dissocier le privé du public, même en sexualité. Ce qui nous préserve, c'est notre affectivité, qui se trouve à l'opposée de notre sexualité. Comme pour beaucoup de personnes, notre comportement sur le lieu de notre activité professionnelle est à l'opposé de notre comportement en privé, or, le discours collectif nous associe au mot « pute » comme si nous n'étions que des « putes » nées, vivantes et mortes ainsi.

Les inconvénients de la prostitution tiennent le plus souvent au risque d'être une « pute » dans une société qui stigmatise les prostituées. Les véritables dangers viennent moins de l'activité que du regard de la société sur les prostituées. Les associations fournissent aux prostituées les moyens de se préserver des maladies (capote, fémidon, gel, etc.), mais il est difficile pour beaucoup de femmes d'être prostituées et de pratiquer sereinement la prostitution à cause de leur exclusion sociale, de leur dénigrement moral, de leur précarité professionnelle. Cette situation légitime et induit les diverses violences que subissent les femmes prostituées. Les viols, les meurtres, les agressions physiques ou verbales sont considérés comme les conséquences logiques d'une activité tortueuse qui ne saurait avoir que les pires conséquences.

Une pute peut être une femme subversive s'opposant au système patriarcal et à la domination masculine, dès lors qu'elle est autonome et indépendante, qu'elle possède tous les moyens légitimes d'exercer cette activité librement.

Gagner sa vie correctement, sans patron, avec une gestion de son emploi du temps libre, sont les avantages qui m'ont amenés sur les trottoirs lyonnais. Je gagne moins qu'une call-girl mais je n'engage pas mon affectivité avec mes clients (aussi vite arrivés, aussi vite partis). Pas le temps pour eux de mettre en question l'aspect professionnel de la relation. Il n'y a pas de mensonge ni d'hypocrisie dans nos rapports (contraire-

ment à ce qui se passe dans le mariage). Il y a le pouvoir de choisir le client. Il y a le contrôle du respect du contrat implicite passé entre deux adultes consentants. Récupération du pouvoir économique par les femmes de classe sociale défavorisé.

Tel est le modèle de prostitution que je revendique.

Nous ne pouvons sans doute pas toutes être sociologues, stars de télé ou de ciné, profs à la fac, ingénieurs, politiciennes énarques... Nous faisons le plus souvent ce que l'on peut avec ce que l'on a. C'est ce que moi j'ai fait ; la pute, plutôt que femme de ménage ou caissière. Il n'y a aucun jugement de valeur, il y a juste la capacité de chacune à choisir une activité dans le peu de choix qu'elle a. »

Message du 24.10.2001_3°

« « L'hétérosexualité est un régime politique sous lequel nous vivons, fondé sur l'esclavage des femmes. Dans une situation désespérée comparable à celle des cerfs et des esclaves, les femmes ont le « choix » entre être des fugitives et essayer d'échapper à leur classe (exemple, les lesbiennes) et/ou de renégocier quotidiennement termes à termes, le contrat social. » – Monique Wittig.

Pour ma part, je me considère, si je suis hétéro, comme une esclave qui négocie sa condition de femme avec ce que je considère comme le mieux pour moi et le moins aliénant, et si je suis une lesbienne, comme une esclave en fuite qui profite en plus du système patriarcal et de la sexualité des hommes pour être autonome.

Sur l'accès à la sexualité des hommes organisée dans la prostitution ou la pornographie :

Cet accès à la sexualité favorise les hommes et légitime leurs comportements sexuels. De plus elle enferme la sexualité des femmes dans des rôles de servitude, services domestiques et sexuels gratuits, procréation, mariage, etc...

A nous les femmes de démystifier notre sexualité et de sortir du système politique patriarcal. Faire l'amour est aussi un plaisir et un désir féminin, donc nous devons organiser notre propre accès à la sexualité. Car si nous ne sommes pas dans les normes du « féminin » il est aussi difficile pour beaucoup de femmes d'avoir une sexualité équitable. Donc pourquoi pas une prostitution pour satisfaire les diverses sexualités féminines

(hétérosexuelle, homosexuelle, et autres) ainsi qu'une pornographie féministe ?

Je ne fait ici que poser des questions et me servir de théories dont je me sens la plus proche ! »

Message du 24.10.2001_4°

« Mon message se résume globalement à une nécessaire solidarité avec les femmes, non pas à un jugement moral à leur encontre. En luttant ensemble, on peut tenter de se comprendre, ce qui, je le rappelle, n'est pas des plus évident lorsque l'on est une prostituée : à plusieurs reprises, lors de rencontres avec certaines intellectuelles féministes – dont une animatrice féministe reconnue « de garde », rencontrée en compagnie d'une autre grande ponte intellectuelle –, j'ai été scandalisée par le comportement de ces dames, qui perdent rapidement le sens de la solidarité entre femmes, pour lui préférer des alliances douteuses... refusant régulièrement rencontre ou discussion avec des personnes prostituées en activité qui se battent pour un accès aux droits humains, sous prétexte que « celles-ci » ne sont pas à défendre, ou alors contre leur gré et selon les préceptes féministes.

Je ne cherche qu'à faire voir de l'intérieur certaines situations complexes dont les représentations littéraires, cinématographiques, médiatiques, ne sont qu'un mauvais reflet. »

Message du 24.10.2001_5°

« J'ai été caissière en hypermarché il y a bien longtemps. Je serais peut-être restée caissière, je ne sais pas trop, si... si... si, en tant que telle, je pouvais gagner 4500 euros par mois pour 3 heures de boulot par jours, et ce 4 ou 5 jours par semaine. Là oui, peut-être.

Il faut tout de même rappeler que de toute façon le travail salarié est une forme d'esclavage. « *Faire la pute* » aujourd'hui me donne une liberté à laquelle je n'aurais pu prétendre en tant que caissière. Certaines diront que là, Claire, c'est du vice. Non ! mon travail me donne beaucoup de liberté ; et du temps surtout. Ce soir, par exemple, je ne suis pas allée travailler car je suis en train d'écrire un livre [sur la prostitution] ; j'y passe beaucoup de temps (« *J'ai des choses à vous dire* », aux éditions Robert Laffont, ISBN : 2221099176, sorti

en Avril 2003). Si j'avais été caissière je n'aurais pas eu cette liberté. »

Message du 24.10.2001 _6°

« Je ne possède aucun diplôme. J'ai arrêté mes études à 16 ans, puis j'ai été caissière et j'ai choisie d'être prostituée. Après de longues années oisives et légères, j'ai décidé de reprendre des études, en tentant une Capacité en droit, tentative soldée par une déception de cette corporation. Puis j'ai tenté le DAEU pour entrer en fac de sociologie, mais j'ai essuyé un échec à l'examen avec un 0 éliminatoire en anglais.

Pour le moment je m'attelle à l'écriture d'un livre sur la prostitution et peut-être que je reprendrais mes études.

Pour répondre à la question sur la dissociation [de la personnalité d'une prostituée], je n'ai pas de réponse claire et réfléchie. J'ai tenté en collaboration avec une étudiante en psychologie de Toulouse de théoriser ce comportement. Au début je pensais à des comportements schizophrènes mais elle m'a infirmé cette position. Depuis je cherche et je ne fais qu'un rapprochement avec la situation professionnelle de beaucoup de gens « normaux ». Personnellement je n'ai pas de problème dans le privé par rapport à mon activité. Je pars au bureau conditionné et j'en revient sans conséquence. Sauf, effectivement, lorsque j'ai à subir des violences pendant mon travail. Alors le réconfort ou la présence de mes proches est importante. Je ne leur raconte jamais ce qui ce passe au « bureau », et sûrement que cela me pousse à des comportements excessifs et caractériels. Mais n'est-ce pas le cas pour beaucoup ?

Pour les porcs, ils sont pour ainsi dire inexistants, je veux dire par là que je les rend invisibles et que la seule chose qui prend forme est l'argent que je reçois.

Mon travail est tout aussi dur que celui de la femme à l'usine, ou je ne sais pas trop quel modèle de référence. »

Message du 26.10.2001

« Je ne fais « payer » aucun homme. Je me sers seulement du système en place pour ma propre survie ou autonomie. Je suis hétérosexuelle avec une sexualité épanouie.

Pour ce qui est de la légalisation, nous n'en sommes pas là encore. Nous préférons avancer à tâtons pour éviter les dérapages Suédois, Hollandais, et autres.

Nous désirons dans un premiers temps créer une plateforme de discussion avec les politiques, les intellectuels et surtout les prostituées, pour arriver à trouver la meilleure solution pour les prostituées. Une alternative à l'abolitionnisme, au réglementarisme, à la criminalisation. »

Message du 27.10.2001

« Il me semble avoir lu juste avant ma réponse et de façon vindicative que l'unique solution était l'abolition. J'ai juste tenté de répondre depuis MA place qui, sans être de toute évidence la plus objective, est nourrie de réalisme bien plus que de fantasmes collectifs ou populaires, eux-mêmes nourris par les médias, la littérature, le cinéma (« Chaos » est un très beau film mais un peu léger et rapide dans un scénario spéculateur et prétentieux, mais ce n'est que du cinéma !).

En général lorsque vous vous promenez dans les villes et le long des trottoirs, les « gens » nous regardent toujours avec beaucoup de compassion (« ces pauvres filles » !) ou avec un peu d'effroi. Ce qui prouve à quel point l'ensemble de la société n'est pas prête à entendre un discours qui parait être une apologie de la prostitution.

Je ne suis pas pour et je ne souhaite aucunement un système réglementariste. Il n'est pour nous prostituées, et les « anciennes » sont d'accord avec cela, pas question de revenir en arrière. Le réglementarisme n'est que la légalisation de l'exploitation de femmes et du proxénétisme. Nous ne voulons pas de cela.

Il faut aujourd'hui réfléchir et écouter les prostituées pour trouver une solution alternative en faveur de celles qui choisissent d'être des travailleuses du sexe, libres et indépendantes.

Pour celles qui sont exploitées il existe en France une législation des plus répressives en matière de lutte contre l'exploitation et le proxénétisme. La réalité est que tout le monde profite de cette exploitation et en premier lieux nos grands hommes de la République, nos services publics et judiciaires...

A Paris, par exemple, un homme du parquet de Paris est chargé de placer les nouvelles Africaines et filles de l'Est au bois de Vincennes. A Lyon certains agents des mœurs sont en lien avec des réseaux de trafiquants de femmes, qui se rendent directement dans les bureaux des agents pour remettre des

« enveloppes ». Eux les « sortent », les protègent, les abusent, en profitant sexuellement d'elles. Et ceci n'est qu'un petit exemple des pratiques qui ont cours « sur les trottoirs ».

Voilà pourquoi il n'y a pas de volonté de sortir du système abolitionniste. »

Message du 28.10.2001

« Je suis souvent en colère contre les personnes ou les mouvements qui pensent faire de la lutte contre la prostitution une lutte contre le système de domination masculine. Mais je crois réellement que le problème se pose en terme de sexualité féminine et de regard que les femmes portent sur leur vagin et sur leur clitoris. Lorsqu'elles portent un jugement sur mon comportement professionnel, lorsqu'elles ne comprennent pas, elles expriment le fait que l'on ne doit pas utiliser son sexe à des fins vénales. Elles participent ainsi au fait que le sexe est plus « précieux » que les autres parties du corps et que son usage ne peut être acceptable dans cette situation. Pourtant toutes les parties du corps sont des outils et forces de travail... Alors pourquoi pas mon sexe ?

D'ailleurs j'aimerais beaucoup que vous m'expliquiez en quoi pour vous, femmes non prostituées, le fait qu'une femme libre et indépendante utilise son sexe comme un outil de travail est en soi une violence ?

La prostitution n'est qu'une pratique dans l'usage professionnel du sexe. C'est une pratique inhérente à l'industrie du sexe qui est légale et acceptée de tout le monde ou presque. La pornographie, les sex clubs, les saunas, ne se posent pas en terme de violence, sauf lorsque ce sont les hommes qui utilisent leur sexe en tant que gigolo pour femme aisée et bourgeoise, ou lorsque certaines vendent des services sexuels aux lesbiennes... »

Message du 05.11.2001

« Lorsque je suis arrivée sur ce forum je n'avais pas la prétention de convaincre, mais au moins celle de faire entendre un discours de l'intérieur. Je m'aperçois, comme d'habitude avec beaucoup de féministes, à quel point elles peuvent être butées et têtues. Tout ce qui vous intéresse, c'est vous ! J'aurais bien voulu voir les femmes au moment de leurs propres luttes pour leurs droits, si les hommes avaient mis leur veto en disant « *on va, nous les hommes, réfléchir aux droits à donner*

aux femmes, car ces pauvres femmes n'ont pas de cerveaux et sont aliénées par les hommes donc elles ne peuvent se défendre ». »

Message du 05.11.2001

« Vous devriez avoir un éventail de lecture un peu plus élargi car de très grandes chercheuses bûchent depuis longtemps sur la question [de la prostitution] et ont un peu, sinon beaucoup, d'avance sur vos réflexions ; et elles sont bien loin du don d'organe ou de la domination masculine...

Pour exemple, lisez donc Gail Pheterson « Le prisme de la prostitution », ainsi que Béatriz Préciado avec le « Contra-sexuel », ou encore Paola Tabet, Monique Wittig, Marie-Hélène Bourcier.

Le sexe, le plaisir, le désir, sans contrainte ni tabou entre adultes consentants n'est pas encore criminel en France mais nous n'en sommes pas loin. »

Paroles de prostituées

Vue du Canada en 2000

Marie-Claude : « Il faudrait cesser de se demander pourquoi les filles se prostituent. On a le droit d'aimer rendre des services sexuels, d'aimer plaire aux hommes – ou aux femmes. Ce qui est anormal, c'est d'être poursuivi comme ça.

La prostituée cherche souvent l'autonomie, avec un bon salaire et sans patron.

Oui, certaines aimeraient changer de boulot, comme tant de gens dans notre société. Bien sûr que certaines sont exploitées... comme partout ! Le plus souvent, c'est un métier qu'on pratique de trois à cinq ans, le temps des études par exemple. C'est ça, le marché de l'emploi aujourd'hui. Celles qui le font pour la drogue ne se considèrent pas comme prostituées, elles sont plutôt complètement coincées et survivent comme elles le peuvent. D'autres aiment leur métier, dansent sans gêne devant une salle pleine, pratiquent la fellation comme elles achèteraient une pinte de lait. Un job, quoi ! »

Darlène : « Les médias rapportent très souvent les agressions de prostituées de rue, mais le métier n'est pas dangereux pour toutes les filles. Les escortes qui travaillent en agence sont encadrées et protégées. En arrivant chez le client, la fille empêche l'argent, puis passe un coup de fil à son employeur pour l'informer que le compteur peut commencer à tourner. Au bout du temps convenu, un chauffeur attend la dame à la porte. Les tarifs n'ont rien à voir avec la prostitution de rue : les filles gagnent au moins de 180 \$ à 200 \$ de l'heure, dont la moitié revient à l'agence. »

Marie-Claude : « Le harcèlement des policiers est malheureusement banal. Les amendes pleuvent pour un oui ou pour un non, parce qu'une fille a traversé la rue au feu rouge, parce qu'elle prend deux places sur un banc public (!), parce qu'elle a adressé la parole à un homme en voiture depuis le trottoir. Tous les prétextes sont bons. Il lui faut alors travailler encore plus pour les payer, ces amendes ! Même chose quand on lui fait perdre 24 heures en prison. C'est ridicule. La haute direction admet le problème, mais ses jeunes Rambos sont incontrôlables sur le terrain. Heureusement, depuis cinq ans,

les mentalités évoluent. L'intérêt de la population et du gouvernement pour ce dossier est palpable : le Parti politique des prostituées (PPP) et les revendications de notre groupe au moment de la Marche des femmes ont eu un certain effet. »

Clients violents, policiers agressifs, souteneurs manipulateurs, recoins sombres et parkings déserts, les risques quotidiens avec lesquels flirtent les filles sont nombreux et considérables.

Claudia : « Si le client opte pour la voiture, on est tenté d'aller se stationner en zone industrielle pour ne pas être dérangé, mais je ne m'y sens pas en sécurité. Je mémorise le numéro de plaque. Je préfère le terrain d'un garage en dehors des heures d'ouverture, pas trop loin des résidences ou d'un poste de police. Je ne vais pas dans les ruelles non plus. J'évite les gars qui ont bu ou qui ont pris une drogue. S'ils semblent violents, je descends simplement de la voiture ou les prie d'un ton ferme de sortir de chez moi. J'ai toujours mon cellulaire: le 9-1-1 est programmé. J'ai aussi une lime en métal en permanence. Elle n'a jamais servi... »

Claudia : « L'été dernier, les policiers m'ont demandé d'aller travailler sur une petite rue sans commerces ni passants... ni sécurité pour moi. Je me retrouvais donc devant les résidents du quartier et leurs enfants, sous leur fenêtre de salon, puis, passée une certaine heure, complètement seule. Le nombre de filles agressées a doublé à cause de ce genre d'initiative.

Les policiers ne se rendent pas compte de ce qu'ils nous demandent. Si on me propose un compromis qui a du bon sens, je m'exécute. Mais quand un fou joue les dictateurs et refuse de discuter sans crier, je ne me laisse pas faire. J'ai déjà eu droit à des insultes à plusieurs reprises et même à des menaces de coups. Les petits nouveaux qui découvrent leur pouvoir n'ont pas peur d'en abuser. Cela m'insulte d'être accusée de flâner alors que je travaille. »

Mylène : « Mes deux pires expériences, je les ai vécues avec un avocat qui m'a sodomisée de force sans vouloir me payer – heureusement, mon copain l'a rattrapé –, et un policier qui m'a violée et battue sauvagement. Je me suis réfugiée chez un dépanneur, mais j'ai eu trop peur de la police pour l'appeler à l'aide. Ce sont les deux souvenirs les plus atroces de ma vie. »

Claudia : « Mon boulot, c'est trois quarts de relations humaines et un quart de services sexuels. Je prends des nouvelles de mes clients en début de rencontre, en les quittant je m'informe de savoir comment ils rentrent chez eux ; je leur rappelle de rester prudents l'hiver sur les chemins glissants. Je les caresse et les essuie un peu après le rapport sexuel. Je reste polie et charmeuse jusqu'au bout. Un geste spécial, un compliment, une attention ; les clients adorent se faire draguer. J'allonge l'heure s'il le faut pour ne pas couper court à la rencontre. Je ne leur fais jamais sentir qu'ils sont de trop, que je n'ai plus de temps. Cette façon de faire adoucit les choses pour eux comme pour moi : ils ne sont pas sous le signe du dollar et moi, pas une marchandise. Je ne cède jamais aux avances ou aux cadeaux des souteneurs ou des pushers. Face au client, c'est pareil. S'il me parle mal ou m'insulte, il n'aura pas mes services. »

Claudia : « La rue, l'hiver, c'est moins évident. Il faut vraiment vouloir. Beaucoup de filles stoppent les affaires quelques mois, préfèrent le téléphone ou les agences. Des heures dehors avec foulard, bottes et manteau sur le dos, la différence de température entre les voitures surchauffées et l'air glacial, tout cela fatigue. Heureusement, certains bars me connaissent bien et me laissent entrer. Je connais aussi un propriétaire de garage qui me laisse utiliser sa salle de bain. »

« Entre filles les relations sont plutôt froides. Beaucoup de mes consœurs prennent de la drogue et je préfère m'en tenir loin. La solidarité et l'amitié sont rares dans cette profession. Il faut surveiller ce que l'on dit, et surtout à qui. Dans mon quartier, rue Ontario, c'est chacune pour soi. Personne ne te préviendra. »

« Je ne porte rien de choquant : jamais de fesse ou de nichon à l'air. Juste ce qu'il faut pour montrer ce que je propose. Je commence mon quart vers 20 h, un peu plus tôt l'hiver, et je finis vers 4 ou 5 h. Je continue parfois jusqu'au matin pour intercepter la clientèle des travailleurs qui commencent tôt. Un « complet » vaut entre 80 \$ et 100 \$; un oral, entre 30 \$ et 40 \$. J'ai en moyenne trois ou quatre clients par nuit. L'été, c'est chaud dans tous les sens du terme ; à l'automne, la libido des gens faiblit un peu. »

« Je recevrais tous les clients chez moi s'ils le souhaitent, mais bon nombre d'entre eux sont échaudés et craignent de venir. Il n'est pas rare que les clients soient victimes d'un souteneur caché dans l'appartement pour les attaquer. Alors ils se méfient. Mais en faisant preuve d'honnêteté, on finit par gagner leur confiance. »

Il est de ces métiers plutôt abstraits difficiles à imaginer au jour le jour. D'autres sur lesquels on a tellement d'idées préconçues que notre imagination nous éloigne de la toute simple réalité. La prostitution semble appartenir à ces deux catégories.

Darlène : « Bien souvent, les hommes ne demandent aucun service sexuel. Ils sont prêts à payer pour parler, parfois pour être sous l'effet d'une drogue avec quelqu'un. Dans le fond, ils cherchent une amie. »

Mylène : « Ton boulanger, ton mari, ton voisin peuvent fréquenter des prostituées. Je ne m'habillais pas de façon provocante, alors j'attirais les hommes ordinaires. Ils étaient presque tous pères. Leur initiative vient généralement d'un blocage sexuel avec leur femme. La fellation le plus souvent. Ils faisaient souvent tout le travail sexuel dans le couple et désiraient tout simplement une partenaire différente, plus dominante. Ce n'est pas facile de gagner la confiance des clients : ils se sont souvent déjà fait voler par des filles. Moi j'étais gentille et honnête et j'avais de plus en plus de clients réguliers. L'un d'eux m'a offert une carte à mon anniversaire. J'étais touchée. Je me souviens aussi d'un vieux garçon qui s'ennuyait dans la vie ; il voulait seulement passer du temps avec moi, me raconter sa famille, ses problèmes au bureau, sa vie. »

« Les passes se font vite. On commence par fixer le prix et poser les conditions, puis le client choisit s'il veut rester dans sa voiture ou se rendre jusqu'à une petite chambre. Une fille peut refuser un service sexuel, en cas de manque d'hygiène ou de propos violents, par exemple. On n'a pas à s'abaisser à ça. Une fois à l'hôtel, si le client craint les vols, il voudra que tu te déshabilles avant lui. Personnellement, je tenais à me doucher avant et après chaque rapport. Pour une heure de service, je demandais 50 \$ le « complet » et 20 \$ pour une fellation... le prix d'un quart de coke. Le tarif pouvait grimper jusqu'à 100 \$ pour un coït sans condom. Je l'ai fait une fois, malgré le VIH

et l'hépatite C qui coulaient déjà dans mes veines. J'ai eu conscience de ma folie : ce fut la seule et unique fois. »

« Je marchais tout le temps pour ne pas me faire arrêter. Je n'avais qu'une paire de bottes trop petites et les pieds en sang. Je n'investissais pas un sou dans mon bien-être : ni vêtements, ni nourriture. Je ne possédais qu'un rouge à lèvres et un crayon noir pour bien paraître. Un repas aux deux jours, trois jours d'affilée sans dormir, c'était mon quotidien. Je pesais 90 livres... Rien ne m'arrêtait : ni la fatigue ni la faim. J'enfilais les passes comme un moulin à coudre à On puis à Off. Je n'ai jamais éprouvé de plaisir dans ces moments-là. La prostitution coupe déjà la libido, mais la coke achève de la tuer. Etre « gelée » permet aux femmes de travailler quand même. Pour le plaisir du client, la fille doit feindre l'orgasme chaque fois. La prostitution, c'est du théâtre ; l'envers du décor n'est pas très beau. »

« Ce qui me dérangeait au tout début, c'était d'avoir couché en une semaine avec autant d'hommes qu'en une vie. J'avais mal au cœur en y pensant. Je me sentais sale, coincée. Je fermais les yeux pour endurer l'acte sexuel ; je visualisais mon quart de coke pour tenir le coup. Mon esprit se détachait de mon corps pour que seule la chair reste. J'avais peur, consciente que la situation pouvait déraiser à tout moment. »

« Les filles ont toujours du boulot : un lundi à 3 h du matin, un dimanche soir, un samedi midi... Si elles cherchent, elles trouvent. Les prostitués n'ont pas ces possibilités : pour les clients gais, ils doivent être jeunes et beaux en plus d'avoir des capacités physiques extraordinaires. C'est bien plus difficile pour eux. Et quand ils perdent pied, les gars tombent plus facilement dans la vente de drogue ou le vol. »

Marie-Claude : « La femme entretenue ne dérange personne et ne vient pas nous remettre en question dans nos valeurs. Si certaines crachent sur les prostituées, c'est par manque de solidarité féminine ou parce qu'elles n'acceptent pas leur propre situation. La nôtre leur paraît pire, ce qui leur redonne un peu d'estime. Il y a une certaine forme d'hypocrisie dans tout ça.

Et il y a surtout le tabou de la sexualité féminine et du contrôle de son propre corps, la crainte injustifiée de la propagation des MTS et du sida, la mise au jour de choses qu'on

préférerait ignorer et, bien sûr, la culpabilité face au plaisir. Les bonnes vieilles valeurs et croyances judéo-chrétiennes, quoi ! »

Mylène : « Le client, même s'il paie, abuse de la fille qui se prostitue pour survivre. C'est très blessant de se prostituer. Les femmes détestent les filles de trottoir... mais continuent à aimer leurs maris. Ce sont pourtant eux qui viennent nous chercher ! La société en général nous méprise. C'est pourtant tout un métier que d'apprendre à donner du plaisir. »

Claudia : « Je pratique un très beau métier. J'ai vu des clients pleurer dans mes bras, sortir toute leur colère, me faire de grandes confidences. Ils se dévoilent à moi, me parlent avec intimité, me montrent leur corps. Qu'ils soient gênés ou remplis d'assurance, j'ai de l'affection pour eux. Avoir de l'entregent, un bon contact avec les autres, faire preuve de psychologie, tout cela demande beaucoup d'énergie. Je conçois que les gens soient intrigués et posent des questions. Alors je leur réponds. J'explique, je démystifie, je sensibilise. Si personne ne brise le mur du silence qui se dresse trop souvent entre les prostituées et les résidants, nous resterons toujours les coupables qui laissent traîner seringues et condoms. À force de marcher tête basse, on véhicule les préjugés. » – Source : http://www.canoe.qc.ca/artdevivresociete/juin20_prostitution_i-can.html et http://www.canoe.qc.ca/artdevivresociete/juin20_prostitution_g-can.html

Vue de France en 2003

Monique se prostitue depuis trente-trois ans. A 50 ans, elle arpente tous les après-midi le trottoir d'une petite rue du centre de Paris :

« J'ai commencé dans des bars à 17 ans. La plupart des gens ne le comprennent pas, mais la prostitution, c'est un métier comme un autre, même si c'est pas un métier qui peut plaire. En tout cas, je le fais bien. En professionnelle. »

« Nous, les prostituées françaises traditionnelles, on est arrivées à l'indépendance. Ces filles venues de l'étranger, ça nous ramène à des temps anciens. Ça donne une mauvaise image de la prostitution. Il faut les renvoyer chez elles. »

« Je travaille beaucoup avec des habitués, M. Tout-le-Monde, de 18 à 87 ans. Il y a une belle hypocrisie, en France : les putes, personne n'en veut, mais tout le monde y va ! Pour certains, c'est un besoin. Ils ont des fantasmes. Ou ils sont

seuls. Parfois, ce n'est pas que sexuel. Ils ont besoin de parler. On leur fait du bien. »

« J'aime être dans la rue. Il n'y a personne qui me commande. Quand j'ai envie, je travaille. Quand j'ai pas envie, je bois mon petit café tranquille. Tout le monde me connaît. Quand je sens pas le client, je monte pas, pour éviter l'embrouille en chambre. Ce qui nous manque, c'est une reconnaissance, des droits au logement, à la Sécurité sociale, à la retraite. La plupart des filles se sont mises au RMI pour avoir une couverture sociale. »

Mara est une belle « femme » au teint doré qui est née garçon, au Brésil, il y a 31 ans. Lorsque, d'un geste distingué, elle replace les lunettes de soleil de marque qui retiennent ses longs cheveux bouclés, rien ne laisse deviner qu'elle est toujours physiologiquement un homme, qui se prostitue à Paris depuis quatre ans.

« Je viens d'un petit village près de Sao Paolo. Je suis née dans une famille bien, j'ai étudié jusqu'au niveau du bac. A 15 ans, j'ai commencé à prendre des hormones : quand on arrive à l'âge sexuel, on sait qui on est... Mais, au moment de chercher du travail, le décalage avec mes papiers d'identité m'a bloqué toutes les portes. Je me suis retrouvée à Sao Paolo, sans rien à manger. Une copine m'a montré le travail. Puis j'ai appris qu'en Europe on gagnait mieux. J'avais soif de connaître le monde, et, surtout, je ne voulais pas que ma famille souffre du regard porté sur les prostituées : tout le monde pensait que je gagnais ma vie en faisant des photos dans des magazines pour transsexuels. »

« A partir de 1998, j'ai travaillé en appartement en Suisse et en Italie, en maison close en Espagne. Mais c'est en France que j'ai trouvé des conditions de travail confortables. Je cherche mes clients sur Internet, sur certains sites de rencontres. Je mets le mot "véral" pour ne pas perdre de temps. Et je reçois dans mon appartement du 17^e arrondissement de Paris. »

« Je vois quatre ou cinq personnes et je gagne environ 700 euros par jour. Trente jours par mois. Il faut que je profite au maximum de ma jeunesse. Parfois, je m'offre une semaine à Nice ou Ibiza, mais il m'arrive d'en revenir avec 8 000 euros. C'est difficile de ne pas travailler quand on est son propre patron ! J'ai du temps pour moi. Je m'habille bien. Je n'ai pas à me lever du lit et à prendre le métro pour aller au boulot. Pour moi, la prostitution volontaire est un choix, une liberté individuelle. Ce n'est pas vendre son corps, c'est une presta-

tion de service. Quand on est dans la prostitution, on comprend que ce ne sont pas les prostituées mais les clients qui ont des problèmes dans la tête. »

« Mes clients, ce sont surtout des cadres, des chefs d'entreprise, des professions libérales. Des politiques, des gens des médias, du milieu sportif... La plupart sont mariés. Je leur offre une expérience homosexuelle discrète. Quand je les accompagne dans un hôtel 5 étoiles, ce n'est pas compromettant. C'est comme si j'étais leur secrétaire... »

« Fin décembre, je me ferai opérer. Ça me coûtera 20 000 dollars. Ensuite, je prendrai ma retraite. Je rentre au Brésil. J'ai acheté un petit supermarché dans ma ville natale, et je militerai contre les violences faites aux femmes. Je ferai peut-être aussi un peu de repérage de jeunes joueurs de foot pour l'un de mes clients actuels. »

Gérald. Play-boy branché, décontracté, sûr de lui, il a 27 ans mais en paraît cinq de moins. « Ça aide », dit-il en souriant.

« J'ai été violé de 5 ans à 14 ans par un oncle, chez moi, dans mon village. Puis à 14 ans par un curé, lors d'une retraite d'avant communion. Quand je suis arrivé en lycée privé dans la grande ville du coin, J'étais un peu perturbé, pas très intéressé par les études. Dans les toilettes de la gare routière, un gros monsieur m'a proposé 76 euros pour le regarder se masturber. J'ai pris mon courage, j'ai fait ce qu'il y avait à faire. Ensuite, j'y suis revenu régulièrement pendant mes heures de perm. Je me souviendrai toujours des trois urinoirs, des deux miroirs, des portes des toilettes alignées. Sur l'une d'elles, j'avais écrit : « Jeune homme cherche homme généreux. » »

« Plus tard, je me suis prostitué dans le jardin public près de la gare, puis sur les trottoirs de la ville. A 17 ans, j'étais viré de chez moi par mon père policier. J'ai vécu quelques années entretenu par des hommes gentils, amoureux de moi, dont j'ai dépensé tout l'argent. Jusqu'à 20 000 euros par mois. J'ai aussi fait le mannequin, fréquenté la jet-set à Londres, Milan, Düsseldorf... Depuis 1998, je me prostitue régulièrement dans le bois de Boulogne. Je vais là-bas comme vous allez acheter votre baguette de pain. »

« Il y a beaucoup de Beurs, de Noirs, de Roumains, pratiquement aucun Franco-Français. Je demande entre 100 et 150 euros alors que les Roumains, eux, prennent 30 euros. J'emmène les clients dans mon studio à Neuilly. C'est de l'ar-

gent facile que je claque dans des virées nocturnes. Peut-être une sorte de thérapie après ce que j'ai subi : je me venge en récupérant de l'argent. Je sais me jouer des gens. Je sais quel impact peut avoir mon physique sur eux, qui sont en général vieux et moches. Je renverse la situation de domination. La prostitution, ça vous détruit psychologiquement. Ça vous salit. Il y a des passes à vide, où on a envie de mourir. Mais moi, je le gère bien. Je suis blindé.» – Source : <http://www.lemonde.fr/article/0,5987,3230—294512-,00.html>

Le prostitué, cet intrigant

Le prostitué dont il est ici question n'est pas le prostitué ordinaire. C'est le prostitué douteux, qui donne à la prostitution ses lettres d'infamie en faisant de la prostituée l'objet des travers humains les plus vicieux et les plus inhumains.

« Lorsque Mme Benoîte Groult préfaça l'ouvrage de Jeanne Cordelier « La Dérobade »... une des confessions les plus exactes, la plus impitoyable sur la prostitution... elle préconisa – Mme Benoîte Groult – de punir le client. Sans lui, n'est-ce pas, la pute n'existerait pas et par conséquent ni le souteneur ni la tenancière. Simple comme bonjour sous la plume d'une femme de lettres qui ne semble pas avoir fait vraiment le tour du problème dans toute sa complexité. »

La question de la prostitution touche à la source de la sexualité, aux fondements de la vie, à l'origine de l'humanité. Depuis l'Antiquité, les lieux dédiés à la sexualité ont connu toutes les pratiques sexuelles possibles et imaginables. C'est cependant depuis le début du XX^{ème} siècle que les documents écrits (archives policières notamment) et photographiques illustrent de manière irréfutable et à peu près exhaustive la réalité de la prostitution et plus généralement de sexualité humaine, parfois inhumaine, monstrueuse, épouvantable, répugnante ; qui se caractérise par son sadisme et son masochisme (le sadomasochisme régit la plupart des relations humaines).

*D'après une étude paru dans **Repubblica**, 4 italiens sur 10 ont eu leur première expérience sexuelle avec une personne prostituée femme ou transsexuelle ; poussés par une pression sociale qui veut que l'homme soit un étalon-né, pression à laquelle les femmes participent, l'obsession masculine étant de parvenir « prêt à l'emploi » lors du rapport sexuel consacré par la société, notamment lorsqu'il s'agit de florer correctement une femme, et de ne pas la bâcler, la flouer, la frustrer, et de ce fait, la transformer en mégère.*

Chez de nombreux prostitués (particulièrement chez les clients des « lieux de sexe » comme les bordels), le comportement sexuel relève du dédoublement de la personnalité.

« Dans la sexualité, l'homme devient autre pendant que dure l'assouvissement de son instinct. Dans cette période, il

arrive plus ou moins à se contrôler. Ensuite il retourne à son état normal d'individu civilisé. C'est-à-dire qu'il redevient préfet, commerçant honorable, économiste distingué... etc. ; et même parfois homme exemplaire, philanthrope, pédagogue, catéchiste. Ça pose une grande difficulté pour apprécier le comportement de tous ces gens. En tout cas, le bordel avec ses chambres d'illusions canalisait bien des fantasmes tordus qui, sans lui auraient pu peut-être se libérer plus dangereusement. »

C'est dans les établissements spécialisés dans le sadomasochisme que sont atteints les sommets de la dépravation. C'est là que l'homme redevient l'animal qu'il n'a jamais cessé d'être.

« Les anciennes filles de ces maisons estimaient qu'environ 40 % de leurs clients n'étaient pas tout à fait normaux. Mais qu'y a-t-il de plus anormal qu'un homme normal ?

Le plus délicat pour nos praticiennes du vice... assouvir les sadiques. »

Appareillages moyenâgeux et « méthode anglaise », tels sont les moyens mis en œuvre pour satisfaire une clientèle dont on n'hésiterait pas à dire qu'elle relève de la psychiatrie si cette clientèle ne constituait un certain pourcentage de la population – masculine – dite « normale », appartenant à toutes les classes sociales.

« Les frapadingues les plus variés venaient se faire battre, enfoncer des épingles dans le cul, les tétons, le sexe, les balloches... se faire piétiner par des chaussures à hauts talons, brûler les pieds, les guibolles à la bougie... se faire glavioter, humilier de toutes les façons possibles. Certains se faisaient crucifier avec des courroies, une couronne d'épines sur la tronche comme le Christ. Tout ça dans des pièces tapissées de velours noir avec des masques, des têtes de mort, des tibias. »

La question se pose alors de savoir si l'homme est un animal dépravé, ou un être divin qui périclite lorsqu'il n'est pas porté par de merveilleux rêves, des magnifiques projets, de grandes ambitions.

« Pour que les minables se passent de leurs fantasmes, il faut des, circonstances exceptionnelles, des guerres, des révo-

lutions... l'Occupation allemande. Le reste du temps, ça se pogne en rêverie. »

Des individus sont manifestement des bêtes sans foi ni loi qui dégradent tout ce qu'ils touchent, dont la sexualité. D'autres sont peut-être des êtres humains qui tendent vers le divin et qui magnifient tout ce qu'ils touchent, dont la sexualité. Certains individus ne semblent appartenir à aucune espèce connue et reconnue...

« Classifier tous ces joyeux drilles... ces bizarres clients ? Ça me paraît bien difficile. Dans les ouvrages de sexologie, les savants y parviennent plus ou moins... Sado, maso, scatologie, etc. Médor, je ne vois pas à quelle catégorie le rattacher ? Je dis Médor ou Azor ou Milou... n'importe quel nom de clébard. Il s'agit de celui qui vient faire le chien. Il est à poil avec juste un collier. Sa maîtresse le tient en laisse... il court à quatre pattes, il aboie... wouaf ! wouaf !... Il frétille, il lape le contenu d'une écuelle. On lui fait faire le beau pour un susucré. On le frappe sur le derrière. Plusieurs pensionnaires arrivent pour l'admirer... « Qu'il est joli, le gentil toutou ! Oh ! qu'il est mignon ! » Il recommence à faire le beau pour amuser ces dames, en général nues elles aussi... wouaf ! wouaf ! Il obéit bien... on lui ordonne de lécher les bottes, les escarpins des mignonnes. Il flaire les meubles et il finit par lever la patte dans un coin... Hop ! un jet d'urine. Pas le temps de se soulager total... sa maîtresse arrive avec une badine. Il se fait dérouiller sévère. « Sale Médor ! Vilain dégoûtant ! » Elle le soulève par le collier... lui trempe le nez, la barbiche... le museau dans le pipi. Il pleure, il couine... des petits cris plaintifs. Il est au comble du bonheur. »

Si, par une vision primitive, on peut voir les champs de guerre comme des bordels sadomasochistes à ciel ouvert – avec ses bordels ambulants – où les détraqués – sexuels – peuvent assouvir leurs perversions autodestructrices (actes martiaux, actes barbares et actes sexuels sont indissociables), on peut voir les rues, les cités, et les espaces institutionnels, comme autant de bordels à ciel ouvert. De tout le sexe est indissociable, le sexe sous ses formes les plus diverses, les plus inattendues :

« Moins rares qu'on ne l'imagine ceux qui s'habillent en femme, en horrible travelo... qui portent sous leur complet

veston des dessous féminins, bas noirs, guêpière, etc., tous les amateurs de fanfreluches, de godasses à talons hauts. »

Si proche et indissociable du « cloaque » est le sexe... comment s'étonner que le sexe soit si peu sublime et épanouissant et si souvent infâme et infamant ?

« Je ne peux passer sous silence le pire... en tout cas le plus écœurant... les scatologues. Tous ces curieux gastronomes qui se tapent du caca-pipi... qui dégustaient leurs gourmandises à la sortie des orifices. Ils venaient la veille prévenir la sous-maque pour que la dame de leur choix mange des épinards, du chocolat... prenne une purge afin d'obtenir la fiente à leur convenance.

On atteint dans ce domaine une dégueulasserie difficilement supportable à imaginer... à vous raconter. »

« [Les bordels,] c'est comme les chiottes, il en faut, mais ça sert à rien d'en parler. »

« Les maquerelles que j'ai rencontrées sont affirmatives. Elles ont toutes eu des coprophages dans leur clientèle. Elles n'en sont pas d'ailleurs choquées... elles ont tout vu. On ne peut plus les étonner. Elles conviennent cependant que les dégustateurs de fiente n'étaient pas nombreux mais que c'étaient souvent des hommes qui avaient des grosses situations... des nantis et pas forcément très âgés. Quelques-uns se faisaient garder les excréments dans des petits pots, des pièces de vaisselle luxueuses et ils se délectaient à la petite cuillère... en vermeil, si possible.

Plus courants étaient les amateurs de défécation qu'on installait sous des tables transparentes... des cuvettes spéciales. La fille faisait ainsi au-dessus du monsieur allongé sous la table et qui se paluchait au spectacle.

Restaient ceux qui au contraire voulaient se soulager sur la fille. Dur de trouver des candidates, même à prix d'or. Ce genre de scatologues dégauchissaient ces raretés plutôt dans les bordels de très basse catégorie. Seules quelques vieilles radasses misérables acceptaient de se faire humilier de la sorte.

On m'a cité aussi quelques amateurs de balançoires à Mickey. (On appelait ainsi les serviettes hygiéniques intimes avant les Tampax.) Ils venaient les respirer, s'en faire des

moustaches, que sais-je... Ils faisaient minette aux filles pendant leurs règles. »

*« N'oublions pas les nécrophiles... les tendres rigolos qui ont besoin de décors mortuaires pour leur petite érection. »
« On retrouve aussi cette sorte de dingues dans les cimetières qui se masturbent derrière les tombes, qui s'exhibent devant les visiteuses avec leur pot de fleurs. »*

La question de la prostitution n'est pas réductible au prostitué qui, lui-même, n'est pas réductible. Le prostitué, c'est la gent masculine elle-même ; la prostituée, c'est la gent féminine elle-même. La prostitution, c'est la société elle-même.

« Toujours ce mystère autour de la sexualité. Ça explique sans doute le comportement des sadiques, des criminels genre M. le Maudit. Pris d'une pulsion irrésistible, ils commettent le pire et lorsqu'ils se sont assouvis, ils n'ont plus la notion exacte de leur acte. Comme les nécrophiles, les maso, ils redeviennent commerçants, fonctionnaires... bons citoyens avec, de toute bonne foi, les préjugés de leur caste.

En cela que ce sujet d'apparence léger, trivial, touche peut-être à l'essentiel. On en tranche trop facilement. Les abolitionnistes ne se sont préoccupés – tout du moins en paroles – que du sort des filles... leur exploitation. Et même dans ce domaine les choses étaient moins simples qu'elles ne semblaient. Dans quelle mesure les femmes qui se prêtaient aux fantaisies de leurs clients n'y prenaient-elles pas une forme de plaisir ? L'évidence est que les flagellantes devaient avoir tendance au sadisme. La sexualité féminine est différente de celle des hommes. En apparence, elles échappent à ces sortes d'obsessions, de délires, de vices tordus... mais ne sont-elles pas plus constamment, d'une façon plus diffuse peut-être, soumises aux lois du sexe ?

J'ai entendu des féministes réclamer des bordels à leur usage... lieu où elles choisiraient les hommes comme eux le font avec les filles. Pourquoi pas... mais je suis tenté de répondre que si ce genre d'endroit n'a pratiquement jamais existé, c'est qu'il y a une raison profonde... qui vient de la nature. » – Source : « La fermeture - 13 Avril 1946 : la fin des maisons closes »

Prostituées, vous avez dit traumatisées ?

Témoignage de Xhem

Dans les années 70 avait lieu un débat sur la légalisation de l'avortement. Pour disculper cette pratique considérée comme la pratique des femmes de basse vertu, des femmes publiques – à la notoriété certaine – ont révélé s'être fait avorter. La prostitution – féminine – fait aujourd'hui l'objet d'un semblable débat, un débat accaparé par les féministes, les intellectuels, et les décideurs, un débat auquel les prostituées et les prostituants ne sont pas conviés.

Pour prendre à revers un monde gouverné par la désinformation, le tabou, la superstition, la mystification, à qui veut le savoir je le dis : j'ai eu recours aux services de prostituées. Non seulement j'y ai eu recours, mais pire ou de surcroît, je n'ai jamais connu de relations sexuelles qu'avec des prostituées. Pourquoi, comment ?

Pourquoi ?

Je n'ai pas été culturellement conditionné à ce genre de rapport sexuel – je n'ai pas évolué dans un environnement dépravé, pas plus que dans une culture machiste – ; j'étais l'ami des filles, j'étais respectueux des femmes. Je ne rêvais pas d'une telle sexualité. Je rêvais de ce qu'il peut y avoir de plus réjouissant entre une fille et un garçon, de plus beau entre un homme et une femme, de plus pur dans un couple.

Alors pourquoi me suis-je adressé à des prostituées ?

Les raisons de ma démarche sont nombreuses, intimes, mais il y a sans doute trois facteurs qui m'ont fait devenir prostituant : ma « mère », mon « père », les féministes.

Ma « mère » :

Je n'ai pas souvenir d'avoir jamais été caressé, choyé, par celle qui m'a servi de « mère » ; une petite femme infantile, inculte, immature, attardée, qui n'a jamais réellement pris soin de moi. Elle n'était pas tyrannique ou mal aimante, mais simplement absente, aliénée par le travail, par la religion, et maintes autres choses. L'image qu'elle m'a laissée de la femme n'est pas glorieuse, pas flatteuse, pas respectable.

De mon histoire et de mes constats je soutiens que les femmes socialement convenables ne se distinguent que peu des prostituées, ces femmes socialement peu convenables ; et que les plus putains ne sont pas celles que l'on dit. Je trouve même au rapport prostitutionnel moins d'hypocrisie, moins d'usurpation, moins d'arrière-pensées, moins de violence physique et morale.

Mon « père » :

La pire chose qu'il ait jamais faite à mon égard fut de m'avoir fait circoncire. Je ne m'en suis jamais remis. Je n'ai jamais su dépasser la honte de n'avoir plus de prépuce, jamais pu me présenter à une fille ainsi mutilé, sexuellement mutilé. L'image hideuse du corps masculin circoncis est incompatible à mes yeux avec l'image gracieuse que j'avais du corps féminin ; c'est l'image de la bête et de la belle, et je refuse de jouer le rôle de la bête.

En balafrant mon sexe, en lui donnant un aspect hirsute, horrible, animal, répugnant, cette mutilation m'a entraîné vers la pornographie et ses formes les plus scabreuses, notamment sadiques, puis vers la prostitution, vers une sexualité totalement dépouillée, dépourvue de sensualité, de sentiment, de grâce, de beauté, vers une sexualité dépourvue de tout ; seule forme de sexualité conforme à l'immonde laideur d'une verge circoncise, dégarnie, dépouillée, désintégrée, annihilée.

Il n'a jamais été possible pour moi je me vautrer avec « les femmes qui aiment les hommes circoncis » ; celles qui sont des niaises, de véritables putains, des pouffiasses, des catins, des salopes, des pourritures, des mange-merde, des crapules, des charognardes. Je voue une répugnance, un mépris, une haine sans borne pour les roulures qui se vautrent avec les circoncis, qui recherchent les circoncis (quel débile aliéné faut-il être pour se conformer joyeusement au desiderata d'individus qui ne vous acceptent que si vous êtes sexuellement mutilé ?).

Si les filles avaient été aussi massivement circoncises que les garçons, j'aurais pu, sans aucun doute, établir une relation « normale » avec les filles et les femmes. Malheureusement ce n'est pas le cas ; pas en France, pas en Occident, car il y règne le double poids et la double mesure.

Les féministes :

Ces maudites sorcières ont achevé de tuer l'attirance naturelle du garçon pour la fille, pour la réduire à une approche rationnelle, calculée, contractuelle, ou la méfiance, le dépit, la suspicion, ont remplacé la confiance mutuelle, l'estime, l'amour.

Elles ont montré de quoi les femmes étaient réellement capables : du meilleur certes, mais aussi du pire. Malheureusement, de part mon histoire personnelle je ne me sens pas concerné par le meilleur des femmes, si bien que je ne retiens que le pire.

Les féministes les mieux disposées peuvent toujours dire que la prostitution n'est pas le meilleur remède que je puisse m'administrer (pas plus qu'elle ne serait la solution aux problèmes identitaires, moraux, sexuels et affectifs des hommes), elles refusent d'admettre que le meilleur remède serait de voir les filles et les femmes massivement circoncises ; parce que si rien ne peut réparer ce qui a été détruit, la justice doit se faire pour apaiser les esprits.

Comment ?

C'est ce que je vais vous raconter :

Tout d'abord, je dois dire qu'il n'est pas aisé d'en trouver, des prostituées. Hors des grandes villes, point de salut ; quand on en trouve, on prend un peu ce que l'on trouve, et finalement, la prostituée comme le prostitué, tout le monde fait abstraction de la personne, moche, banalement vêtue, pour se concentrer sur le sujet, « la chose », le sexe.

A en croire certains, des prostituées, il y en a dans toutes les rues. Les médias font même état de « filles » qui se proposent sur des files parfois longues de plusieurs kilomètres. Je dois dire que je n'ai jamais rien vu de tel ; tout au plus ai-je vu une file de 10 filles de l'Est, âgée de 18 à 26 ans, qui n'est restée en place que 3 jours, les proxénètes ayant été arrêtés. Je peux même dire que je suis souvent rentré bredouille d'une quête de présence féminine.

J'avais envie d'une « fille » à mes côtés, de sa bouche autour de mon sexe, j'avais envie de me serrer tout contre son corps, et d'entrer en elle... mais c'est souvent que j'ai du éprouver la frustration, voire même l'amertume, la rancœur envers le système qui entrave la satisfaction des besoins sexuels – par mutilation génitale ou psychique des garçons et des hommes, par prohibition de la prostitution –.

Plusieurs fois j'aurais pu le dire : « *Je n'ai pas envie d'une nouvelle voiture, pas envie d'un nouveau téléphone mobile, pas envie de tous les gadgets à la mode, pas envie d'une nouvelle nouveauté... j'ai juste envie d'une chose toute simple, élémentaire, primordiale, juste envie d'une présence féminine, légère, sans contraintes, dont je ne garderais que de bons souvenirs.* »

Je n'ai pas envie de me démener pour séduire et m'attacher, pieds et poings liés avec une corde au cou, une fille qui veut se sentir le centre du monde, une fille qui veut qu'on se plie en quatre pour elle, simplement pour atteindre son sexe qu'elle entend offrir selon ses humeurs, son besoin de domination, de Pouvoir. Je n'ai pas envie d'une fille pour la vie, parce que je n'ai pas envie de me pourrir la vie avec une fille qui pourrit avec la vie. Je veux d'une fille que la grâce, que le maternel, que le féminin ; pas forcément le meilleur mais sûrement pas le pire.

La **première** prostituée de mes souvenirs doit avoir plus de 35 ans. J'en ai 21 ans, je crois. Nous sommes en hiver. Je suis lavé, parfumé à l'Eau de Rochas, et vêtu de vêtements neufs, comme on peut l'être un samedi soir. La femme porte une minijupe en laine rouge. C'est une fausse blonde qui officie dans un studio prêté par une autre prostituée – à ce qu'elle m'a dit –. Aussi poliment que possible, je l'ai abordée en lui demandant le tarif pour pouvoir la caresser : le tarif de base, celui d'une fellation.

Je n'osais pas encore me lancer de plain-pied dans une relation sexuelle avec une prostituée. Ce n'était pas ce que je voulais. J'étais seul, je voulais juste une présence féminine, câline. Je voulais juste la caresser, la masturber, en discutant doucement d'une discussion légère flottant autour de la femme.

Nous entrons dans le studio. Il fait chaud. Je me mets près d'un fauteuil en osier et j'attends. J'attends que la femme fasse le premier pas. Elle me dit qu'il faut d'abord payer. On se fait allusion au temps frisquet. La femme enlève sa minijupe, sous laquelle il n'y a aucune culotte, et elle me dit en souriant : « *Là il fait chaud !* » Je veux bien le croire, mais de là où je suis je perçois surtout une émanation de sexe rance.

Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? Je suis pas sensé savoir quoi faire avec une prostituée, et elle n'a pas l'air de savoir quoi faire avec un prostitué.

Je crois savoir que je voulais juste voir, en quelque sorte, à quoi ressemble une prostituée ; je voulais juste prendre la température, tâter le pouls. J'avais dans l'idée de donner du plaisir, ou plus simplement de faire plaisir, en l'occurrence à une prostituée.

Quelques années auparavant, vers 18 ans, j'avais déjà échangé quelques mots avec des prostituées, tandis que je pratiquais la photo (le portrait) et que j'essayais de les photographier. Elles étaient parfois flattées ou touchées que je flatte la beauté de leur visage, ou attendries comme les mères que certaines étaient, par l'adolescent qui les abordait innocemment, naturellement, sans a priori, comme des femmes parmi les femmes (je me souviens ainsi d'une belle brune aux cheveux longs, épais, à la chair fine de fille, tendre de mère, ferme de femme, et au sourire plein, sain, beau, rassurant). Certaines étaient hautes en couleur dans leur peau de femme-sexe (je pense à une rousse aux cheveux roux-auburn, mi-longs, au corps filiforme, aux petites fesses adorables, qui m'avaient fait une troublante impression à une époque où je fréquentais une école de beaux-arts, en même temps, dirais-je, que le jeu d'arcade du bar dans lequel elle se fournissait en « Rothman rouge »), une avait l'air ouvrier d'assumer pleinement son statut « de travailleuse du sexe », sans complexe d'infériorité, une ou deux se montraient revêches, une avait l'air droguée, errante, désœuvrée.

Des années après, à la suite de reportages présentant comme particulièrement pénible, voire même dramatique, la vie nocturne des prostituées – une vie frappée d'ostracisme et dénuée d'affection –, je m'étais senti ému de voir « en vrai » des prostituées exposées aux intempéries, attendant debout, comme des lampadaires.

Témoin immobile et muet de la condition de prostituée, se tenait, depuis toujours, une prostituée devant laquelle je passais fréquemment, une vieille prostituée d'une blondeur délavée, à la mode des années 70, façon Ulla, – son visage pâle légèrement maquillé de couleurs criardes, son corps mince aux hanches saillantes vêtu d'un pantalon de satin blanc moulant, de bottines blanches à talons hauts, et d'un haut également blanc –, une prostituée rivée à ses habitués avec lesquels elle avait passé sa vie. Derrière son regard bleu clair acéré se cachait une femme tendre et avenante (selon les dires d'une jeune femme, qui, tentée par la prostitution, s'était renseignée auprès d'elle), qui ne connaissait d'autre affection que celle de son chat.

L'éveil sexuel de l'adolescence rendait les affaires de sexe plus rutilantes à mon esprit. Je commençais à formaliser mon approche des prostituées, qui cessaient, peu à peu, d'être ces créatures étranges, à l'apparence singulière – sensuelle, usagée –, à l'attitude mystérieuse et à la fonction inconnue, que j'avais quelquefois aperçues durant mon enfance et surtout ma préadolescence. C'est dans cette période qu'une prostituée sensuelle m'avait invité, après s'être aimablement amusée de mon apparente timidité ; un manège pour voir et revoir cette femme qui, physiquement, me plaisait bien. D'un sourire gentiment coquin, fraternel, rassurant, elle m'avait lancé : « *Tu viens ?* »

J'avais besoin d'affection autant que j'avais envie d'aimer une fille, toutes les filles, la femme, et toutes les femmes du monde. C'était Noël et j'avais envie d'offrir une petite peluche à chaque prostituée. Plus tard j'ai été soulagé de n'être pas être passé à l'acte. J'avais pris conscience du décalage entre la réalité et l'imagination, entre les désirs et leur réalisation. Assurément je me serais couvert de ridicule et je serais passé pour un sot, un simple d'esprit tout juste sorti de sa campagne.

J'avais demandé à la voir nue. Alors la voilà nue sur le lit, les jambes un peu écartées. Je suis assis sur le fauteuil en osier, en face, et je la regarde. Nous nous sourions. Bientôt la femme me demande : « *Qu'est-ce qu'on fait ?* » Tout en lui parlant, j'entre en action : je m'assieds sur le bord du lit et je commence à lui caresser le corps ; les bras, les cuisses – épaisses –, le ventre, les seins – lourds et fermes –. Les poils pubiens sont clairsemés, à tel point que je pourrais, un à un, les compter. Je tripote son sexe, ses nymphes, son clitoris ; je lui demande d'écarter davantage les jambes mais elle ne peut pas, elle n'est pas plus élastique qu'un homme à ce niveau. Lorsque je me déclare fasciné par le clitoris, la femme se montre ravie. Elle s'exclame : « *Ah oui ? !* » et elle m'explique qu'il y en a des gros et des petits... Elle me laisse caresser son clitoris quelques instants, un clitoris par le biais duquel je voudrais la faire jouir, mais s'est sans compter sur ma manifeste maladresse : elle n'a pas l'air d'apprécier la palpation prononcée que je m'applique à effectuer pour percevoir la forme, la taille, et la texture de cet organe désormais magnifié. Elle m'interroge : « *Tu te déshabilles pas ?* » J'ai chaud dans mon tricot de laine. Je hoche la tête en souriant. Non, je ne me déshabille pas.

Lorsque j'avoue être vierge, la prostituée sourit d'incrédulité. Je ne pouvais pas lui dire pourquoi : j'aurais bien voulu

m'allonger tout nu, simplement, auprès de cette femme, auprès d'une femme, chair contre chair, dans la chaleur du studio, mais je n'avais plus de chair là où je devais en avoir, normalement, là où il y en avait abondamment, avant. Je n'avais pas la force de me lamenter sur mon état. Je n'avais plus de larmes dans mon corps desséché par la mutilation sexuelle infligée.

Nous nous mettons à parler de manière dé cousue, de tout, de rien, de la femme, de l'homme... Mes propos se teintent d'allusions morbides, qui sont pris « à la légère » par le jeu du sourire de façade que j'arbore pour cacher ma souffrance intime. La femme me raconte la folie des hommes, ou plutôt des prostituants, mais elle semble tellement désabusée qu'elle ne veut pas en parler, elle qui, de toute évidence, n'a jamais connu qu'une sexualité sans extravagance, sans déviance, sans perversité ; elle me suggère simplement de trouver « une fille » qui accepte de me cacher derrière un rideau pour assister à une passe. Motus et bouche cousue.

Autant je voyais la prostituée comme une femme qui fait l'amour à l'homme contre rémunération, autant les femmes qui s'engagent dans la prostitution le font aussi simplement qu'elles s'imaginent qu'elles n'auront rien de plus à faire que « l'amour » ; sans doute, avant de devenir prostituées certaines femmes ne pratiquaient même pas la fellation.

La prostitution n'était pas une perversion à mes yeux, une pratique entachée par des pratiques perverses, délirantes, déviantes, par des crimes crapuleux, des trafics inhumains, des conditions de travail dégradantes. Je sais maintenant que bien des hommes s'adressent à des prostituées pour pouvoir expérimenter des pratiques inhabituelles pour de nombreuses épouses, mais avec la libération des mœurs, le clivage entre la femme bienséante et la prostituée est sans doute en train de disparaître, et une certaine prostitution avec.

Certaines prostituées ont naturellement glissé des soirées libertines – échangistes, sadomasochistes –, d'une expérience éphémère de la photo érotique et pornographique ou d'une expérience dans le cinéma pornographique, vers la prostitution. Le lien n'est pas systématique, mais cela constitue sans doute un facteur déclenchant, ou simplement favorisant ; comme celui qui fait passer des drogues douces (comme le tabac) aux drogues fortes.

Notre conversation s'oriente bientôt vers sa qualité de prostituée, sur ses motivations...

Elle fait ça depuis un certain temps déjà, à priori librement, sans proxénète. Comme nombre de prostituées qui exercent dans le quartier, elle est mère, mère d'une fille de 17 ans qui ignore tout de son activité nocturne.

C'était la mode de la communication – inter générations, inter sexes, inter races, inter espèces, inter classes sociales –, aussi je lui suggère de révéler à sa fille son activité prostitutionnelle. A cette suggestion mon interlocutrice se tétanise, le regard saisi d'effroi. Elle me semble soudainement angoissée. Elle refuse l'idée : « *Non, surtout pas !* » Autant elle ne se formalisait pas d'être prostituée, autant elle évitait de s'avouer naturellement prostituée, parce que, quand elle le faisait, lors d'un repas entre connaissances (pour répondre à l'inévitable question : « *Vous faites quoi dans la vie.* »), elle jetait un coup de froid sur l'assemblée.

Ce sont les autres qui font souffrir les prostituées en les considérant, en les regardant, en les traitant comme des êtres sales, impurs, déviants, dépravés, des symboles de la condition humaine la plus pitoyable. Cette mère ne voulait pas dire à sa fille qu'elle était prostituée parce qu'elle savait que l'on n'apprend pas aux enfants à admettre la prostitution comme l'homosexualité ou la circoncision, mais elle, comme bien des prostituées, a fait le travail mental de libéralisation que les biens pensants et les coincés du cul moralistes sont loin d'avoir fait, coincés qu'ils sont dans leurs carcans étriqués.

Dans le village où je vivais enfant une rumeur courrait selon laquelle se prostituait une mère de famille connue, et vivant dans un HLM. A l'époque je ne voyais pas vraiment ce que cela signifiait, mais je sentais que ce n'était pas reluisant. Je n'étais plus un enfant et j'estimais que la location de son sexe est de même nature que la location de ses muscles ou de sa matière grise, ce à quoi la prostituée s'accorda avec conviction.

On pourrait cependant nuancer le propos : le sexe donne la vie que la cervelle et le muscle perpétuent ; ce qui serait sans doute bon de rappeler aux cervelles et aux muscles qui mutilent le sexe au nom de tout et de n'importe.

De religion, nous avons ensuite sommairement parlé, de morale plutôt, relativement à la prostitution, mais sans aboutir à quoi que ce soit, parce que 15 minutes s'étaient écoulées, et la prostituée avait décidée que la séance était terminée, à mon grand dam :

Quoi ! Déjà ? Je croyais que ça durait une heure ! 30 euros pour un quart d'heure ! Fout ! Les prostituées n'ont pas de couilles, mais elles s'en font en or !

C'est maintenant que j'ai envie d'aller plus loin avec cette femme. Avant qu'elle ne se lève, je lui demande à pouvoir mettre un doigt dans son vagin, ce à quoi elle me répond : « *Tu aimerais qu'on te mette un doigt dans l'anus ?* » Non ! Bien sûr que non ! Et bien voilà, pas de pénétration pour elle non plus : « *Tu imagines ? faire ça 5 fois par jour.* » C'est pas une pro, elle. Je le lui fais comprendre ; elle ne sait pas cloisonner son travail et son intimité, ce qu'elle avoue.

Nous voilà dehors, à prolonger un peu la discussion qu'elle poursuit cordialement avec moi, sans me chasser. C'est seulement lorsque je décide de m'éclipser pour ne pas gêner la prostituée dans son travail, tandis que des voitures passent en ralentissant, qu'elle s'accorde à reconnaître qu'effectivement je gêne.

Une jeune femme d'environ 20 ans sort de la porte d'à coté, après un homme de presque 40 ans. Elle semble avoir été vexée par le prostitué, visiblement insatisfait. Elle a le faciès de celle qui a commis une faute professionnelle et qui s'est fait admonester, le faciès de la fille que l'on a forcée à faire ce qu'elle ne voulait pas faire. Son regard, avec une certaine gêne, glisse vaguement du mien vers une légère honte. Elle ne semble pas répugnée ni même excédée par son boulot, mais cette fois-ci s'est mal passée. Elle semble subir son sort, passivement.

A la **deuxième** prostituée, exerçant juste à coté de la première – qui ne semble plus exercer là –, je n'ai demandé qu'à pouvoir la caresser ; à elle aussi je me suis présenté, propre et vêtu comme on peut l'être un samedi soir. Je commençais à me lasser et à ne plus savoir que faire de son corps et de mes mains, quand elle m'a demandé : « *Tu te masturbes pas ?* » Et j'ai hoché la tête : « *Je suis un contemplateur.* » Je lui ai demandé combien elle prenait pour faire l'amour. 76 euros. J'ai pris note mais je n'étais pas prêt, pas prêt à me vautrer dans un lit, aussi intimement, avec une prostituée. Dans mon esprit, l'acte restait entaché d'un vice de forme.

Aller plus loin, ce n'était pourtant pas l'envie qui me manquait, aussi me suis-je aventuré à essayer de caresser son sexe, mais la femme a refusé, pour des considérations sanitaires : « *Je sais pas ce que tu as fait avant de venir...* », avant

d'ajouter, en mimant machinalement un sommaire mouvement de va-et-vient, « ...si tu t'es tripoté. » La séance devint ennuyeuse, pour elle et pour moi. Elle y mit fin.

Je l'ai aidé à remettre son soutien-gorge, en glissant ensuite un main câline entre sa nuque et ses cheveux. Elle s'est laissée faire, et elle a sourit d'un sourire falot, peut-être un peu attendrie. Et puis voilà. Je suis ressorti, tête basse ; pas de honte, mais de médiocrité.

La **troisième** prostituée vers laquelle je m'aventure, quelques mois plus tard, est la seconde même. C'est une brune aux cheveux noirs, épais, lisses, coupés droits au ras des épaules, comme la frange, une prostituée que j'avais vue des années auparavant, au même endroit, l'air amoureux. A l'époque elle était presque pimpante, sereine, en tout cas fraîche, d'aspect « normal ». Elle fleurait bon la jeunesse, la trentaine ; sa peau était blanche. C'est maintenant une quarantenaire ; sa peau est bronzée, elle commence à être altérée, comme par l'abus de soleil. Elle ressemble davantage à une prostituée : usée par la nuit, les traits sont plus ciselés – ils tendent vers les traits d'une asiatique un peu sadique telle que la fantasment certains hommes –, le maquillage est plus prononcé, la lingerie est plus dentelée, plus échancrée, le regard est désabusé, le sourire est affable, la vitalité en berne.

Je me suis douché et vêtu comme au quotidien ; si mes vêtements ne sortent pas du magasin, ils sont propres. Je m'allonge sur le lit du studio, un lit posé à même le sol, mais rehaussé, je baisse mon pantalon et mon slip. Pendant ce temps la prostituée enlève son slip, son soutien-gorge ; elle porte toujours son porte-jarretelles et ses bas. Elle prend un préservatif dans un récipient, elle s'approche, s'assied, et elle enveloppe mon sexe avec le préservatif, avant d'entreprendre la fellation demandée. Trois minutes après, parce que je ne jouis pas aussi rapidement que les autres prostituées, elle délaisse la fellation pour entreprendre de me masturber en faisant un sourire que je perçois comme une grimace faite au jeune homme qui n'a plus de peau sur le sexe, un sexe sexuellement mutilé, balaféré, saccagé, sur lequel une main s'agite machinalement, plus ou moins vigoureusement, sans rien pouvoir pour lui, parce qu'il n'a plus ce qu'il faut pour ce qu'il faut : elle ne cherche pas à donner du plaisir, à faire jouir, mais à provoquer l'éjaculation qui, enfin, doit achever l'acte, un pitoyable crachat mécanique que je lui refuse, provoquant alors l'expression de sa lassitude. La prostituée souffle, elle râle : « *Je suis*

fatiguée, je peux plus... », avant de reprendre, « ...les autres y arrivent en trois minutes. » Je demande alors combien elle prend pour « *faire l'amour* ». Elle me rétorque qu'elle ne fait pas ça ; mais uniquement des fellations et des masturbations. Là, elle me laisse en carafe, mais ne se lève pas.

Je n'insiste pas. Contrairement à la plupart des gars, je ne cherche pas l'éjaculation à tout prix. Je fais l'apprentissage du sexe. J'expérimente, sans carcan autre que l'hétérosexualité ni sadique ni masochiste ; un carcan dont je ne suis pas disposé à me défaire, contrairement à ceux qui expérimentent l'homosexualité parce qu'on leur dit que c'est une chose à faire ou simplement la sodomie avec les femmes pour convenir aux femmes d'inspiration féministe qui se rêvent masculines, ou plutôt phalliques, et plus généralement dominatrices, tous ceux qui se conditionnent à croire aux vertus de ce qu'on leur présente comme vertueux, simplement pour pouvoir se sentir persuadés qu'ils vivent dans un monde merveilleux parce que pleins de choses vertueuses.

Frustré par cette expérience, je me suis adressé à une **quatrième** prostituée juste après la troisième, qui me semble être la première, mais je ne suis pas sûr. Elle a perdu de sa sérénité. Son regard est noir, méfiant, attentif. Il ausculte, il surveille, il guette. Depuis le trottoir du boulevard, seule sous les lampadaires brillant de mille feux, elle a visiblement essuyé les railleries des bandes de jeunes en voiture, les tentatives de racket, des prostituants détestables, que sais-je. Elle m'a dit avoir hésité à m'accepter comme client et à monter dans ma voiture, car elle n'était pas sûre de moi.

Ben, franchement, moi j'ai pris la première que j'ai vue, même vêtue comme elle l'était, de manière assez misérable. J'étais proprement vêtu, lavé et parfumé au Booster de Lacoste.

Dans un parking plongé dans la pénombre, elle m'a fait une très longue fellation qui n'en finissait pas, et comme je n'éjaculais pas et que ne jouissais pas (je suppose que certains gars sont expressifs comme certaines nanas), elle m'a demandé si ce qu'elle faisait me convenait, m'invitant à lui dire comment je voulais qu'elle procède. Je me suis tu, je laissant aller à la découverte, à la découverte des agissements spontanés des femmes, en l'occurrence prostituées. Je voulais la tripoter, lui caresser les seins, ses seins lourds, mais pas commode de se faire sucer dans une voiture en tripotant le sexe de celle qui suce, tellement que j'ai du renoncer à la

caresser. Voilà la femme qui poursuit en se plaignant mollement de ne pas pouvoir continuer ainsi, car une si longue fellation fait mal à la bouche. J'ai beau lui expliquer que ça ne fait rien, qu'elle peut s'arrêter, elle est embarrassée... embarrassée d'être payée pour un travail inachevé.

Comme les employeurs jugent leurs employés généralement trop payés, les employés jugent souvent normal d'abuser leur employeur, de travailler le moins possible en se plaignant continuellement d'être sous-payés ; de leur salaire ils se moquent de savoir s'il est mérité ou pas, seul leur importe de savoir qu'ils en ont besoin et qu'ils n'hésiteraient pas à commettre des malversations pour satisfaire leurs besoins, sans toutefois avoir le courage d'en commettre des franches et des risquées. Or, il y a entre le prostitué et la prostituée le rapport qu'il y a entre le patron et l'employé. Certaines prostituées cherchent autant à « baiser » les prostitués que certains prostitués cherchent à « baiser » les prostituées.

Rien de tel avec cette prostituée, qui ne prenait que ce qu'elle estimait être son dû. Visiblement issue d'une condition modeste et sans prétention, son appétit se réduisait aux moyens de sa survie. Ce n'était pas une voleuse, pas une usurpatrice, mais une honnête et laborieuse travailleuse qui avait le sentiment d'avoir mal fait son travail ; et si elle se trouvait confronté à un prostitué difficile, il n'en restait pas moins que sa conscience lui imposait de le satisfaire néanmoins – sa conscience ou son besoin de se rassurer sur sa valeur, sur sa capacité à être une professionnelle, une femme douée d'une compétence, d'une certaine capacité, d'une certaine valeur –. Pire, ce serait pour elle être une vraie pute que de prendre l'argent au prostitué sans contrepartie, sans lui avoir fourni le service attendu. Sans aller jusqu'à dire que je lui faisais offense en ne lui donnant pas la preuve de ma satisfaction, j'ai légèrement troublé son amour-propre ; me semble-t-il (pas même fichue de faire ce boulot : faire jouir un mâle qui, pourtant, jouit habituellement avec une rapidité et une facilité naturelles). Mais peut-être était-elle simplement déconcertée par mon anatomie mal fichue, et qu'elle cherchait à faire un geste pour neutraliser son impression déroutante.

J'ai demandé à pouvoir la pénétrer ; espérant pouvoir trouver ce que la bouche mécanique ne m'avait pas procuré. Elle m'a prévenu qu'elle mettait deux préservatifs pour accepter la pénétration, en hochant la tête d'une façon qui signifiait qu'il y avait trop de risques et qu'elle entendait bien se prémunir contre tout risque. Je lui ai demandé d'accepter un paie-

ment après acte, le temps d'aller retirer de l'argent (en lui précisant que je m'étais fait éjecter par une précédente femme), ce qu'elle a refusé : « *Je fais pas crédit.* » Je ne lui demandais pas de crédit, mais de la confiance, quelques minutes de patience. Finalement, devant ces complications j'ai renoncé à la pénétration en expliquant que je ne cherchais pas l'éjaculation à tout prix, mais juste un moment d'intimité avec une femme ; et que je savais me contenter de ce qu'elle avait fait. Elle a repris le sac plastique d'hypermarché qu'elle gardait soigneusement auprès d'elle, et nous nous sommes souhaité une bonne soirée.

La **cinquième** prostituée officie dans le studio qu'utilisait la première prostituée : assise derrière la large fenêtre ouverte du studio, elle attend le prostitué, protégé par la grille de la fenêtre. Quand je lui demande le tarif pour une fellation, elle semble surprise de me voir m'adresser à elle. Son visage s'ouvre, sourit, elle m'annonce le tarif et, devant mon accord, se lève pour m'ouvrir la porte. C'est une femme mince, élancée, la quarantaine passée, visiblement étonnée qu'un jeune homme veuille de ses services, un charmant jeune homme, comme l'affirment certaines « filles », dont elle.

Elle se défait de sa robe de chambre en laissant paraître une lingerie noire (soutif, porte-jarretelles, bas). Je m'allonge sur le lit couvert d'un drap de bain usagé, rêche, mais propre, et je dénude mon bas-ventre. Elle s'assied sereinement à mes cotés. Elle flatte ma peau hâlée. Je lui explique que je reviens de la plage ; je tais le fait qu'il s'agissait d'une plage naturiste et que la vision des sexes féminins béants et des seins ballotants m'avait donné envie d'une présence féminine, d'une relation sexuelle, malgré mon état de fatigue avancée auquel j'ai tenté de palier en prenant une douche et en me parfumant au Trophée de Lancôme. Je la regarde mettre le préservatif, avec précaution ; maternellement, dirais-je, sans aller jusqu'à dire « amoureuxment ». Je m'abandonne aux menues sensations. L'érection est immédiate. Cette femme me fait doux. Elle est attentionnée, précautionneuse. De toute évidence elle aime les hommes...

Pendant que la « fille » me prodigue les premiers soins, j'essaie aussi de lui en prodiguer ; en fait je me mets davantage dans la peau d'un prostitué pour femme que dans celle d'un prostitué : je lui caresse les cuisses, doucement, le ventre, les seins de la pulpe des doigts... La peau est un peu sèche, un peu usée. Et puis mon état d'esprit change : intrigué

par les si petits organes génitaux, je me mets à ausculter et à tripoter son anatomie, sa petite anatomie, avec l'idée de chercher une trace d'excision dans son minuscule clitoris perdu au milieu des lèvres effacées dans le périnée et des nymphes presque inexistantes. La femme n'apprécie pas. Elle grimace, râle, et me reproche cette approche clinique, gynécologique, détestable en pareille circonstance. Moi je débände rapidement et, malgré le labeur de la prostituée, je n'ai pas la forme. La femme me demande si j'ai bu, et à la négative, elle me propose de me caresser le corps pendant que je me masturberais, car selon elle chacun est le plus à même de se satisfaire. Je ne suis pas enthousiaste. Elle propose de me masturber sans le préservatif ; et m'assure que « ça ne risque rien ». Je refuse.

Nous nous engageons alors dans une longue conversation au cours de laquelle je lui explique que je n'ai pas le profil type du prostitué, du « viandard » (comme l'appelle péjorativement une féministe notoire pour stigmatiser socialement les prostitués ; « viandard »... ça sonne comme « étendard » ! aigle noir, rapace royal... il faudra qu'elle trouve un autre mot pour que je me sente aussi répugnant en ce mot qu'une femme peut l'être en « féministe »), que je ne suis pas un type qui fait « ça » comme un animal... représentation péjorative du prostitué à laquelle la prostituée s'oppose en estimant que les animaux sont moins bestiaux dans l'acte qu'affectueux dans la simplicité de leur approche, dont la plus perverse est celle des intellectuels, de ceux qui ne laissent pas le sexe à sa place, ceux qui l'associent à des motivations et des considérations autres que purement sexuelles (rien n'est plus sain que le sexe pour le sexe, rien n'est plus malsain que le sexe pour autre chose que le sexe ; comme parler pour parler est plus innocent que parler avec une visée perlocutoire). Je dis avoir besoin d'éprouver du sentiment pour être disposé sexuellement, et la prostituée de me répondre, avec un petit sourire spontané trahissant un certain malaise : « *Mais alors, pourquoi tu viens voir une femme comme moi ? !* » Je n'ai rien répondu mais j'aurais pu lui retourner la question : « *Et vous, pourquoi vous prostituez-vous ?* », quand elle m'avoua être également une sentimentale.

La teneur de la conversation me fait réaliser que cette femme aime les hommes, comme moi j'aime les femmes, et que, tout deux ne pouvons concevoir une relation sexuelle dénuée de sentiment ; une relation naturelle, en toute simplicité. Et pourtant nous sommes là, ensemble, elle prostituée, moi client, réunis par l'argent, par la nécessité.

J'apprends que cette prostituée « travaille » plutôt avec des habitués, plus ou moins timides, complexés, infantiles, sans agressivité, des hommes et des jeunes hommes qui, comme moi, ont des difficultés avec les femmes, avec l'acte sexuel, et qui, avec l'habitude, sont parvenu à avoir une sexualité satisfaisante avec elle. Elle ne semble vraiment pas avoir souffert d'une quelconque forme de machisme agressif, et encore moins de proxénétisme.

Ayant pris l'habitude de demander à « faire l'amour » à la suite d'une fellation insatisfaite, je me retrouve, après m'être difficilement débarrassé de mes couches de vêtements et surtout de mes Dr Martins, avec presque plus rien de rigide entre les jambes.

Tandis que je commence à pénétrer la prostituée en m'aidant de la main, une petite grimace de douleur s'échappe de son visage. Je m'interromps et je scrute son visage pour m'assurer que pour elle tout va bien. Elle me dit : « Vas-y » sur un ton engageant qui signifie : « *Tu peux y aller sans retenue avec moi ; j'ai l'habitude.* » Comme je ne parviens pas à mener l'acte, d'elle-même, elle se tourne pour se mettre à quatre pattes, et lancer un encouragement à ma virilité : « Vas-y. » J'y vais, mais j'ai un gros problème : je ne ressens rien à travers le préservatif, strictement rien, si bien que je ne suis pas en mesure de pénétrer correctement un vagin. Je pénètre en aveugle. A mon approche gauche, la prostituée se saisit de mon sexe et me dit : « *Attends, laisse-moi faire.* » Malgré tous ses efforts, rien n'y fait. Je renonce.

« *Et bien mon pauvre* » me dit-elle avec amitié : sexuellement mutilé et presque impotent ; quel coup dur pour un jeune homme charmant – et quel coup de maître pour un vieux circonciseur crapuleux, serial circonciseur qui se fait jouir en volant compulsivement des virilités, des jeunesse, des vies –. Pour seule consolation, elle me propose d'aller dans la salle de bain pour me laver. Je décline l'offre en prévoyant de me laver chez moi ; davantage pour enlever le lubrifiant que pour effacer la trace de mon passage chez une prostituée. Mais quand bien même ce serait pour me laver de la prostituée, n'est-ce pas ce que font les amants réguliers ? se laver après le rapport sexuel.

Lorsque j'ai voulu payer le supplément correspondant à la pénétration, la prostituée a hoché la tête et a refusé avec un sourire tendre. J'ai expliqué que la séance n'avait pas été aussi catastrophique pour moi, et que je la trouvais sympa... ce qui

l'a rassurée. Sexuellement catastrophique, oui, mais humainement réconfortante.

Prêt à partir, tandis que je boucle la ceinture de mon pantalon elle me propose un bonbon à la menthe, que je refuse (je n'ai pas l'habitude de recevoir des témoignages d'affection, alors, par orgueil, j'ai appris à tout refuser). Quand vient le moment de partir, la femme me dit, avec un sourire amical : « *Je te fais la bise.* » Et nous nous sommes embrassés. Enfin, elle m'a lancé, amicalement : « *J'espère que tu revieras.* »

J'ai revu cette femme, deux ou trois fois, toujours proprement vêtue, soignée, attablée à une terrasse d'un café tout proche, avec des amis qui, de toute évidence, n'appartiennent pas « au milieu ». Elle semble mener une vie calme, « normale » ; avec, en parallèle, cette vie nocturne.

La **sixième** prostituée attend sur un parking sans éclairage longeant un boulevard du centre ville, dans une 206 d'un vert foncé métallisé. Des voitures s'arrêtent au niveau de la passagère, et repartent lentement. A mon tour, je m'avance et pose la question de rigueur : « *C'est combien pour faire l'amour ?* » Moi je m'en doute, mais elle n'a pas l'air sûre. Visiblement un peu perturbée, hésitante, elle sort de sa voiture et la ferme à clé, puis monte dans la mienne. D'emblée elle me dit que je suis charmant. Je réponds, un peu bougon : « *Bof.* » Elle s'étonne : « *Non ? Tu ne trouves pas ?* » Devant mon silence dubitatif elle insiste : « *Si, si !* » Elle est blonde d'une blondeur fade parsemée de mèches claires, à hauteur de nuque ; c'est ce qui me semble. Je la regarde à peine, je n'ose pas trop ; je ne discerne pas les traits de son visage.

Aborder une « fille », comme ça, n'est pas mécanique. Cela reste émouvant. J'ai toujours le trac avant d'aborder une prostituée, et pour chasser le nœud de mon estomac je respire amplement en laissant filer la charge émotionnelle pour pouvoir banaliser ma démarche, démystifier la prostituée, la femme, et aborder la « fille » sans émoi amoureux, sans rapport affectif. C'est nul, ça m'empêche d'apprécier pleinement le corps de la femme, ça m'empêche de bander correctement.

La femme me raconte une vague histoire qui a un rapport avec son compagnon et la voiture qu'il doit récupérer ; je ne me souviens plus des termes exacts. Elle me montre le parking d'en face, celui d'une cafétéria partiellement montée sur pilotis. Un mur le sépare de la route ; assez longuement pour le

préserver de l'éclairage public. Alors que la route est éclairée, juste là en contrebas, ici il fait nuit noire.

Je veux allumer le plafonnier, pour voir la nudité de la prostituée, mais elle s'y oppose. Elle ne veut pas que je la vois, et elle dit craindre les rondes de la police. Elle temporise. Elle me dit que j'ai l'habitude, visiblement, d'aller avec des « filles ». Je réponds que non, pas vraiment. Pour elle, c'est la première fois. Elle a 31 ans. Elle est représentante, ce qu'elle soutient sur un ton qui signifie qu'elle n'est pas une vraie putain ; non, pas une putain, mais une femme honnête, sa véritable identité est celle d'une représentante – qui fait ça par nécessité, qui remplit une des innombrables formalités de la vie –. Elle me demande mon prénom, je lui en donne un bidon, en lui demandant si elle est de la police. Son comportement commence un brin à m'intriguer, mais elle dit qu'elle veut juste faire connaissance. Elle regarde autour d'elle.

Je propose que nous nous installions à l'arrière. Je sors du véhicule mais elle préfère passer entre les sièges, d'un trait, comme une fille espiègle. Elle dit en souriant un truc comme ça : « *Et voilà, c'est mieux comme ça !* » Elle craint de se montrer, elle veut rester à l'abri.

Les sièges sont confortables, doux et rêches comme des tissus faits pour être accueillants et résistants à l'usage. A leur contact une impression de chaleur se répand sur la peau. Je baisse mon pantalon, elle enlève sa culotte. J'essaie de discerner son anatomie, mais je ne perçois qu'une légère toison brune, ni trop ni trop peu fournie. Elle me demande comment font les autres « filles ». Je lui explique qu'elles font une fellation pour mettre en érection, après quoi on fait « l'amour ». Elle se montre réticente à pratiquer la fellation, elle préfère que je la prenne, là, comme ça ; naturellement en quelque sorte. Alors, tant bien que mal, sans grande érection, je la pénètre en m'aidant de ma main, et bientôt sans la main. Nos corps se mêlent, j'étouffe et elle râle, souffle, et m'enlace. Je sens qu'elle essaie de se mettre dans la peau du personnage, en laissant s'exprimer ce qu'elle exprime avec son homme. Elle essaie de « prendre ça » comme une relation normale, et de « faire ça » en conséquence.

Dans l'effort l'odeur de mon corps se répand, l'odeur d'une journée de sueur, une journée sans efforts. C'était l'automne. Je ne m'étais pas lavé pour l'occasion. Ma démarche n'était pas prévue. La vue des prostituées m'a donné des envies. Je me suis laissé tenter.

Dans l'étreinte, je m'approche de son visage, je la love. Elle soulève ma chemise à moitié. Elle me caresse le torse, me pince les tétons (je n'aime pas ça mais je ne dis rien ; je suis ouvert à l'expérimentation). Pendant un instant elle accepte mon corps, ma bouche près de sa joue, et puis, me prenant moi-même au jeu de cette relation qui ressemble fort à une relation entre deux amants d'un jour, je me laisse aller à vouloir l'embrasser sur la bouche. C'est alors qu'elle détourne son visage. Le coït dure encore, et bientôt elle me dit : « *Bon, ça suffit.* » en me repoussant.

Certains gars auraient insisté, jusqu'à l'éjaculation, et même jusqu'au viol, mais pas moi. Mon approche des prostituées à toujours été celle d'un ami des femmes.

Je remonte mon pantalon. Nous repassons à l'avant du véhicule. Là, je boucle la ceinture de mon pantalon, tandis qu'elle s'arrange en me disant qu'elle ne le fera plus ; que ce n'est pas pour elle. Je lui dis simplement : « *J'espère que je ne t'ai pas traumatisée.* » Elle répond : « *Non ! Tu es charmant (j'ai de la chance d'être tombée sur quelqu'un comme toi).* » Elle propose que nous échangions nos numéros de téléphone, dans la perspective de nous revoir, sous-entendu pour des relations sexuelles rémunérées, mais amicales autant que commerciales.

Je la reconduis sur le parking à ciel ouvert. Son véhicule n'est plus là. Je le lui signale sur un ton interrogatif. Elle m'assure que c'est normal. Je comprend que son compagnon a pris le véhicule, et qu'une scène de ménage a eu lieu, du genre : « *Si tu fais ça, c'est fini entre nous.* » Apparemment c'est elle qui voulait essayer, et qui assumait. Elle se montre véritablement désireuse de me revoir. Elle me demande encore mon numéro de téléphone. Mes réponses sont un peu minables, tellement décousues et lâches que je ne m'en souviens plus. Je me souviens vaguement de ma dernière réplique : « *Je ne veux pas m'attacher.* » lorsqu'elle sort en claquant presque la portière et en disant : « *Bon allez, ça va !* » Merde alors ! une scène de ménage entre un prostitué et une prostituée !

Je serais enclin à dire que je n'ai pas le profil du prostitué, mais je crois savoir qu'il n'est pas rare que des prostituées demandent des prostitués en mariage ; en vain. « *Transfert* », diraient les psychanalystes, un procédé affectif et mental selon lequel on reporte sur un personnel soignant sa relation avec sa mère, ou son père. On croit vraiment trouver belle et aimer cette assistante sociale, cette doctoresse, qui vous aide, vous soigne. Tout l'amour que l'on n'a pu porter sur

une mère, ou un père, on le reporte sur une figure qui représente ce père ou cette mère.

Cette « fille » est la seule que j'ai tutoyée. Les féministes ne manqueront pas de dire que je vouvoie les prostituées pour garder mes distances, pour ne pas me confondre avec elle, pour ne pas me mêler avec elle... Elles disent aussi que les prostituants tutoient les prostituées pour les rabaisser. Et si je dis que les féministes sont des pauvres connes qui ont la cervelle dans leur crâne comme un bâton dans un cul, bien profondément enfoncé, cela signifie quoi ?

La **septième** prostituée est une noire, pas très noire, plutôt marron, âgée de presque quarante ans ; elle n'a rien d'une Africaine tout juste débarquée d'Afrique, elle n'a pas vraiment d'accent, elle n'a pas le faciès correspondant... elle est vraisemblablement originaire des Dom-Tom. Elle attend sur un parking, appuyée sur une voiture, vêtue d'un pantalon de jogging délavé ; et moi, propre dans mes vêtements propres, j'avance lentement dans mon véhicule, quand ma quête d'une femme à aimer durant quelques minutes. Je n'ai pas vraiment le temps de distinguer sa plastique, je me contente de ce que je trouve. Elle prend 15 euros pour une fellation. A l'annonce du tarif je me dis que j'ai affaire à une débutante et que je fais une affaire. Elle me guide vers un petit parking tout proche, tranquille, coincé entre une ligne SNCF et deux ou trois bâtisses.

La femme se met à tousser plusieurs fois d'une toux grasse, et à porter un mouchoir en papier à sa bouche pour essuyer son crachat. Elle cache le mauvais effet derrière un sourire et une excuse. J'éprouve un certain malaise mais je ne dis rien, étant moi-même, à cette époque, sujet à ce genre de manifestation. Je la paie. Après avoir enveloppé mon sexe d'un préservatif, elle accomplit la fellation demandée. J'essaie d'en profiter, mais je ne ressens rien, si bien qu'au bout d'un certain temps, je lui demande à pouvoir la pénétrer, ce pour quoi elle demande 30 euros. Nous passons à l'arrière. Elle enlève sa culotte. J'essaie de voir si elle est excisée, au regard et au toucher. Elle repousse ma main et se saisit de ma verge pour la guider.

Je commence à la labourer, en alternant le rythme, la profondeur, en cherchant un bon appui, de l'air frais, et une pose confortable. Sur la banquette ma jambe frotte et se brûle, c'est l'horreur. Cela dure, cela dure... et la femme soudain pense à haute voix : « *Ouuh... il va me faire j... ! [jouir]* »

Malheureusement, je me suis tellement déhanché pour parvenir à jouir que le préservatif a cassé ; accident heureux qui m'a permis de ressentir durant une fraction de temps une sensation exquise, le contact délicieux du vagin humide et de sa ouate mielleuse. Je me suis retiré, entre sperme et latex en lambeaux, avant de m'essuyer avec le mouvoir en papier tendu par la prostituée. Son visage était comme ravi, mais elle a commencé à me faire part d'une inquiétude... Elle ne prenait pas de pilule ; car ça la fait grossir, elle qui est déjà mère de 4 enfants. Cela m'a un peu inquiété mais, après m'être renseigné sur l'avancement de son cycle menstruel, je l'ai rassuré sur les risques de grossesse en essayant de me rassurer moi-même. Son médecin lui avait dit de faire attention, il ne me l'a pas dit à moi ; elle aurait dû me prévenir.

Nous sommes repassé à l'avant du véhicule. Elle a rangé le mouchoir souillé dans un sac, elle s'est tournée vers moi et elle m'a dit, mi enchantée mi stupéfaite : « *Tu es fort, toi !* » Sûrement pas, non : il n'y a pas de mérite à avoir le sexe insensible. Elle est visiblement une femme simple qui prend la vie comme elle vient, et les hommes comme ils sont.

En rentrant chez moi je me suis longuement lavé les parties génitales avec un savon bactéricide, non pas par dégoût pour l'acte commis avec une prostituée, j'étais plutôt satisfait de cette soirée, mais à cause du préservatif cassé, et aussi à cause du lubrifiant, et de ce qui, du lubrifiant ou du latex, provoquait de menues démangeaisons.

La **huitième** prostituée est âgée d'au moins 45 ans. Il me semble reconnaître une prostituée qui officiait il y a des années, en voiture. Elle attend dans sa vieille 306 blanche, feux de route allumés, à coté d'une vieille BMW blanche, une 320 dans laquelle se trouve une brune de quarante ans environ. A travers la vitre baisée je demande le tarif pour une pénétration (30 euros) et voilà qu'elle m'entraîne à quelques mètres de là, dans la pénombre. Je monte dans sa voiture, elle baisse le siège couvert d'une serviette pour que puisse m'allonger. Je la paie et baisse mon pantalon...

Sur ma gauche la seconde prostituée est venue se garer. Je regarde un type d'une trentaine d'années, l'air célibataire sans complexe vis-à-vis de son célibat, se déhancher avec application entre les jambes levées de la femme, dont les pieds sont posés sur le tableau de bord. De la prostituée je ne vois que la chevelure brune, lisse et longue, et son visage détendu,

attentif aux mouvements du prostitué. Elle ressemble un peu à une mère qui regarde son gosse s'amuser.

Comme d'habitude, la fellation ne me procure aucune sensation, hormis un tressaillement nerveux pour lequel la prostituée demande : « *Je t'ai fait mal ?* » Alors, devant la lassitude de la prostituée je demande le tarif pour une pénétration. Elle me répond, sans prétention, « *Oh... 40 euros* », consciente de ne plus valoir ce qu'elle valait jadis ; lorsqu'elle était cette croqueuse d'hommes qu'elle me semble être, et dont il ne reste qu'une peau bronzée et défraîchie, une chevelure châtain clair relevée de reflets blonds, du maquillage et un Brushing. Il faut néanmoins payer avant, et elle s'en excuse, alors je puise péniblement dans ma doudoune jetée sur la banquette arrière, tandis que la prostituée tente d'entretenir mon érection qui flanche. Une fois payée, elle s'empale malgré tout en un monte-et-descend vif, avec l'aide de mes mains placées sous ses fesses, que je caresse, comme les hanches, la taille, et les seins. Elle émet un pet et s'excuse, en émet un second et s'excuse à nouveau. Machinalement je fais mien un acte vu dans un film porno : je me mets à lécher les seins de la prostituée, qui en sourit, avant de cesser, faute de trouver, dans cet acte, un quelconque intérêt.

Au bout d'un moment la prostituée se fatigue. Elle s'arrête et refuse de se mettre à ma place comme je le lui demande, afin que je puisse la pénétrer activement : « *Il fallait le demander avant.* ». Finalement elle entreprend de me finir à la main, fermement, rapidement, à bout de force. « *Ça vient* », lui dis-je pour qu'elle n'abandonne pas. Finalement ça vient ; comme une sorte de défécation liquide. Dans le préservatif survient un pitoyable éjaculat. « *Ça y est, on la eu !* », lance la prostituée, qui n'en revient pas d'être confrontée à un type qui peine autant à bander, à jouir, qu'à éjaculer. Elle retire le préservatif avec un mouchoir jetable, et jette le tout dans le sac jetable suspendu au tableau de bord.

A côté le couple s'active toujours. La prostituée me dit en souriant et en m'invitant du regard à constater par moi-même : « *La copine fait des heures sup.* » Je finis de m'arranger et je la quitte poliment en m'assurant que celle-là, dominatrice et trop peu avenante, jamais plus elle ne me reverra.

La **neuvième** prostituée est une noire, cheveux chatain-roux-auburn, bouclés. Je la choisis parmi deux ou trois autres Noires. Elle attendait sur le parking où se trouvait l'autre Noire, et elle m'emmène aussi sur le petit parking tout proche, entre

broussailles, arbustes, et vieilles bâtisses, sous un arbre. Je suis naze. J'ai passé la journée à visiter une ville. Je baisse mon pantalon et avance mon pubis vers la prostituée en lui proposant d'aller à l'arrière en prétextant la gêne causée par le levier de vitesse. Elle me dit : « *T'inquiète pas pour ça, c'est moi qui travaille, pas toi.* »

La fellation ne produisant pas l'effet expéditif escompté, elle se plaint de ne pas pouvoir continuer ainsi, aussi longuement, car « *ça fait mal à la bouche* » ; cela dit avec un accent typiquement africain. Elle me dit, de manière ainsi accentué, un peu désespéré : « *Il faut bander mon chou !* », avant de m'assurer que « *non tu ne bandes pas là* », un peu exaspérée, tandis que j'affirmais bander, sans grande passion il est vrai. Elle me demande : « *Tu as bu ?... parce que l'alcool c'est pas bon pour faire l'amour.* » Non, je n'avais pas bu. J'avais beau essayer de me mettre dans la peau de l'amant en caressant et en enlaçant son corps, j'avais plus envie de câlins que de « baise » brute.

Que je lui demande à la pénétrer, cela ne semblait pas trop l'embarrasser, mais elle avait ses règles. Mais qu'est-ce que donc que cela ? pour les mecs, eux qui « baiseraient » instinctivement une femelle sortant des chiottes sans s'être torchée ni lavée. J'insiste. Elle me demande, déconcertée : « *Tu sais ce que c'est ?* » Je sais ce que c'est, et si je lui ai alors demandé à pouvoir la caresser, c'est que je voulais voir si elle était excisée (c'est le petit détail qui rend une femme bandante face au flot continu de femmes banalement dénudées ; comme peuvent l'être les hommes circoncis aux yeux de nombreuses femmes et adolescentes). Au toucher, il semble bien que non ; un morceau de viande roule sous mon doigt. Mon toucher n'est pas tendre, mais analytique. A ce toucher la prostituée me dit que je lui fait mal. Je m'excuse et je cesse.

L'exaspération monte d'un cran ; la prostituée dit qu'elle ne peut rester aussi longtemps avec un client, qu'elle doit travailler, faire du chiffre. J'explique mon anorgasmie par la présence du préservatif. Je demande à la prostituée de me sucer sans le préservatif, ce qu'elle accepte de faire après un moment de réticence, de réflexion, qui fut suivit d'un cour magistral à la tonalité maternelle qu'elle adressa au jeune que j'étais (« *Toi tu es jeune. Moi... [c'est pas pareil]* » ; pour elle, à son âge, les dés étaient jetés, ce n'était pas aussi important, c'est ce qu'elle sous-entendait, sans que je sache si elle craignait de me contaminer ou si elle craignait d'être par moi contaminée), et durant lequel elle m'indiqua expressément

que, si la fellation ne présentait pas de danger sans préservatif, en aucun cas je ne devais m'aventurer à une pénétration sans préservatif ; jamais, au grand jamais. J'espérais enfin connaître les plaisir de cet acte magnifié, mais si la bouche de la prostituée fit autour de ma verge le bruit d'une chaussure trempée autour d'un pied, malgré la salive avec laquelle la femme lubrifiait sa bouche pour ne pas souffrir du frottement, je n'ai ressenti qu'une sorte de douleur ; une douleur telle qu'on la ressent lorsqu'on s'acharne à provoquer manuellement une érection et une éjaculation avec une verge qui a déjà bandé et éjaculé plusieurs fois.

Les prostituées sucent mal, sans douceur, sans tendresse, sans onctuosité. Elles figent leur bouche en position ouverte pour bouger la tête de haut en bas, mécaniquement, en se détachant du geste qu'elles achèvent à l'éjaculation, sans avoir perçu la moindre réaction du prostitué ; pour elles il n'y a que le début et la fin, entre ces instants c'est le vide, l'absence. La rigidité de leur bouche enlève leur moelleux aux lèvres et les empêche de prodiguer les caresses que leur constitution unique est capable de prodiguer à une bouche ou à un sexe. Leur bouche ressemble à celle d'une poupée gonflable, ou à un anus fortement dilaté par une sodomie. Si c'est dire !

Je déteste aller avec des prostituées. Comme j'aimerais être normal pour aimer normalement une femme normale !

Finalement je me suis lassé. J'ai renoncé à tout espoir de jouissance en faisant comprendre à la prostituée que je ne lui en voulais pas. Je lui ai dit, résigné : « *Vous avez fait tout ce qu'il fallait.* » Alors elle me dit qu'elle tombe parfois sur des clients, comme ça, qui ne sont pas bien dans leur sexe. Elle me cite le cas d'un homme qui se plaignait avec misérabilisme d'un séjour en prison, au cours duquel « *on lui a fait des choses* » qui ont nui à sa virilité. A la fin, elle m'a dit : « *Tu reviendras me voir quand tu seras en forme.* »

La **dixième prostituée** attend sur un parking externe au centre ville, largement éclairé, la portière de sa Twingo moutarde béante, l'entrejambe offert. C'est une blonde au cheveux courts, d'un âge compris entre 40 et 42 ans, mince, qui présente bien ; assez classieuse, elle n'appartient visiblement pas à la classe ouvrière, et pas même à celle des employées, pas plus qu'elle n'a l'air d'une femme au foyer. Une bande de jeunes hommes passent en voiture et interpellent la femme en ironisant : « *Oh ! On voit ta culotte !* » (une culotte à dentelle blanche) Avec elle c'est 30 euros la fellation.

Elle m'invite à la suivre jusqu'au parking d'en face, un parking non goudronné, parsemé de platanes, plongé dans la pénombre entre boulevard et fleuve. Je monte dans sa voiture, sur le siège avant qu'elle rabat afin que je puisse m'étendre. Je la paie, je baisse mon pantalon et j'attends.

Pour stimuler mon ardeur, pour me mettre dans l'ambiance d'un rapport sexuel, dans un état d'esprit amoureux, je glisse un doigt dans sa fente pour caresser son clitoris ; difficilement, le doigt coincé entre le siège et l'os pubien. L'odeur de son sexe reflue. Il ne sent pas vraiment mauvais, il sent juste le sexe féminin, il sent la moiteur, il sent l'abbaye mal ventilée. Je remarque un certain malaise dans le visage de la femme ; elle me laisse faire mais elle se passerait bien de ce geste invasif qui la force. Pour moi qui conçois l'acte sexuel comme un échange, ce malaise devient le mien. Je cesse donc aussitôt.

J'attends le plaisir qui ne vient pas, désespérément pas. Comme j'en ai désormais l'habitude, je demande le tarif pour pouvoir pénétrer la prostituée, qui demande 30 euros supplémentaires en agrémentant son offre d'un supplément gratuit : « *Tu peux me toucher les seins et le sexe.* » (ses petits seins et son tout petit sexe) Au terme d'une rapide contorsion de ma part et d'un glisser-déposer de sa part, la voilà étendue sur le siège avant, les jambes relevées et largement écartées, entre lesquelles je me déhanche péniblement en regardant son pubis quasi imberbe couvert d'une petite toison blonde aux poils courts. Je halète, je souffle, je m'étouffe, et bientôt je m'exclame : « *Bon, allez, je vais me coucher !* » « *Oui, tu fais bien !* » répond la prostituée.

Nous renversons nos corps et reprenons nos places afin de nous rhabiller. « *Tu es malade ?* » demande la prostituée. J'ai le nez partiellement bouché à cause d'une allergie, alors j'ai du mal à respirer et je dors mal. Je dis : « *Non, je suis crevé, j'ai sommeil.* » Je lui souhaite une bonne soirée et je quitte son véhicule pour rejoindre le mien. Elle démarre aussitôt et s'éloigne.

La **onzième** prostituée est une Noire, de quarante ans passés, à la chevelure ample, longue, bouclée, aux yeux noirs et un peu dur qui me semblent presque exorbités, attendant dans un vieux véhicule blanc avec une autre Noire. Je n'avais pas particulièrement envie d'aller avec une prostituée, mais cela commençait à devenir une habitude. J'avais fait un tour de ville, à la recherche d'une prostituée aguichante, qui m'aurait tapé à l'œil, qui m'aurait donné envie d'une femme alors

que je n'avais plus envie de rien ; je cherchais à reprendre goût à la vie plus qu'à aller avec une prostituée. Je demande une fellation à l'une, mais c'est l'autre qui sort. Elle monte dans mon véhicule et nous dirige vers un coin de pénombre, à l'abri des regard. Alors que j'essaie d'allumer le plafonnier pour voir sa nudité, elle me demande de l'éteindre, à cause des rondes de police (il faut éviter que des personnes nous voient et qu'elles se plaignent : l'acte sexuel commis en public à la vue de tous est passible d'une condamnation).

Quelques minutes après le début de la séance, la prostituée se montre exaspérée. Peu accommodante, elle me reproche de ne pas jouir assez vite, contrairement « aux autres » qui jouissent au bout de trois minutes. « *Regarde les autres, ils sont arrivés après nous et ils ont fini avant nous.* » Effectivement, sa collègue, qui était venu se garer à côté, en a déjà terminé avec son client.

Je demande alors à pouvoir la pénétrer, et la voilà qui baisse sa culotte, et moi la mienne. Je regarde sa fente longue et sa toison sombre qui la surmonte. Je décale mon regard sur les cuisses. Sur la face extérieure de la cuisse gauche, je vois un énorme hématome. Il fait sombre, la cuisse est marron foncé, et pourtant je vois l'hématome noir violacé, long, large, qui forme une tache irrégulière. La prostituée écarte les jambes et met son sexe en avant. Je lui demande de se mettre au-dessus de moi, mais elle ne veut pas, prétextant qu'elle ne doit pas se fatiguer. Je suis dans une position inconfortable, coincé entre le tableau de bord et le siège, sans pouvoir plier mes jambes et sans pouvoir les écarter à cause de mon pantalon. Parce que je ne bande pas suffisamment, je m'aide d'une main pour la pénétrer. Je suis un peu brusque mais j'essaie de faire attention à la femme. Je pénètre, je cherche à trouver le plaisir autant que je cherche à en donner. Je n'ai même pas ressenti mon sexe entrer dans le vagin. Je ne ressens strictement rien. La prostituée montre des signes de douleur. Son regard est dur, presque haineux, agressif, comme plein de rancœur envers les hommes, ou seulement envers moi. Elle se plaint : « *Tu me fais mal.* » Je redouble de prudence, mais c'est ma main qui la blesse. Serrée autour de mon sexe, elle forme un point qui cogne sur le périnée de la prostituée, qui reprend : « *J'ai jamais vu ça ! un homme qui fait ça avec la main.* » J'avais envie de lui crier dessus : « *Mais putain ! tu vois pas que j'arrive pas à bander !* » Mais elle n'avait pas tort, entre moi et elle on aurait dit un bilboquet. A côté sa collègue se fait monter par un autre prostitué, à qui je donne moins

de trente ans. Il a la bouche ouverte, il semble haleter et jouer comme un animal.

Je ne parviens décidément pas à bander. La prostituée peste, me rabroue, poussée par son obligation de rendement. Je me remets à ma place et je commence à me « masturber », doucement, histoire de maintenir un semblant d'érection ; si je peux appeler ça me « masturber », c'est un simulacre de masturbation comme toute stimulation manuelle de verge circoncise. Sur le moment je ne veux pas sentir ma verge fondre, j'ai envie de la sentir en érection. La prostituée me regarde, déconcertée par ma façon de faire, comme désabusée d'avoir été ainsi, aussi facilement remplacée : « *C'est ça, masturbe-toi.* » Et puis elle sort.

La **douzième** prostituée est « une fille de l'Est », comme on dit. J'ai tout de suite eu cette impression, sans pouvoir le certifier avant de l'entendre parler. Environ dix années se sont écoulées depuis que je me suis adressée à la première prostituée.

Il est, par ici, devenu difficile de trouver des Européennes (hormis quelques quarantenaires, rescapées d'un temps révolu) ; soit que leur éducation leur permet d'échapper à la prostitution, soit que les souteneurs maghrébins ont imposé leurs vieilles Maghrébines. J'avais entendu une prostituée assurer à son souteneur qu'elle et ses consœurs faisaient tout leur possible pour faire du chiffre, un souteneur qui a pris le contrôle d'un ciné-vidéo porno où se loue des vidéos X et où se tiennent des séances sado-maso underground, et devant lequel je passais.

J'ai passé la journée dans une ville du littoral. Je ne suis pas lavé, pas parfumé, je commence à sentir un peu la sueur, mais l'odeur est dissimulée par le parfum de lessive qui couvre mon tee-shirt. C'est poussé par un besoin affectif plus que par un désir sexuel, que je me suis mis à faire la tournée des lieux de ralliement habituels des prostituées ; juste pour me rassurer. De quoi ? Je ne sais pas trop. Pour m'assurer que la sexualité sans contrainte légale était encore possible, pour m'assurer que les femmes aguichantes m'émouvaient toujours, pour m'assurer que j'avais toujours des désirs sexuels, pour m'assurer que je n'étais pas devenu ce que les féministes, les religions, les autorités, veulent que les hommes deviennent.

Hormis la présence d'une ou deux vieilles peaux, les lieux de prostitution habituels sont déserts, et c'est seulement sur le chemin du retour chez moi que j'ai été attiré par un groupe-

ment de véhicules, tous feux allumés, avant d'apercevoir la raison de l'attroupement : il y a avait deux ou trois jeunes femmes dont la chair claire des jambes et des bras se détachaient de la nuit. Elles n'étaient pas vêtues de manière outrancière. Elles arboraient la tenue légère des filles qui veulent plaire, et qui troquent le pantalon pour une jupe courte et des chaussures à talons.

C'est une brune de 20/25 ans qui m'accueille avec un sourire amical, franc. Son sourire est rutilant dans ce bord de route plongé dans la nuit qu'illuminent les feux de route des voitures de passage et la lumière fantôme des lampadaires de la ville toute proche. Je n'ai vaguement vu de son visage qu'une chevelure brune mi longue, mais elle me paraît volontaire, bien disposée. Avec un léger accent, elle m'annonce la couleur : 30 euros la fellation.

Elle monte et m'indique l'endroit où aller : c'est tout droit, à quelques mètres, dans le chemin qui borde la route, et où un véhicule est stationné, avec prostituant et prostituée. Dans la pénombre de l'habitable, tandis que je baisse mon pantalon, je la vois regarder mon sexe, l'air de jauger à quoi elle va être confrontée, pendant qu'elle prépare le préservatif avec un sérieux presque grave. Le sourire a disparu, il faut passer aux choses sérieuses ; pas à une partie de plaisir mais à un travail prenant. Elle met le préservatif en place, avec application mais sans précaution excessive, et aussitôt elle me gobe...

Je caresse sa chevelure comme un père avec sa fille, tendrement, tout comme un amant, en glissant les doigts dans les cheveux. Je caresse le haut de son bras nu, celui qui s'active, je caresse son corps à travers l'habit ; elle est vêtue d'une minijupe de simili cuir noir et d'un caraco beige à bretelles fines, tacheté de jaune doré, de noir, de blanc, façon peau de léopard. Je souhaite rendre le rapport agréable pour nous deux, mais faute de le trouver exaltant, c'est par la voix d'une frustration que mes gestes deviennent plus invasifs, que j'essaie de glisser mes doigts sous son soutien-gorge, en forçant un peu... L'armature m'entrave. Et puis soudain le téléphone de la « fille » se met à sonner. Elle se redresse, le sort de son sac, décroche, et, tout en me masturbant grossièrement pour me maintenir en forme, se met à discuter avec un homme dont j'entends la voix, en un français approximatif auquel se mêlent quelques mots de sa langue natale (c'est une histoire de voiture cassée). La jeune femme parle avec assurance, avec un sourire teinté du léger mépris que les jeunes femmes manifestent souvent envers les hommes qu'elles savent pouvoir diriger

à leur guise, ou lorsque ce sont elles qui gagnent l'argent du ménage. Elle parle à son interlocuteur avec une quasi désinvolture. Elle conclue : « *Oui, j'arrive* » sur un ton qui sous-entend « *si je veux, quand je veux* », et elle reprend son ouvrage.

Je savais pertinemment que je ne tirerais rien de la fellation. Je m'étais déjà bien dit qu'il était vain de fréquenter des prostituées, mais voilà, j'avais encore répondu à un appel intérieur qui m'a fait demander le tarif « *pour faire l'amour* », ce dont la prostituée n'a aucune idée. Il semblerait bien que je sois le premier à le lui demander, ce qui voudrait dire qu'elle tapine depuis peu, que cette nuit est peut-être la première pour elle. Elle me demande sur le ton de l'ignorance, avec le sourire de celle qui ne sait pas que penser de cette offre, dont la perspective financière est tout à la fois alléchante et incertaine : « *Combien ?* » Son vocabulaire et son attentisme ne lui permettent visiblement pas de dire : « *Combien tu donnes pour faire ça ?* » Je n'avais plus que 20 euros, je les lui propose. Elle semble croire qu'elle fait une affaire, parce qu'elle me dit, avec un petit sourire de contentement : « *Oui, d'accord.* » Je pourrais croire son innocence feinte, mais 40 euros n'est sans doute pas le tarif qu'une femme aussi jeune et ravissante aurait accepté si elle avait été « une vraie professionnelle » âpre en affaire. Elle enlève sa culotte puis relève son soutif, libérant ainsi ses seins mous et tombants avec leurs aréoles sombres et larges d'environ 4 centimètres de diamètre. Elle s'allonge et me demande si cela convient : « *Comme ça ?* »

Dans mon esprit la jeune femme qui se trouve à mes côtés n'est pas une prostituée, mais une jeune femme avec qui je veux faire l'amour avec désir, amour et volupté. Sur le moment, j'ai oublié que nous sommes liés par une convention (argent contre faveur sexuelle), j'ai dans le cœur que nous sommes deux amants et j'entends me comporter comme un amant, non comme un client ; un amant qui pense surtout à lui mais qui sait aussi devoir penser à sa partenaire pour que son plaisir ne soit pas égoïste, vilain.

L'argent versé n'est qu'un médium comme un des codes qui permet de s'attirer les faveurs d'une personne, en l'occurrence d'une femme. Avec cet argent je n'achète pas une personne, je signifie à la personne que je souhaite faire un échange avec elle ; l'argent est un (neuro)transmetteur qui permet d'envoyer un message. Cet argent est une monnaie d'échange grâce auquel je peux faire un échange, un échange d'ordre sexuel. L'échange n'a pas la forme d'un argent contre

un service, cet argent est la clef qui permet l'échange entre deux humains. Il équivaut à « payer un verre » pour favoriser l'échange. Si certains croient acheter une femme en lui payant un verre, ou en lui donnant de l'argent, pour moi ce verre payé, cet argent remis, n'est qu'un moyen de briser la glace. L'échange n'est pas constitué par la transaction argent contre sexe, l'échange est constitué quand humainement chacun donne à l'autre.

Je m'accroupis entre ses jambes écartées, avec l'intention de lui prodiguer un cunnilingus. Sans voir le visage de la jeune femme, je devine – à tort ou à raison – une interrogation dans son esprit (« *Il est accroupi pour me pénétrer, ou quoi ! ?* »). Son pubis est épilé, mais les poils commencent à repousser sans être piquants, et je perçois l'ombre de la toison qui couvre naturellement cet endroit. Sous le petit capuchon fendu je devine un tout petit clitoris. Je pose mon pouce dessus et je le masse un instant avant de palper les petites nymphes légèrement rosées et de chercher à les écarter. D'un geste appuyé mais sans agressivité, la jeune femme écarte mes doigts. Son geste signifie un simple « stop ».

Je me redresse et je m'introduis, doucement, en prêtant attention à ses réactions, que j'envisage uniquement comme des réactions de gêne physique, voire de désagrément. De son vagin je ne ressens rien, si ce n'est, au début, une étroitesse plus grande que celle des autres prostituées. Je la pénètre longuement en serrant la base de ma verge pour la durcir correctement. C'est au cours de ce long labeur que je commence un peu à percevoir le visage de la « fille », qui me semble fraîche, normalement belle. A défaut de ressentir une quelconque sensation, je m'émeus du contact doux de sa cuisse droite, presque un peu grosse. Je me colle tout contre elle, contre son visage...

Je lui demande de se retourner, afin de pouvoir la prendre « par derrière ». Et elle me dit, un peu interloquée, un peu craintive : « *Non, pas [par] derrière.* » Et là je suis confus. Elle a du croire que je voulais la sodomiser. Mais absolument pas ! Ce n'est pas mon truc ! Mais alors pas du tout ! Je voulais juste une autre position, une position qui me permettrait de saisir sa taille, son corps, de caresser sa taille, ses hanches, ses fesse, ses jambes, ses seins, ses cheveux... son corps.

Au début son visage faisait face, elle ne semblait pas détester la pénétration qu'elle subissait, mais maintenant je la vois tourner son visage de l'autre côté ; sans savoir si elle se détourne de moi ou si elle ne fait que surveiller les environs,

car les fenêtres sont ouvertes. Peut-être a-t-elle vu passer sa copine, parce que le client précédent, garé devant nous, vient de démarrer pour reculer, avant d'arrêter son moteur et d'attendre patiemment, parce que le chemin est trop étroit. Je reprends mon ouvrage lorsque, peu après, une voiture de police apparaît. Je me retire et me redresse. Les flics nous regardent en souriant. De la main le passager me fait un signe en me disant vaguement, mi amusé mi gêné : « Ça va, ça va ! » Il se détourne en souriant à son collègue engage une marche arrière. La fille me regarde franchement en souriant largement et en se désignant d'une main sur sa poitrine, grandement amusée : « Ils connaissent moi ». Les flics s'assuraient juste de connaître toutes les filles qui tapinent ; ils vérifient l'absence de mineures.

J'ai essayé de continuer mais l'état de mon érection s'était dégradé. L'acte devenait de plus en plus forcé. Il ne menait à rien. J'ai continué, autant que j'ai pu, mais la « fille » a manifesté des signes de lassitude, voire d'exaspération. Elle m'a dit : « Je peux pas rester 1 heure avec un client ! » Lorsque je suis malencontreusement sorti du vagin, elle en a profité pour mettre fin au rapport en ramenant lentement mais sûrement, avec attentisme et craignant visiblement ma réaction (une réaction violente qui, à tout moment, pouvait être celle d'un chien à qui on enlève le morceau de viande avec lequel il se rassasie), sa cuisse droite, celle qui était si douce, contre l'autre cuisse, pour m'empêcher de la pénétrer à nouveau. J'ai esquissé un dernier mouvement d'insistance avant d'admettre que c'était terminé.

Je m'assied, la fille me tend un mouchoir en papier. Je ne sais pas trop ce que je fais. J'enlève le préservatif avec puis je m'essuie la verge. Dans mon champ de vision latéral, je vois la prostituée qui me regarde faire. Je la sens déconcertée, soit par ma façon de faire soit par mon anatomie. Je me tourne vaguement vers la « fille » et je lui demande si ça va. Sur un ton contrarié elle répond sèchement : « Ça va. »

Je démarre et recule. Nous croisons une voiture dans laquelle se trouve sa copine qui, dans leur langue natale, la questionne avec étonnement, curiosité, et amusement. La « fille » explique avec exaspération. Sans considération aucune pour ma pitoyable personne, elle sort de ma voiture, dont elle cogne la portière contre la portière de l'autre voiture, et termine sa phrase en jetant en l'air un mot un seul : « Con ! » C'est de moi qu'elle parle...

Je regarde la « fille » s'éloigner, cette fille dont les cuisses m'apparaissent plus clairement sous la lumière rasante des feux de position : charnues, elles présentent un léger aspect capitonné, l'aspect « peau d'orange » qui fait si mauvais effet passé les vingt ans. En manœuvrant, je vois un jeune homme, inquiet par cet éclat de voix, et une jeune femme, visiblement son amie, qui voudrait en savoir davantage avant de libérer le sourire que son visage esquisse, voire un éclat de rire, en s'imaginant que j'avais fait à la prostituée un truc déviant mais pas dommageable, pas méchant, un truc en douce, vache et cochon, comme une sodomie.

Epilogue

Une dizaine d'années se sont écoulées entre la première et la douzième prostituées. Bilan : Expériences insatisfaisantes, prestations médiocres.

La prostitution de rue est une chose tellement lamentable – tant pour le prostituant que pour la prostituée – que je me suis dit devoir essayer la prostitution de luxe, et qu'alors économiquement il est plus judicieux de faire ce que tout le monde fait : s'engager dans une relation durable avec une femme, voire même se marier.

Et de conclure : si la prostitution de rue est un danger pour le mariage, la prostitution de luxe est une aubaine pour le mariage.

Témoignages divers

Une option comme une autre

J'ai connu une jeune femme frigide qui ne voulait pas travailler, qui voulait juste « *faire la teuf, écouter de la zique* », chanter, fumer de l'herbe et se prélasser... bref, mener une vie de bohème. Cherchant un moyen de gagner de l'argent, elle s'était dit que, quitte à coucher avec le premier venu sans éprouver le moindre plaisir, autant le faire pour de l'argent ; ce qui, à ses yeux, ne faisait pas d'elle une prostituée au sens où on l'entend, une prostituée de la rue, car dans son idée elle choisirait les clients. Le plus difficile était d'élaborer un protocole prostitutionnel, de faire comprendre aux gars que, pour disposée qu'elle soit à coucher sans formalité, elle n'en était pas moins pécuniairement intéressée. Je crois pouvoir dire qu'elle a renoncé, sans aucun doute parce qu'elle était plus habituée à s'appuyer sur les autres pour en obtenir des services gracieux qu'à se sacrifier aux impératifs de la survie.

Elle avait 21 ans, un âge où l'on croit encore à l'amour, où l'on est obnubilé, voire obsédé, par les affaires de sexe, un âge où l'on cherche l'amour de sa vie et où l'on peut s'engager dans les marathons sexuels et se prostituer avec engouement ; au-delà, quand passe illusion de l'amour et que s'installe l'ennui sexuel, quand on a commencé à être sérieusement éprouvé par la relation aux autres, quand la conscience réalise ce qu'est réellement l'autre sexe, il devient sans doute très pénible de se prostituer.

Fugueuse, en proie à la prostitution

Un jour que je marchais en direction d'un groupe de prostituées, sans intention de les solliciter, je vis, parmi elles, une adolescente de 16 ans environ (une blonde à la blondeur de paille, très myope, vêtue d'un jean et d'une veste, assez banalement) qui, en tournant la tête, fixa son regard sur moi en faisant deux pas en avant. Elle me regardait avec enthousiasme, visiblement ravie à l'idée d'avoir un rapport sexuel avec moi. Elle semblait prête à bondir sur moi et à m'embrasser... Je n'ai fait que passer sans me retourner.

Sans doute était-elle une fugueuse qui s'était naturellement laissée guider par la libido et l'inconscience de son âge,

et les nécessités matérielles... Elle pensait joindre l'utile à l'agréable, ou, tout au moins, l'utile au désiré.

Nymphomanie primaire

Je pourrais aussi parler d'une jeune femme française qui travaille désormais dans une usine et qui saute sur les nouveaux Maghrébins venus qui, flattés d'être si chaudement convoités, sont mis en garde par leurs congénères avertis : « *Faites gaffe, c'est une ancienne pute !* », une toute jeune ancienne prostituée dont l'attitude suggère qu'elle est non seulement nymphomane, mais qu'elle aime se faire fourrer sans ménagement, par des mâles bruts de forme comme il n'en existe plus guère que dans les pays en voie de développement ou dans quelques basses couches de la population.

On note depuis quelques années une augmentation du nombre de prostituées originaires des pays d'Afrique qui pratiquent la clitoridectomie, voire l'infibulation. Cela amène à penser que ces filles tournent bien, autrement dit, que les Occidentaux s'accommodent fort bien des femmes circoncises, voire même qu'ils les apprécient ; tout comme les Occidentales s'accommodent, voire même se satisfont, des hommes circoncis.

Pourquoi de nombreuses européennes fréquentent-elles des Arabes et des Africains ? des gens réputés pour leur mentalité primitive et leur comportement primaire. Parce qu'elles savent qu'ils réagissent comme réagissaient les hommes d'antan : comme des bêtes (dans une affaire de viol impliquant un individu considéré comme simple d'esprit, il s'est dit : « *Isabelle savait qu'elle était avec un Maghrébin qui n'allait pas réagir comme un Européen. Elle a voulu jouer avec un simple d'esprit.* » Pour ces raisons, elle a été reconnue responsable à 50% des actes commis.).

Les hommes des pays industrialisés ont l'intellect plus prédominant que les hommes de pays sous développés. Cela confère à leur sexualité une tonalité que les Africaines qualifient de fade – parce que leurs critères d'appréciation sont plus proches de ceux des animaux que de ceux des intellos –. Les Africaines, notamment les prostituées, disent que les Blancs bandent moins spontanément que les Noirs. Les Blancs ont besoin d'une mise en scène érotique pour que leur intellect prééminent cède la place à un comportement conforme à ce qu'est le sexe : animal.

Le prostitué handicapé

« Je voulais seulement dire que quand on est handicapé et qu'on a des problèmes pour trouver une compagne et quand les femmes « ordinaires » se fichent éperdument de vos problèmes, on est bien content de les avoir, les prostituées. Quand on est seul pendant des années, on ne peut que se rendre à l'évidence : c'est ça ou rien. Les prostituées m'ont permis de sortir d'un mal-être permanent. Ce n'est peut-être pas le bonheur idéal, mais cela permet d'atteindre un équilibre affectif. »

« De toute ma vie, aucune autre femme que les prostituées ne m'a donné autant de plaisir, d'amitié et de bonheur. (Amis moralistes, inutile de crier, je sais que j'ai tort, mais je ne changerai pas, je les respecte, et je les adore). »

« Vous semblez tous d'accord pour écrire que les clients des prostituées ont toujours aussi des rapports sexuels avec des non-prostituées... C'EST FAUX : je n'ai eu aucun rapport avec une non-prostituée depuis plus de 11 ans, bientôt 12.

Vous dites tous que les prostituées ne peuvent pas refuser de monter avec un client... C'EST FAUX : plus de la moitié des filles refusent de monter dans mon véhicule. Certes, je suis handicapé avec un taux d'invalidité de 80 %, mais cela ne se voit pas lorsque je suis assis dans mon véhicule.

Quant à celles qui acceptent de monter avec moi, lorsque je deviens un client habituel, elles finissent par rester avec moi beaucoup plus longtemps que prévu, souvent à mon domicile, ou par baisser leur tarif, ou par ne plus me faire payer du tout, comme Lenka la tchèque.

Vous dites que les clients méprisent les prostituées... C'EST FAUX : les filles d'Europe de l'est sont les femmes les plus courtisées dans notre pays. Demandez à une prostituée russe ou moldave combien d'hommes parmi ses clients lui ont fait une déclaration d'amour avec demande en mariage : les doigts de ses deux mains ne lui suffiront pas pour les compter.

Vous dites que les filles de l'est n'ont pas la possibilité de quitter la prostitution... C'EST FAUX : beaucoup de prostituées quittent la prostitution en se mariant avec des clients comme Irina la russe, Lina l'ukrainienne ou Rénata la tchèque que j'ai revue récemment.

Vous dites que les filles de l'est ne se prostituent jamais volontairement, qu'elles sont toutes forcées à faire le trottoir

contre leur volonté... C'EST FAUX : lorsque les journalistes de « Droit de savoir » sont allés enquêter sur les sources de la prostitution en Ukraine et en Moldavie, ils ont découvert qu'il y a là-bas des filles qui sont candidates pour aller se prostituer à l'Ouest. Quant aux journalistes d'« Envoyé spécial », ils ont constaté que dans les écoles russes ou hongroises, les lycéennes considéraient la prostitution comme un métier normal qui permettait de gagner rapidement et facilement beaucoup d'argent. Lorsqu'un professeur d'école russe demande à ses lycéennes quel métier elles veulent exercer plus tard, plusieurs répondent « prostitutka ». » – Source : Forum de Libération.fr

« Payer pour ça, c'est nul »

« *Payer pour ça, c'est nul* ». Telle est l'opinion commune de ceux qui se font une représentation chimérique de « l'amour », ceux qui veulent croire que l'amour existe, ceux qui s'accrochent au mythe de l'amour, tout en étant fatalement exposés aux déceptions « amoureuses » sans pourtant être frappés de désillusion. Eux qui sont dépendants affectivement peuvent comprendre ce qu'est un besoin animal, impérieux, vital, de compagnie, de non solitude ; le besoin de ceux qui consultent des prostituées, faute de trouver partenaire à leur convenance. Il n'empêche que pour eux, les rêveurs, « *payer pour ça, c'est nul* ».

Dans le monde judéo-islamo-chrétien, payer pour coucher avec une prostituée, c'est mal vu, c'est indigne d'un vrai homme, mais se faire circonciure pour pouvoir coucher avec une femme, ça c'est bien vu, ça c'est digne d'un vrai homme.

Cependant, on ne peut pouvoir honnêtement dire que « *payer pour ça, c'est nul* », puisque, hormis les immondes voleurs de vie que sont les esclavagistes et les proxénètes, tout le monde paie sa vie de sa vie ; tout le monde paie « *pour ça* », comme pour tout, pour sa vie même.

Plus que de payer pour les services d'une prostituée, ce qui est « nul », c'est d'avoir recours aux services sexuels d'une femme qui n'éprouve et n'exprime aucun désir sexuel. Quelle aberration ! Autant s'adresser à une poissonnerie en demandant du pain ! Quel abruti, quel désœuvré, quel ravagé faut-il être, pour demander à une prostituée ce qu'on ne trouve que chez une femme aimante, car aimée. Que s'imagine donc le prostituant ? qu'il peut être au paradis au creux d'une femme qui est en enfer ?

Ce que le prostituant paie, ce n'est pas une relation sexuelle, mais une relation génitale. Ce que le prostituant paie, ce n'est pas le contact avec une femme, mais le contact avec un cadavre encore chaud. Ce que le prostituant fait, ce n'est pas de l'amour à bon marché, mais de la nécrophilie à rebours. Ah, vraiment ! Assurément les vautours sont plus nobles dans leur fonction que les prostituant dans leurs pulsions.

Au-delà la relation génitale, ne plus payer pour une femme, c'est, pour un homme, se libérer de la femme, d'un ordre social qui le contraint à payer de sa personne pour tout ce qu'il est, pour tout ce qu'il a, pour tout ce qu'il fait. Au-delà sa petite personne, ne plus payer pour une femme, c'est aussi redonner à la femme sa liberté. C'est effacer d'entre l'homme et la femme tout rapport d'argent pour que la relation véritable, humaine, affective, sexuelle, s'établisse, enfin, vraiment.

Car enfin ! qui aime serrer une main tendue avec dégoût ? Qui aime recevoir le baiser d'une femme contrainte à embrasser ? Qui aime être grugé par une fausse déclaration d'amour ? Qui aime vivre dans le mensonge ? Qui aime faire l'objet d'une escroquerie ? Qui aime « prendre par derrière » et « se faire prendre par derrière » ? Le prostitué.

Et cependant, quel client avalerait avec plaisir un plat réputé de gourmet, servi avec un sourire, mais dans lequel le cuisinier aurait craché et uriné ? Peut-être un abruti de première, un niais, un débile, un animal, et encore ! En tout cas, aucun prostitué ; ou presque. Et pourtant, voilà bien ce que fait le prostitué : avaler une pitance industrielle, confectionnée sans passion, sans art, sans amour, et pire, avec mépris et dégoût ; une pitance empoisonnée. Bon appétit, mangeur de vomis !

Hé, Prostitué ! la prochaine fois que tu iras faire dans ton froc en te collant à une prostituée, emporte un miroir avec toi, et regarde-toi en train de la souiller. Si tu n'es pas dégoûté par ce que tu verras, jettes-toi dans un cabinet et tire la chasse. Si tu n'aimes pas ce que tu vois, ouvre les yeux sur toi et cours vite loin de là où tu seras. Cours vite faire de toi un homme. Tu verras alors les femmes te désirer autant que tu pourras les désirer. Et tu sais quoi ? Tu n'auras plus un centime à déboursier, car les mots de ta bouche et la profondeur de ton regard suffiront à les faire t'aimer, corps et âme, éperdument.

L'HOMINISTE

La revue d'opinion de l'homme libre

Titre:

L'HOMINISTE

Sous-titre:

La revue d'opinion de l'homme libre

Périodicité:

Apériodique

Responsable de la publication:

RM

P.A.O.:

RM

Edité par:

Editions de l'Eau Régale

Diffusion:

Editions de l'Eau Régale. Site WEB
Publication électronique gratuite au format PDF

Dépôt légal:

A parution

ISSN:

1765-2545